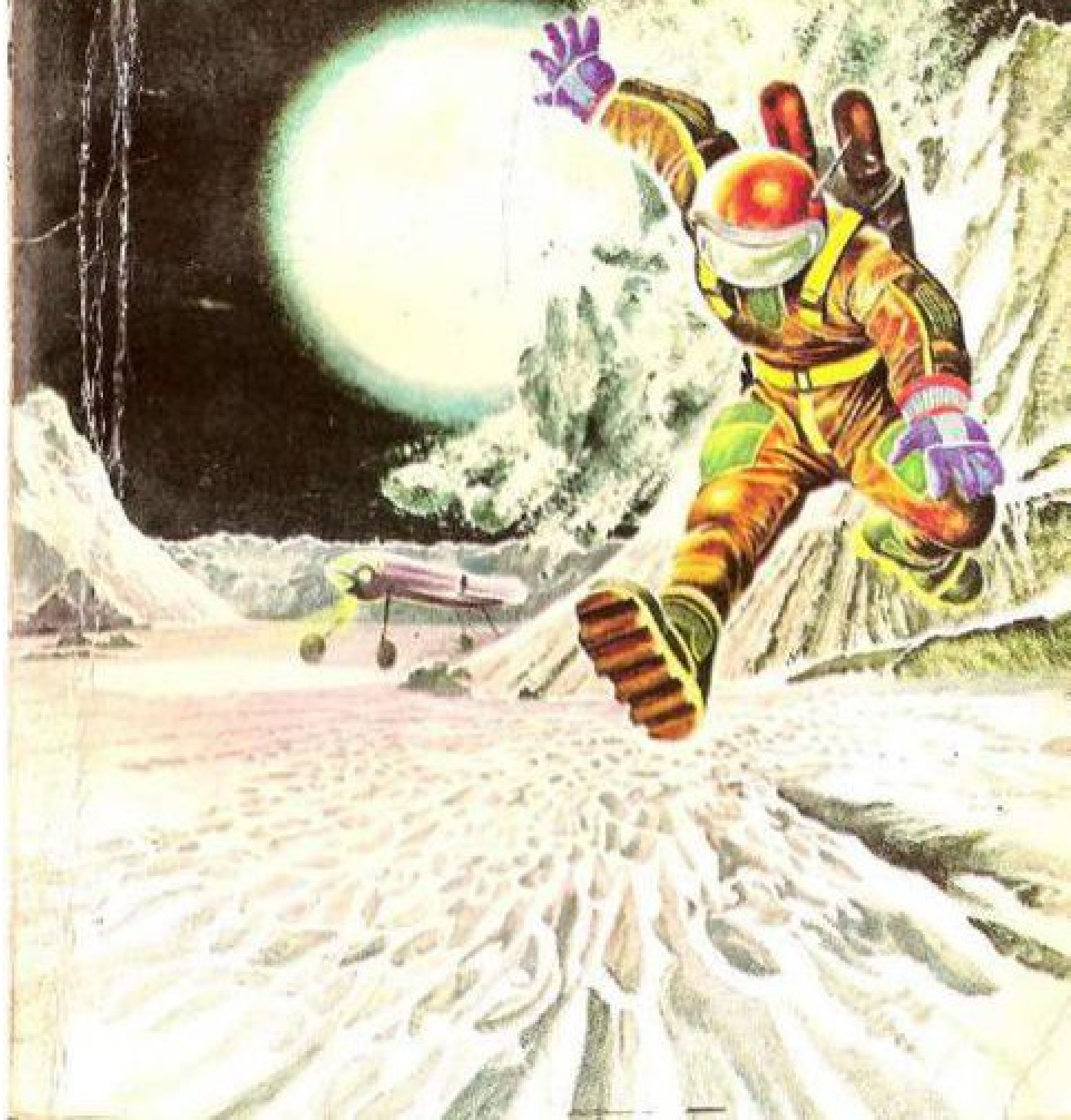


Les rescapés de la ville-dôme pourront-ils survivre
dans les déserts torrides ou glacés de la Lune ?



SABOTAGE SUR LA LUNE

PAR MURRAY LEINSTER



SCIENCES FICTION

Romans d'anticipation publiés sous la direction de **FRÉDÉRIC DITIS**

©

MURRAY LEÏNSTER

S a b o t a g e

sur la Lune

Traduit de l'américain par

MICHEL AVERLANT

®

ÉDITIONS DITIS

35, rue Mazarine, Paris 6e

Le traquenard

Le moteur de la jeep lunaire ronflait et claquait. Ce bruit se répercutait à l'intérieur de la cabine étanche où il était entendu par les deux passagers. Mais quiconque, par extraordinaire, aurait croisé la jeep aurait pu la prendre pour un fantôme. L'énorme véhicule trop chargé brinqueballait sans le moindre bruit. Les immenses roues métalliques roulaient sur de la pierre. Leur vacarme était perceptible à l'intérieur de la coque hermétique. Au-dehors régnait un silence absolu.

Ceci se passait sur la Lune, un monde sans air, un monde où il ne peut y avoir le moindre son. Le véhicule évoluait au milieu d'un paysage de montagnes fantastiques. Perché sur des pattes de six mètres de haut, il progressait comme une araignée montée sur roues.

Il faisait nuit. La pleine Terre brillait au-dessus de la jeep, au milieu d'étoiles innombrables qui ne scintillaient pas. Le clair de Terre se répandait sur 6

SABOTAGE SUR LA LUNE

le paysage, découpant des ombres nettes. La jeep lunaire luisait faiblement, tout en avançant dans un cauchemar de violence figée, faite de gouffres et de pics. Telle était la surface de la Lune, scène d'un ancien bombardement de météores, d'une pluie, de montagnes qui étaient tombées du ciel pour écraser et dévaster un monde déjà mort.

Le paysage lunaire n'était que confusion pure. Ce n'était que chaos, entière dévastation.

Cependant, dans la cabine de la jeep, le son plaintif des moteurs créait une espèce de bien-être. Les claquements et les raclements des roues étaient rassurants pour les deux passagers. Naturellement, il était impossible de se croire sur la Terre. Même à l'intérieur de la coque, la pesanteur n'était égale qu'à un sixième de la pesanteur terrestre. Joe Kenmore, le conducteur, si on l'avait posé sur une balance, n'aurait pesé que quinze kilos au lieu des quatre-vingtdix qu'il accusait normalement. Soudain, Joe lança par-dessus son épaule:

— C'est bizarre, je me sens plus en sécurité ici qu'à Lunaville. Ici, au moins, on me fiche la paix. De temps en temps, c'est rudement bon de fuir les grandes foules.

Il avait dit ces derniers mots sur un ton ironique. Il n'y avait pas de foule à Lunaville. La cité civile, construite à une cinquantaine de kilomètres au-delà

des montagnes, offrait l'aspect de trois énormes tas de poussière lunaire. En réalité, cette poussière amoncelée par les Terriens maintenait au sol trois gigantesques demi-ballons hémisphériques gonflés d'air. La poussière avait une autre utilité: celle de conserver une température égale à l'intérieur des trois bulles d'air. Elle isolait Lunaville du froid inima-ginable qui règne pendant la nuit lunaire. Une nuit qui dure deux semaines. Elle protégeait également la colonie terrienne de la chaleur de fournaise des quatorze jours suivants, pendant lesquels la lumière solaire tombe à pic, traversant un espace dépourvu d'air et de vapeur d'eau.

Dans Lunaville vivaient, travaillaient et s'engueulaient quotidiennement cent cinquante hommes, membres de la commission internationale.

Il y avait naturellement d'autres organisations terriennes sur la Lune.

D'abord les stations détectrices. Leurs radars avaient pour mission de repérer les points de chute des fusées d'approvisionnement que la Terre expédiait vers la Lune. Ensuite les bases de missiles. Ces bases, qui appartenaient à l'armée américaine, étaient antérieures à la fondation de Lunaville. En fait, elles représentaient les premières colonies humaines jamais établies sur un astre. Leur emplacement était top-secret et les civils ne le connaissaient pas.

Enfin, le Laboratoire, énorme satellite artificiel, flottait dans le vide au-delà de l'horizon lunaire. C'était à cause du Laboratoire qu'on avait construit Lunaville. C'était à cause de lui que Kenmore et Moreau avaient été envoyés sur la Lune et se promenaient en jeep dans un paysage désertique. Le Laboratoire se trouvait à l'origine de tous les efforts et aussi de tous les conflits des Terriens stationnés sur la Lune.

La jeep continuait sa marche inégale par-dessus les obstacles lorsque Moreau, répondant tout à coup à

la réflexion faite quelques minutes auparavant par son compagnon, avoua :

SABOTAGESURLALUNE

— Tu as de la chance. Parce que moi, je ne me sens pas rassuré du tout. J'ai même une fichue trouille, pour ne rien te cacher. Je me suis surpris en train de faire mon examen de conscience. Et ça, crois-moi, c'est mauvais signe.

Kenmore s'assombrit. Moreau avait la fâcheuse habitude d'avoir des intuitions foudroyantes. Moreau faisait partie de la mission française sur la Lune. Lunaville était en effet une organisation civile dans laquelle toutes les grandes nations étaient représentées. Malgré la présence de cette cité pacifique, l'opinion publique terrestre réagissait avec une inquiétude presque hystérique à l'existence des bases de missiles américaines. Ces bases, fondées par les Etats-Unis pour maintenir la paix, créaient en réalité une constante tension internationale. Et, dans Lunaville même, certains événements prouvaient à

quel point cette tension était dangereuse.

— Tu sais très bien à quoi je pense, reprit Moreau d'un ton soucieux.

— Absolument pas.

— Ne fais pas l'idiot. Quatre jeeps sont parties en mission tout comme la nôtre. Elles ne sont jamais revenues à Lunaville.

— Et alors ? Il y a tout le temps des accidents !

— Tu parles ! Il n'y avait qu'à regarder l'épave de la première pour savoir qu'elle avait été sabotée. La seconde présentait un cas douteux. Quant aux traces des deux autres, elles ont conduit les sauveteurs à des éboulis.

— Un éboulement est toujours possible, non ?

— Pas sur nos routes régulières étant donné qu'elles ont toutes été stabilisées à la dynamite.

Il y eut un moment de silence. Et Moreau recommença :

— • Je ne crois pas à des accidents, Joe. Je crois à un plan parfaitement concerté. Voilà pourquoi j'ai la trouille.

— Tu as toujours la trouille.

— Rarement autant qu'en ce moment.

Joe Kenmore grommela quelque chose entre ses dents. La conduite de l'engin l'absorbait. En effet, la manœuvre d'une jeep lunaire exigeait du conducteur quatre ou cinq mains, une perception

extrasensorielle, le don de prophétie et une vision tridimensionnelle.

Les jeeps lunaires étaient des véhicules extrêmement bizarres. Elles dérivait des camions « tousterrains » terrestres et avaient été adaptées au froid et au manque d'air. Chacune des quatre roues, tournant à l'extrémité d'une béquille métallique, était indépendante des trois autres. On pouvait ainsi passer chaque roue séparément par-dessus les obstacles. La cabine, en forme de tube, était portée à une dizaine de mètres au-dessus du sol. Elle contenait un compartiment isolé destiné à la cargaison et un poste de pilotage admirablement équipé.

La jeep lunaire ressemblait ainsi à un insecte argenté monté sur roues. Elle rampait dans les excavations, grimpait par-dessus les éboulis, descendait dans les cratères et même dans les cratères creusés au milieu des cratères.

Le véhicule dans lequel se trouvaient Kenmore et Moreau ramenait à Lunaville une fusée d'approvisionnement terrestre. Les stations de détection avaient signalé la chute de l'appareil au-delà de la chaîne de montagnes.. La jeep était allée le chercher: le colis se trouvait maintenant solidement arrimé entre les roues, sous la cabine de pilotage.

Dans le faisceau des phares, on voyait parfaitement les traces que les roues de la jeep avaient laissées à l'aller,

. — Normalement, on devrait s'en sortir, remarqua Kenmore, puisque nous revenons sur notre propre sillage. La Lune toute entière était recouverte d'une épaisse couche de poussière. Les alternances brutales de hautes et basses températures avaient partout craquelé et lézardé la surface pierreuse de la planète. Ensuite les débris s'étaient encore morcelés. Finalement une épaisse couche de poussière, fine comme du talc, s'était déposée sur tout ce qui était plat. En contrebas de certaines collines, il y avait même des lacs de poussière. Un lac de ce genre était un piège mortel pour les hommes et leurs engins. Une jeep pouvait s'y enfoncer comme dans des sables mouvants. Sur cet univers poussiéreux, toute trace demeurait à jamais. Il n'y avait pas de vent pour effacer la plus légère empreinte.

Cependant la jeep lunaire poursuivait son chemin. Elle cahotait. Elle passait sous un monolithe monstrueusement déchiqueté. Elle contournait une crevasse sans fond. Les traces de l'aller étaient parfaitement nettes. La route avait été choisie grâce à

des photos prises de l'espace. Puisque la jeep avait déjà emprunté ce chemin sans encombre, le retour devait s'effectuer dans les mêmes conditions de sécurité.

— De quoi as-tu peur exactement ? questionna soudain Joe.

— Pas d'un ennemi personnel, répondit Moreau. A Lunaville, mes rapports sont excellents avec tout le monde. Ce qui me ferait râler, c'est de me faire tuer bêtement dans un attentat politique. Pas toi ?

Kenmore ne répondit pas. La manœuvre du véhicule devenait absorbante. Un éboulis de pierres, allongé en forme d'aiguille, leur barrait le chemin. Un pan de montagne avait dû s'écrouler, des millions d'années auparavant. Et rien, depuis, n'avait déplacé le moindre caillou.

Avec précaution, Kenmore amena son véhicule tout près de l'éboulis. Il décida de l'enjamber en soulevant chaque roue séparément et en la reposant avec soin de l'autre côté.

La jeep s'arrêta face à la barrière et faisant avec elle un angle d'environ quarante-cinq degrés. Juste derrière l'obstacle, se dressait un monstrueux mur de pierre d'un bon kilomètre de haut. Il luisait sous la lueur de la Terre, trouant cette surface plane, il y avait des pans d'obscurité d'un noir absolu. Les traces de la jeep à son trajet d'aller approchaient cette falaise, puis s'en détournaient vers la droite pour lui devenir parallèles.

Kenmore se concentrait, les sourcils froncés. Il commença par soulever la roue avant droite.

Celleci levée, la jeep avança. La roue redescendit. Ensuite, l'arrière de la jeep se déplaça de côté pour permettre à la roue arrière droite le franchissement de l'obstacle.

Enfin, d'après les calculs de Joe, grâce à un dérapage voulu, les roues gauches avant et arrière suivraient le mouvement et la jeep continuerait sa route au-delà de l'aiguille rocheuse écroulée.

Il y eut soudain un éclair de lumière blanche in-tolérable, aveuglante. Cette lueur fit pâlir la lumière terrestre, la Terre elle-même, les nombreux phares de la jeep.

Pendant un instant, le paysage lunaire, cette étendue déchiquetée, ravagée, incroyablement violente et maléfique, qui entourait la jeep, fut illuminée aussi brillamment que s'il faisait jour. Puis ce fut de nouveau la nuit. Il n'y eut aucun bruit. Mais la jeep vacilla sous le choc transmis par les roues. Kenmore poussa ses manettes à fond. Les trois roues de la jeep, celles qui étaient solidement posées sur le sol, répondirent à

l'accélération subite du moteur. Le véhicule lui-même tangua tout en faisant marche arrière. Alors, celle des roues qui était en partie soulevée toucha de nouveau le sol. La jeep recula d'un bond. Presque instantanément, le véhicule fit volte-face et fila comme une flèche loin de l'éboulis.

— C'est une explosion ! fit Kenmore. Tu avais raison. On nous avait préparé un traquenard. La jeep continua sur sa trajectoire. Ses roues rebondissaient sur la pierre poussiéreuse. Ses phares éclairaient la route au-devant d'eux. Cependant, la sensation de cette course folle était celle d'un rêve. Par un sixième de pesanteur terrestre, aucun objet ne tombe rapidement. Les sauts du véhicule étaient brusques. Mais les retombées étaient molles. Ce vol était cauchemardesque.

— Une explosion ? Un traquenard ? jeta Moreau quand il eut retrouvé son souffle.

— Regarde derrière nous, rétorqua Kenmore. Moreau s'élança vers un hublot et resta stupéfait. Du haut de ses mille mètres, la falaise s'écroulait NOUS ses yeux. Le mur de pierre gonflait. Il s'inclinait vers le dehors. Soudain il fut strié de crevasses. Il éclata. Des masses gigantesques de pierres s'ébranleront. Ce spectacle parut d'autant plus horrible à Moreau qu'il n'y aurait jamais dû y avoir de mouvements de ce genre sur la Lune. Seuls les hommes et leurs machines pouvaient y déplacer quelque chose. D'ailleurs la falaise éclatait plutôt qu'elle ne tombait. Une masse de pierres lancée vers le ciel s'éleva au-dessus de la jeep en fuite. Pendant quelques instants, les étoiles disparurent. Puis l'avalanche se mit à retomber comme les serres de quelque monstrueuse créature. Tout ceci se passait dans un calme immense. Seule la jeep s'agitait follement. Les masses pierreuses, elles, descendaient avec un mouvement lent et gracieux. Sur la Lune, les objets parcourent environ quatrevingt centimètres pendant la première seconde de chute, **mi mètre soixante pendant** la seconde suivante et un peu plus de trois pendant la troisième. Les débris de la falaise semblaient flotter au-dessus du véhicule lancé à fond de train. Cependant ils retombaient. Et leur masse était monstrueuse. Kenmore parvint à distraire une main pour actionner les manettes qui baissaient des volets d'acier sur tous les hublots excepté ceux de l'avant. En réalité, ces volets étaient destinés à lutter contre la chaleur torride du jour. Mais ils pourraient protéger les vitres de plexiglass.

Quelque chose accrocha une roue. Une masse incroyable rassa l'arrière de la cabine. Des pierres, des rochers, dépassèrent la jeep pour se poser calmement sur le sol. Ils avaient l'air de prendre leur temps. Seul le fait qu'ils se désagrégeaient en arrivant au bout de leur course trahissait la violence de leur impact. La jeep obliqua de côté pour éviter une masse grande comme une maison qui arriva au sol à une centaine de mètres devant elle. Ce rocher était trop grand pour rebondir. De plus, il était fragile, glacé à

une température plus basse que celle de l'air liquide. Il se désintégra. L'instant d'après, la jeep dansa follement tandis que ses roues écrasaient les débris. Bientôt, même le peu de clair de Terre qui filtrait à travers le nuage de débris disparut. Kenmore jura entre ses dents. Un fragment de montagne,

plus grand que la jeep, se mit à débouler devant les hublots de direction. Cette chose énorme semblait tanguer et rebondir comme si elle était ballottée entre deux murs de pierre. Elle s'éparpillait tout en avançant. Le fracas des rochers tombant sur la carrosserie de la jeep se transforma en un tambourinage insensé dans lequel on ne pouvait pas s'entendre penser. Kenmore, le visage tordu par une grimace, s'accrocha aux freins. Le monstre qui les menaçait se fendit complètement. Le bruit de tambour des fragments qui frappaient le toit de la cabine diminua. Il y eut un instant de silence. Puis un dernier choc. Ensuite, on n'entendit plus que la pluie sèche des petites pierres et des grains de sable qui frappaient la coque de la jeep. Ce bruit même s'arrêta. Dans ce calme soudain, une des roues fit entendre un bruit sourd. Elle avait essuyé le dernier impact. Inquiet, Kenmore tendit l'oreille, essayant de déceler la gravité du choc. De toute façon, il était impossible de réparer. Joe stoppa le véhicule et coupa le contact. Un atterrissage forcé

Moreau sortit en rampant du coin de la cabine où

il M va il été projeté, par l'arrêt brutal de la jeep. Il vint fixer le tableau de bord qui luisait faiblement.

. Minore le rejoignit, Quelque chose cliquetait dans le fond de la jeep. Il y eut un bref gémissement lorsque le conditionneur d'air se mit en route. Cependant, l'aiguille de l'indicateur de pression d'air ne bougea pas. Aussi incroyable que cela pouvait paraître, les chocs n'avaient pas provoqué de fuite. L'air de la jeep ne se perdait pas dans le vide extérieur. Les couches de laine plastique disposées entre les coques intérieure et extérieure avaient rebouché

automatiquement les déchirures qui avaient pu se produire dans le revêtement extérieur.

Ils ont déclenché trop tôt leur explosion, déclara Joe Kenmore. Si nous avions eu une roue complètement engagée sur le rocher qui barrait la route, nous serions maintenant enfouis sous les éboulis. Moreau avala péniblement sa salive.

— Une roue est tordue, murmura-t-il. Tu crois que nous allons pouvoir retourner à Lunaville ?

— Ce n'est même pas la peine de se poser la question, rétorqua Kenmore. Nous continuerons à rouler jusqu'à ce que la roue nous lâche... si elle doit nous lâcher. Et si elle tombe, nous sommes cuits. De nouveau, Moreau essaya d'avaler sa salive.

— Après tout, un météore a pu s'abattre sur le sommet de la falaise. Cet éclair que nous avons vu pouvait être dû à sa désintégration...

— Tu sais très bien qu'il ne s'agissait pas d'un météore, fit Kenmore avec rage. Du fer vaporisé ne donnerait pas une lumière blanche aussi pure. Ce que nous avons vu, c'était de la poudre de magnésium explosant dans de l'oxygène liquide. Rien n'est plus facile pour l'un de nous que de fabriquer une bombe de ce genre-là.

Kenmore venait de décrire l'explosif idéal pour la circonstance. C'était le plus sûr à transporter par fusée car il ne présentait aucun danger tant que les ingrédients n'étaient pas mélangés. D'autre part, ses composants figuraient dans l'approvisionnement normal de Lunaville. L'oxygène liquide était destiné à

la production de l'air. Quant à la poudre de magnésium, elle servait de signalisateur pour les jeeps en panne. A l'aide d'un canon à air, on recouvrait de cette poudre des kilomètres carrés de poussière lunaire. Ceci rendait la position du véhicule visible depuis l'espace. Ces précautions n'avaient encore sauvé aucun engin — l'équipage était toujours mort avant — mais les techniciens y croyaient fermement.

— Il y a une chose que j'aimerais savoir, remarqua Kenmore.. C'est qui, en dehors de nous, était en train Pourtant je voudrais bien y croire. Parce que ça m'ennuie bougrement de soupçonner quelqu'un de Lunaville. Selon son habitude, Kenmore répondit par un grognement indistinct. Tout en

surveillant son tableau de bord, le jeune Américain repassait dans sa tête les raisons pour lesquelles il se trouvait sur la Lune. La Terre traversait une période de crise économique à laquelle on espérait que le projet lunaire mettrait fin. Dans le passé, une bonne vingtaine de civilisations s'étaient effondrées. La Chine et Babylone, la Grèce et Rome avaient eu leur apogée et leur déclin. La civilisation actuelle reposait sur la puissance énergétique et elle s'était élevée plus haut que toutes les autres. Munis d'une provision d'énergie suffisante, les hommes pouvaient coloniser les étoiles et faire de la Terre un jardin.

— Non seulement nous pouvons le faire, conclut Kenmore. Mais nous le devons. Sans quoi notre monde va se désagréger.

Ainsi, pour sauver la Terre, il fallait découvrir une source d'énergie. Le charbon et le pétrole allaient s'épuiser. Seule l'énergie atomique promettait un progrès continu. Seulement la fission de l'atome impliquait la radioactivité, c'est-à-dire un danger mortel pour l'humanité. On estimait déjà que la radioactivité

de l'atmosphère était huit fois plus élevée depuis que l'on employait l'énergie produite par des réacteurs. Pourtant, ces derniers étaient en petit nombre, et d'une puissance modérée. Le poison atomique s'infiltrait peu à peu dans le monde malgré les précautions apportées au blindage des piles, malgré le soin avec lequel on dispersait les résidus. Il y avait donc une li-teurs qui pourraient retarder la bonne marche de l'organisation internationale. La jeep s'éloignait peu à peu en boitant des lieux de la catastrophe qui aurait dû l'ensevelir. Quant à pister les saboteurs sur un terrain aussi tourmenté, Kenmore et Moreau auraient été fous d'essayer de le faire. Les coupables étaient maintenant introuvables. De plus, la jeep n'était pas équipée pour le combat. Pas plus d'ailleurs qu'aucune autre jeep. Aussi bizarre que cela paraisse, toute arme était interdite sur la Lune. Seules les bases militaires, dont personne ne connaissait l'emplacement, avaient le droit d'en posséder.

— Ainsi ces types-là ont les moyens de nous assassiner. Et nous n'avons que nos mains nues pour nous défendre.

L'étroit défilé encadré de falaises se terminait. Brinqueballant et cahotant, la jeep déboucha dans une vaste plaine qui n'était d'ailleurs qu'un cratère lunaire.

Les traces du voyage parcouru à l'aller étaient claires et nettes sous la lumière terrestre. Kenmore fit un virage pour se rapprocher des parois du cratère.

— Les types qui ont posé cet explosif s'attendent à ce que nous passions loin des falaises pour éviter une autre embuscade, expliqua brièvement l'Américain. Nous allons les rouler. Enfin, je l'espère. Nous allons suivre nos traces comme à l'aller.

Joe ajouta sur un autre t o n :

— Il y a tout de même des moments où on serait rudement contents de pouvoir utiliser la radio. Parce que j'ai l'impression que la roue ne va pas tarder à nous lâcher.

La roue tressautait et talonnait horriblement. Malheureusement, il était impossible aux deux hommes d'utiliser leur radio pour appeler Lunaville. A cause du manque d'atmosphère sur la Lune, il n'y avait pas d'ionosphère pour propager les ondes hertziennes au-delà de l'horizon. La radio fonctionnait, mais seulement sur des distances perceptibles à l'œil. Lunaville se trouvait à cinquante kilomètres, cela signifiait qu'elle était hors d'atteinte de la radio. Kenmore enclencha cependant le bouton de communication. A sa grande surprise, il entendit une voix métallique sortir de l'appareil.

— J'appelle Lunaville, disait la voix. J'appelle Lunaville. Nous ne recevons plus le faisceau de guidage. Répondez, Lunaville.

Moreau en resta bouche bée.

J'ai branché l'appareil parce que je pensais que nos **petits c o p a i n s amateurs** d'explosifs pourraient simuler un appel de détresse, espérant que nous serions assez bêtes pour y répondre. Ça leur aurait permis de nous localiser.

Le haut-parleur bourdonnait toujours. La petite voix métallique qui en sortait cria:

— J'appelle Lunaville. J'appelle Lunaville. Nous alunissons. Il le faut. Envoyez-nous le faisceau de guidage. Répondez. Répondez.

Kenmore et Moreau se regardèrent, consternés. Cet appel ne pouvait venir que de la fusée en provenance de la Terre. Une fusée-courrier faisait deux fois par mois le transport des passagers entre la Lune et la Terre. L'engin amenait du personnel et du matériel, puis repartait, chargé de volumineux rapports d'observations scientifiques. La fusée-courrier avait quitté la Terre six jours auparavant. Elle avait bondi jusqu'au Relais spatial, un satellite artificiel qui tournait autour de la Terre. Elle avait refait le plein pour un second saut à travers le cosmos.

Depuis quatre jours environ, la fusée était en chute libre vers la Lune. Mais maintenant, ses réacteurs crachaient le feu et l'engin demandait le faisceau qui lui permettrait d'alunir.

Kenmore poussa une manette. Tous les volets des hublots se relevèrent. Les deux hommes purent observer directement le ciel à travers la coupole qui surmontait la cabine. Au-dessus de leur tête, ils virent les étoiles. La Terre, énorme, un peu effrayante, brillait dans le ciel. Elle était verdâtre et beige. On distinguait nettement ses continents tordus par la perspective. On pouvait même reconnaître une des calottes polaires. Les étoiles étaient de toutes les couleurs du spectre. Cependant, tout près de la face brillante de la Terre, il y avait une flamme mouvante d'un bleu pâle. On reconnaissait les gaz des réacteurs, éclairés par le feu d'enfer qui les produisait. La fusée allait s'enfoncer dans l'ombre de la Lune. Elle pouvait être à huit cents, cinq cents ou deux cents kilomètres. Impossible de savoir exactement. Elle ressemblait à une nébuleuse glissant à une vitesse folle parmi les étoiles. Kenmore ne quittait pas l'engin des yeux. Cette brume lumineuse en forme de couronne prit lentement une direction oblique. La fusée devait décélérer suivant l'angle de la route qui joignait la Terre à la Lune. La gravité lunaire attirait l'appareil. Dans un instant, les rétrofusées géantes qui servaient de freins allaient être mises à feu pour assurer la descente. L'engin alunirait tout doucement à moins d'un kilomètre des dunes de poussière qui formaient Lunaville. Les habitants de la cité devaient avoir entendu ces appels de l'espace. Ils y avaient certainement répondu. Certains d'entre eux devaient même avoir revêtu leurs combinaisons pressurisées pour sortir dans la nuit froide et regarder la fusée se poser. Peut-être même exécutaient-ils au clair de Terre quelque danse de bienvenue que la faible pesanteur rendait grotesque. Dans le haut-parleur, la voix explosa soudain comme si l'homme qui parlait était sur le point de perdre le contrôle de ses nerfs.

— J'appelle Lunaville ! J'appelle Lunaville ! Ecoutez-moi, vous antres sur la Lune. Ici la fusée en provenance de la Terre. Nous nous posons. Nous ne pouvons pas faire autrement. Nous avons trois passagers à bord. Et deux sont des femmes. Envoyez-nous le faisceau d'alunissage. Répondez ! Répondez !

Mal à l'aise, Moreau murmura:

— Est-ce qu'on aurait saboté aussi le radioguidage ? Et puis voilà qu'ils envoient des femmes sur la Lune ! Ils sont complètement cinglés !

La voix devint carrément hystérique:

— Bande d'idiots! hurla-t-elle frénétiquement. Envoyez le guidage ! Nous devons alunir ! Répondeznous ! Nous avons à bord Cécile Ducros et une fille qui s'appelle Aliène Gray.

Joe Kenmore poussa un véritable rugissement. 11

menaça le ciel de ses poings serrés. Il y avait une fille qu'il devait épouser si jamais il retournait

sur la Terre. Elle s'appelait Arlène Gray. Elle était la fille d'un des promoteurs du plan Labo spatial. L'Américain mit pleins gaz et lança la jeep dans une course folle à travers le cratère. C'était tout à fait inutile. Lunaville se trouvait à cinquante kilomètres. Et, pour y parvenir, il fallait traverser une chaîne de montagnes. Dans ce terrain tourmenté, quinze kilomètres à l'heure étaient une allure rapide. Joe pouvait doubler cette vitesse en conduisant comme un fou. Encore fallait-il que la roue endommagée tienne le coup. Et, même dans ces conditions, il faudrait deux heures pour atteindre la cité civile. La fusée, elle, allait alunir dans vingt minutes au maximum. La jeep lunaire tanguait démentiellement. Kenmore ne s'occupait plus des traces laissées par le premier passage. Il fonçait sur Lunaville, soulevant d'énormes vagues de poussière qui retombaient doucement après le passage de la jeep.

A trois reprises, les deux hommes entendirent encore la voix leur parvenir du ciel, demandant frénétiquement un guidage. La troisième fois, le son était très faible. La fusée traversait l'horizon. La jeep accéléra comme un engin fou. A l'intérieur de la cabine, régnait un tintamarre effrayant. Mais, au dehors, le paysage était parfaitement silencieux.

3

La cité abandonnée

La Lune est une petite planète aux montagnes extrêmement élevées. C'est pourquoi, lorsque la jeep dépassa en trombe le dernier obstacle et parvint en vue de Lunaville, elle se trouvait très au-dessus de cette dernière. Les Apennins environnants tendaient vers les étoiles des doigts rocheux, avides, à six mille mètres au-dessus de la mer de Save gelée qu'est la Mare Imbrium. Bien que débouchant par le plus praticable des cols, la jeep se trouvait encore à quatre mille mètres au-dessus de la cité. L'immense Mer des Pluies aux ondulations douces s'étendait jusqu'à un horizon infini au-delà duquel les étoiles commençaient à briller. Cela ressemblait à un vide grisâtre, gris sous le clair de Terre, mais qui se fondait plus loin en un noir opaque.

A la surprise des deux hommes, ils ne perçurent aucune lumière à l'endroit où devait se trouver la cité. Très loin au-delà, Moreau et Kenmore apercevaient un minuscule point lumineux, mais qui n'avait rien de commun avec Lunaville.

— Branche la radio, ordonna Kenmore qui ne se sentait plus d'impatience. Appelle Lunaville. Et tâche de savoir si la fusée s'est posée.

Moreau appela. Il n'obtint aucune réponse. Pourtant leur radio devait être entendue de Lunaville.

11
appela encore plusieurs fois. Aucune réponse. Là-bas, sur la Mer des Pluies, la lumière falote qu'ils avaient aperçue disparut pendant que la jeep descendait à fond de train la piste pleine d'ornières. Le visage de Kenmore se couvrit de sueur quand il comprit que la radio resterait obstinément silencieuse. Il ne voyait toujours pas Lunaville. Normalement, les trois dômes de poussière restaient invisibles à un kilomètre de distance. Mais il aurait dû y avoir une lumière à leur sommet. Il aurait dû y avoir des lumières aveuglantes autour de la fusée terrestre tandis que l'on déchargeait la cargaison pour la transporter à l'intérieur. Il aurait dû y avoir des jeeps chargées de fardeaux et, autour d'elles, les lumières pectorales de silhouettes revêtues de combinaisons pressurisées. Malheureusement, il n'y avait rien de tout cela.

— Pas la peine d'appeler ! jeta Kenmore lorsqu'ils furent aux deux tiers du chemin. Il est arrivé quelque chose.

Moreau débrancha l'émetteur. La jeep plongea dans un chemin qu'il fallait surveiller attentivement. Il était creusé par les roues d'autres jeeps parties en expédition au milieu de ces montagnes. Cependant, un moment d'inattention pouvait vous précipiter dans des abîmes de plusieurs

milliers de kilomètres de profondeur. Il y avait en particulier une longue descente à la pente follement dangereuse qui se terminait par un abrupt. On ne pouvait en réchapper qu'en passant entre deux monolithes dentés, au sommet recouvert de poussière de lune comme une parodie de neige.

Enfin, ils atteignirent le plat, cette mer de pierre gelée. Les empreintes de jeeps dans la poussière leur indiquaient le chemin. Les roues du véhicule, hautes de six mètres, roulaient de façon insensée. La roue endommagée martelait violemment le sol.

Ils arrivèrent au pied des grandes bulles de poussière de Lunaville. Il n'y avait toujours pas de lumières. Pas de lumière au sommet du dôme. Pas plus que sur les réservoirs d'air. Même pas de jeeps parquées hors de la cité. Il n'y avait rien qui indique une vie normale. Et pas de traces de la fusée en provenance de la Terre Kenmore freina à une centaine de mètres de l'entrée du dôme principal, devant le tunnel qui menait au sas pressurisé. Tourmenté par le sort d'Arlène Gray, il transpirait, il rageait et il était muet d'horreur tout à la fois. Moreau essaya de le réconforter en lui disant:

— S'il y avait vraiment eu une catastrophe, les dômes se seraient effondrés. Or ce n'est pas le cas. C'était vrai. Les dômes étaient intacts. Leur cône n'avait subi aucune déformation. La poussière lunaire a un très faible angle de dépôt et, si la bulle interne avait cédé, le cône même en aurait porté la trace. Bien qu'empli d'inquiétude sur le sort d'Arlène, Kenmore se rendait compte que Lunaville ne semblait pas avoir subi de désastre irrémédiable.

Joe se débattit avec sa combinaison pressurisée pour l'enfiler à toute vitesse. Mais Moreau fut prêt le premier. Le Français se faufila dans le petit sas à air de la jeep. Joe dut attendre. Il entendit successivement le claquement de la porte interne. Puis le son étouffé de la pompe. Et le bruit d'ouverture de la porte externe. Les regards de l'Américain se promenaient sur le tableau illuminé par les phares de la jeep: la surface de la mer de poussière, le carré

métallique de la porte de la cité et, au-dessus, les pentes de poussière grise et impalpable. L'ombre de Moreau apparut soudain, multipliée par les phares. Cela formait un groupe d'ombres disséminées en éventail à partir des pieds du Français, ombres toutes agitées d'un mouvement saccadé et qui étaient l'imitation parfaite l'une de l'autre.

Kenmore à son tour se glissa dans le sas. La pompe se mit en marche. Mais Joe n'eut pas la patience d'attendre. En dépit de tous les règlements, il fit jouer immédiatement la portière externe et elle s'ouvrit avec un bruit d'explosion. L'air sortit en trombe, fouettant le vide. Kenmore se balança un instant sur l'échelle de corde.

La voix de Moreau, aussi calme que d'habitude, lui parvint par l'écouteur du casque.

— La porte du sas central est ouverte. Il y a beaucoup de traces de pas. Elles vont toutes vers l'extérieur. Kenmore s'avança pour voir. Sur la Lune, une immense solitude assaille l'homme isolé par sa combinaison pressurisée. Pour Joe, cette impression de solitude revêtait maintenant une nouvelle forme. A cause d'Arlène, elle était mêlée d'horreur. Lunaville se dressait dans la plaine de la Mer des Pluies, à

quelques cinq kilomètres du pied de la chaîne des Apennins. Et les Apennins lunaires étaient impressionnants. Sous l'étrange réverbération du clair de Terre, ils ressemblaient à des doigts géants, implo-rant le ciel. Contre le faux réconfort du ciel étoilé, ils formaient une muraille tourmentée, ravagée. La Terre répandait sa lumière indifférente au-dessus d'eux et au-dessus de cette mer solidifiée. D'un aspect toujours paisible, la Mer des Pluies n'était pas absolument plate. Il y avait des résurgences, des épaisseurs de poussière lunaire. La lumière terrestre augmentait la solitude de l'homme, perdu dans un monde auquel il n'appartenait pas.

Kenmore parvint au sas. Moreau lui indiqua les empreintes de pas, très nettes sur la surface

poudreuse. Il y en avait trop, beaucoup trop. Et toutes fuyaient la cité.

Les deux hommes pénétrèrent dans le tunnel et Moreau alluma sa lampe pectorale. Il pressa le bouton qui aurait dû refermer automatiquement la porte externe. Mais rien ne se passa.

Sans un mot, ils la tirèrent et la fermèrent à la main. Puis Moreau appuya sur le bouton qui devait ouvrir la porte interne. De nouveau, rien ne se produisit. Kenmore secoua sauvagement la poignée à main. La porte tourna sur ses gonds, laissant échapper une bouffée d'air. Les deux hommes passèrent dans le second des doubles sas du dôme après avoir refermé la porte de communication. Ils ouvrirent enfin la dernière des portes intérieures et se retrouvèrent dans le noir complet. Ils étaient dans l'espace central du dôme principal et il n'y avait aucune autre lumière que celle de leurs combinaisons. C'était inconcevable !

La bulle recouverte par le cône de poussière était très grande. Le sol était plat, naturellement. L'espace intérieur du dôme était formé d'un demi-globe de cent mètres de diamètre et de cinquante mètres de haut. Il était circulaire et son pourtour était composé

de boxes sans plafond qui servaient de bureaux, de laboratoires, et de terrains de jeux aussi bien que de locaux privés.

Au milieu du cercle se trouvait un jardin artificiel. Les plantes terrestres empêchaient l'air d'avoir un goût fade et plat, réglaient le taux d'humidité, aidaient à l'évacuation de l'oxyde de carbone. Pour le moment, la salle se trouvait dans l'obscurité. Aussi les plantes avaient-elles refermé leurs fleurs. Les feuilles pendaient comme pendant la nuit. Kenmore alla consulter un indicateur de pression. H y en avait une douzaine, tous munis d'un gong d'alarme qui fonctionnait au moindre abaissement de pression. Joe vit tout de suite que les aiguilles avaient passé de beaucoup la zone rouge. Cela signifiait qu'il était indispensable de conserver les combinaisons à l'intérieur du dôme. La pression n'était que de deux kilos et demi alors que la normale était de sept kilos trente-cinq. Kenmore tapota un instrument et l'aiguille tomba à deux kilos quarante. La température, elle, était de vingt-six degrés centigrades. Donc la cité ne s'était pas refroidie outre mesure. Le jeune Américain s'empressa d'avertir Moreau au moyen du téléphone de son casque :

— N'ouvre pas ton casque. L'air n'est pas complètement parti. Mais il est en train de foutre le camp.

Puis il a j o u t a :

— Il faudrait voir s'ils ont tous eu le temps de partir.

Un coup d'œil au vestiaire des combinaisons pressurisées suffit à Joe. Il y avait une combinaison pour chaque citoyen de la cité, plus quelques équipements de secours. Tout avait été utilisé. Tous les habitants de la cité étaient partis. Dans un cas tel que celui-ci, d'ailleurs, l'efficacité de ces combinaisons était douteuse. Elles ne contenaient que deux heures d'air. Kenmore se dirigea rapidement vers le poste de communication radio avec la Terre. Pour communiquer avec la Terre, il était nécessaire d'utiliser d'une part des micros-ondes qui pénètrent l'atmosphère terrestre et d'autre part un réflecteur de quinze mètres environ qui dirige ces ondes en un faisceau serré à travers trois-cent-quatre-vingt mille kilomètres de vide. L'Américain trouva l'émetteur branché. Mais les lampes étaient éteintes. Le poste était mort.

— Moreau ! Allons jeter un coup d'oeil dans les autres dômes ! lança-t-il. Je veux savoir ce qui est arrivé à la fusée. Elle était en train d'alunir quand elle a appelé. Qu'est-ce qui a pu se passer ?

Arlène Gray était à bord.

— Elle n'aurait pas dû, pensa Joe. Aucune femme ne devrait venir sur la Lune. Lunaville n'est pas équipé pour recevoir des femmes. Et quand on pense à

l'ambiance de ces derniers jours...

De toute façon, la Lune était un terrain propice aux névroses. Seulement les événements récents, les sabotages, les disparitions étaient pires que n'importe quelle névrose. Sans aucun doute, on avait eu vent, sur Terre, de ce qui se passait. D'où la présence de Cécile Ducros à bord de l'astronef. Cécile était la vedette de télévision la plus célèbre de trois continents. Sa venue sur la Lune faisait sûrement partie d'un plan publicitaire destiné à rendre un peu de prestige au projet de colonisation lunaire.

— Qu'est-il donc arrivé à la fusée ? se répéta Joe. Deux heures au moins s'étaient écoulées depuis le moment où elle avait demandé à alunir. Elle avait dû se poser. Mais où ? Elle n'avait pas pu demeurer dans l'espace, car elle n'avait pas assez de carburant. Elle n'avait pas pu retourner sur la Terre: il lui aurait fallu des fusées de rechange que des missiles de fret devaient apporter. De toute manière, quel que soit l'endroit où l'engin s'était posé, il avait dû le faire sans aide, sans radioguidage pour le diriger vers un point d'où les passagers pouvaient atteindre la cité civile à pied. L'inquiétude torturait Kenmore. Il s'efforça cependant de se contrôler et, suivi par Moreau, il s'engagea dans le sas qui menait aux centrales énergétiques. Ce sas ouvrait dans le second demi-globe, recouvert comme le premier par un cône de poussière. A l'intérieur se trouvait l'équipement énergétique, les compartiments de machineries et les génératrices primaires. Le sas passé, les deux hommes se retrouvèrent dans l'obscurité. Ce bâtiment était aussi grand que le dôme principal. Les machines luisaient d'une manière irréaliste sous la faible lueur des lampes pectorales de Kenmore et Moreau. Dans cette salle, la pression était de 1, 6 kg et la température de 21° centigrades. Ce dôme avait donc perdu plus d'air que le dôme central.

Les interrupteurs des génératrices étaient fermés. Quelqu'un avait pris soin de tout arrêter avant d'abandonner la cité. Les immenses réservoirs de carburant étaient intacts. En temps normal, naturellement, l'énergie de la cité provenait de chaudières à mercure installées à l'extérieur. Durant le jour, le soleil dispensait son énergie inépuisable. Moreau dit d'une voix douce:

— Si quelqu'un ne remet pas les générateurs en marche, les chaudières vont éclater quand le soleil se lèvera, et le mercure sera perdu.

L'aube du nouveau jour se trouvait encore éloignée d'une bonne semaine terrestre. Aussi Kenmore ne prêta-t-il aucune attention à la réflexion du Français. Il grommelait entre ses dents, tout à sa rage et à son angoisse.

L'Américain avait vu tout ce qu'il voulait voir dans ce dôme. Il se dirigea vers le sas qui permettait de passer sous le troisième monticule. Ce troisième dôme était celui des plantes. Les deux hommes y trouvèrent une pression de 3, 5 kg et une température de 33° centigrades. Là aussi régnait une profonde obscurité. Les lampes individuelles de Kenmore et de Moreau éclairaient au hasard la jungle végétale répartie dans des bacs hydratants. Il y avait d'énormes rangées de ces bacs d'où débordaient des feuillages.

Moreau s'aperçut que le plexiglass de son casque commençait à se recouvrir d'une buée provenant de l'humidité ambiante. Il se dit que malgré la rareté

de l'air il devait être possible de survivre dans ce dôme sans porter de combinaison étanche. La faible pesanteur serait un avantage dans ce cas. Le corps ayant besoin de moins d'oxygène, on aurait tout au plus l'impression de se trouver sur une très haute montagne.

— Je vais ouvrir mon casque, déclara Moreau à travers les écouteurs. Regarde, Joe.

Le Français dégagea son visage. Soudain, il prit un air stupéfait.

— Il y a quelqu'un de vivant ici, cria-t-il. J'entends un ronflement. Il partit en courant au milieu

des bacs. Kenmore fonça sur ses traces. Ils aperçurent alors une lumière au milieu de l'immense obscurité du dôme. Contre l'une des parois latérales luisait faiblement une lampe de secours. Sous la lampe, allongé sur une couchette, un colosse barbu ronflait bruyamment. Kenmore ouvrit son casque d'un coup sec tandis que Moreau donnait des coups de pied contre la couchette.

— Réveille-toi. Que s'est-il passé ? Où sont allés tous les autres ?

Kenmore intervint:

— Le courrier de la Terre ? Il devait alunir. Que lui est-il arrivé ?

Les yeux de l'homme s'ouvrirent au beau milieu d'un ronflement. Son regard n'exprimait rien. Soudain son visage s'éclaira:

— Vous êtes arrivés, hein ? Je vous attendais. Je suis Pitkine. Je n'ai peur de rien. Pas même des Américains. Il se leva.

— Tous les autres ont eu une trouille bleue lorsque l'air a commencé à fuir. Le gouverneur, lui, en était malade. Il a ouvert l'enveloppe des instructions d'urgence et il est parti dans la première jeep. Moi, je savais que les Américains arriveraient avant que la cité ne soit détruite. Alors j'ai attendu. Pitkine n'a peur de rien.

— Mais qu'est-il arrivé à Lunaville? demanda Moreau.

— Le courrier de la Terre ? La fusée ? haleta Kenmore.

Pitkine balaya l'air de sa grande main:

— Il y avait une fuite. C'est tout. La pression a commencé à baisser il y a deux jours. Dans les trois dômes à la fois. Le gouverneur était terrifié. Il a essayé d'appeler la Terre pour demander des instructions. Mais il n'y avait plus de radio. Il a hurlé au sabotage... malin, hein ? fit Pitkine avec un clin d'œil appuyé. Le gouverneur savait bien que les Américains voulaient que tout le monde s'en aille. Aussi il les a tous emmenés en jeep se mettre à l'abri dans une base de missiles. Ils étaient tous affolés. Tous sauf Pitkine.

— Mais la fusée ? hurla Kenmore. La fusée qui est venue de la Terre... Où a-t-elle aluni ?

Pitkine haussa les épaules presque jusqu'aux oreilles. Il regarda une horloge et dit placidement:

— J'ai dormi douze heures. Je ne sais rien de la fusée. Mais vous, les Américains, je savais bien que vous viendriez.

Kenmore se tourna vers Moreau:

— Moi je pars à sa recherche, dit-il d'un ton sauvage. Elle était sûrement équipée d'un radar de distance. Le commandant ne peut pas être idiot au point de confondre les Apennins et la Mer des Pluies. Je vais prendre la jeep et décrire des cercles. Il se dirigea à grands pas vers le sas. Moreau questionna d'un ton pensif:

— Dis-moi, Pitkine, tu as dû trouver les fuites de ce dôme. Sans ça, tu n'aurais jamais osé dormir. Qu'est-ce qui les a provoquées ?

— Des coups de rasoir, répondit Pitkine d'un ton affable. Des coups de rasoir dans la paroi de plastique qui se trouve derrière les réservoirs à eau. Et ailleurs aussi. Il y a des gens qui ont cru que les rayons cosmiques avaient pourri le plastique. Mais 36

SABOTAGE SUR LA LUNE

moi, Pitkine, j'ai deviné. Et j'ai trouvé par où l'air s'échappait.

Il eut un autre clin d'œil malin:

— Les Américains ne veulent que des Américains sur la Lune, hein ? Ils veulent chasser les autres de Lunaville, hein? Eh bien moi, Pitkine, je deviens américain.

Moreau l'interrompit:

•— Pitkine, tu es complètement idiot. Nous, nous allons partir à la recherche de la fusée. Si

pendant ce temps-là tu peux faire remonter la pression dans ce dôme, tu ferais bien de t'y mettre. Nous, eh bien nous, je pense que nous allons revenir...

Le Français courut après Kenmore. Non pas à la façon des Terriens. Mais en utilisant la seule manière possible de se déplacer rapidement par une très faible gravité. Il semblait glisser sur le sol, comme sur des patins. Il passa le sas entre les deux dômes, parvint dans le dôme principal et rattrapa Kenmore juste à

temps pour franchir le grand sas en même temps que lui.

Dans le tunnel, Moreau dit d'un ion dégoûté:

— Vraiment, Joe, les habitants de 'a Lune sont' des drôles de lunatiques ! Saboter Lunaville, c'est de la folie pure.

Kenmore ne répondit pas. D'ailleurs il n'entendait rien. Il arpenta le sol poudreux de la mer jusqu'à la jeep. Il agrippa l'échelle. Il saisit la poignée de la porte externe. Et, soudain, il s'arrêta.

— Je viens de me souvenir de quelque chose, fîtil sur un ton si calme qu'on aurait pu le croire raisonnable. Avant que nous arrivions à Lunaville, j'ai aperçu une lumière sur la Mer des Pluies. J'ai cru que c'était une jeep se dirigeant vers la cité. Mais une jeep serait arrivée à l'heure qu'il est. Je vais aller voir si cette lumière ne provient pas de la fusée.

— Excellente idée, répondit gravement Moreau. Une petite lumière... sur la Mer des Pluies... On va trouver ça tout de suite.

4

Arlène Gray

Kenmore se faufila dans le petit sas de la jeep. Moreau le suivit sur l'échelle, monta jusqu'à la porte extérieure et en agrippa la poignée. L'Américain se trouvait à l'intérieur du sas. Pour y entrer à son tour, Moreau devait attendre que Joe, en refermant la porte intérieure, libère l'ouverture automatique de la porte extérieure. Joe entra dans la cabine de la jeep et claqua la porte derrière lui. La porte que tenait Moreau s'ouvrit brutalement. Le Français fut pris au dépourvu. Il perdit l'équilibre et bascula à l'extérieur tandis que la porte se refermait. Elle resterait fermée maintenant, à moins que Kenmore ne revienne manœuvrer la porte intérieure. La jeep démarra aussitôt. Moreau était suspendu à l'échelle de corde et ballottait dangereusement audessus du vide. Il jura violemment dans sa langue natale et frappa la porte du poing. La jeep prenait de la vitesse. Et à cette, allure-là, Kenmore devait entendre à l'intérieur bien d'autres coups que ceux de son compagnon. La roue cabossée, par exemple, pi-lonnait avec un bruit sourd et rythmé à chacun de ses tours. La vitesse augmenta encore. Moreau se mit à cogner suivant un rythme déterminé: trois coups longs, trois coups brefs, trois coups longs. S. O. S. Il répéta son appel. Kenmore faisait rendre à la jeep la vitesse maximum de 60 kilomètres à l'heure sur une surface ondulante recouverte de poussière. Sous le clair de Terre, la Mer des Pluies ressemblait à un champ de neige. Les roues de la jeep projetaient la matière blanchâtre comme s'il s'était agi d'un liquide. La jeep laissait derrière elle une trace jumelée, nette, qui ressemblait à un double sillon. La poussière retombait lentement après son passage.

Ballotté en tous sens sur son échelle, Moreau faisait montre d'une éloquence insoupçonnée en matière de jurons. Tomber signifierait maintenant pour lui l'écrasement sous les roues géantes. De toute façon, s'il survivait à une chute, il lui serait impossible de retourner à pied à la cité. Sans lumière pour se guider, avec pour seul repère les falaises des Apennins, il pouvait très bien passer à côté de Lunaville sans la voir. De plus, il n'avait pas rechargé les réservoirs d'air de sa combinaison.

Moreau eut une idée. Il dégagea une de ses mains, fouilla derrière son épaule dans son sac à dos, et en extirpa une fusée d'alarme. Il fit sauter la capsule de sécurité en la tapant contre la paroi de la cabine. Lorsqu'il jugea que la fusée était orientée dans la bonne direction, il en écrasa le détonateur.

Elle cracha une gerbe d'étincelles rouges et lui bondit de la main. Elle toucha le sol et rebondit plusieurs fois en avant de la jeep. Kenmore ne pouvait manquer de la voir et de se souvenir ainsi de l'existence de Moreau. La jeep ralentit et s'arrêta. La portière interne claqua. Moreau, qui pressait son casque contre la porte externe, entendit le bruit. Il ouvrit, se glissa à l'intérieur et referma tout derrière lui en remerciant le ciel.

La jeep avait déjà repris sa course lorsque le Français pénétra dans la cabine. Il ôta son casque et il alla faire part à Joe Kenmore de ce qu'il pensait. Il l'insulta longuement, furieusement. Mais la colère le faisait bafouiller.

— Je suis désolé, mon vieux, dit Kenmore d'une voix neutre lorsque Moreau fut à bout de souffle. J'ai entendu la porte claquer et j'ai cru que tu étais à l'intérieur. Et puis je n'ai plus pensé à toi du tout. J'essaye de garder mes idées claires. Mais ça n'est pas facile, je te prie de croire ! Arlène est quelque part sur la Lune. Avec un peu de chance, elle pourrait être par ici. Mais si par hasard l'appareil s'est posé dans les Apennins...

Il se tut aussi brusquement que s'il avait tourné un bouton. Il conduisait, les yeux fixés sur la portion du sol illuminée par le faisceau des phares. Il ne pouvait voir très loin. La surface de la Mer des Pluies était ici presque parfaitement plate. Elle se confondait avec l'horizon. De plus, le clair de Terre est une lumière aussi trompeuse que le clair de Lune sur la Terre.

Aussi Kenmore conduisait-il droit devant lui, scrutant désespérément les côtés du chemin jusqu'à ce qu'il soit sûr d'avoir dépassé l'endroit où il avait aperçu la lumière. Ensuite il revenait sur ses traces jusqu'à ce qu'il soit sûr d'avoir presque atteint Lunaville. Et il repartait de nouveau. Il essaya de décrire des cercles. Il rationalisa ses efforts. Pourtant, chaque fois qu'il était temps de virer de bord, il était désespérément certain qu'il aurait fallu pousser un peu plus loin.

Malgré son inquiétude pour Arlène, le jeune Américain n'oubliait pas une minute que son bonheur personnel n'était pas seul en cause. Lunaville et le Laboratoire spatial représentaient le suprême effort de la civilisation pour se survivre. La guerre atomique serait la fin de tout. Or, seule la présence des bases de missiles sur la Lune avait permis jusqu'ici d'éviter la guerre. Malheureusement, tout avait changé. Les bases de missiles étaient menacées. En effet, un homme dans Lunaville avait été mis à même de connaître la position de la base la plus proche. Des instructions pour l'atteindre lui avaient été confiées, instructions scellées qu'il ne devait utiliser qu'en cas d'extrême urgence. Cet homme, le gouverneur de Lunaville, pris de panique, avait ouvert l'enveloppe secrète. En ce moment même, il menait la population de la cité vers une des bases. Mais celle-ci ne pourrait certainement pas abriter tous les réfugiés. Il faudrait en placer dans chacune des bases de missiles.

Certains des réfugiés pouvaient repérer leur position et s'en souvenir. Donc les bases n'étaient plus secrètes. Il serait désormais possible à un gouvernement d'envoyer vers la Lune des chapelets de fusées de bombardement, indétectables aux radars, qui feraient sauter les défenseurs de la paix du monde et tous leurs espoirs.

Kenmore secoua la tête et revint délibérément à son anxiété personnelle: Arlène était quelque part sur la Lune.

Un long moment plus tard, Moreau entendit l'Américain se racler la gorge. Il essayait d'avaler sa salive. Sa glotte était bloquée.

— Il ne pouvait pas y avoir plus de trente kilomètres, dit-il enfin. Nous l'avons aperçue, cette lumière. Ht je n'en ai pas noté la position.

— Tu te sens impuissant, Joe, fit Moreau d'un ton détaché. Comme je l'étais quand tu n'entendais pas mes coups de poings contre la porte. Fais comme moi. Utilise une fusée d'alarme.

Kenmore ne dit pas un mot. Il se contenta de soulever le cache des boutons de mise à feu. Les fusées d'alarme étaient insérées dans le toit de la cabine. Moreau cria :

— Attends que je grimpe dans la coupole d'observation !

Le Français passa derrière le siège du conducteur et escalada les barreaux fixés à la paroi. Le hublot supérieur avait la forme d'un bocal pour poisson rouge. Son champ de vision couvrait tous les alentours du véhicule et le ciel au-dessus d'eux. Kenmore arrêta la jeep. Sa main tremblait en enfonçant le bouton de lancement. Il y eut une sorte de gargouillis. Puis le silence. Sous les yeux de Moreau, la surface poudreuse de la mer de lave prit une teinte rougeâtre. Les fusées de signalisation utilisées sur la Lune étaient fabriquées de façon à laisser derrière elles une longue traînée de lumière rouge. D'abord parce qu'un faisceau allongé de lumière est toujours d'origine artificielle. Et ensuite parce que le rouge vif est la couleur la plus rare parmi les étoiles. C'est celle qui se remarque le mieux sous le ciel lunaire. La fusée signalisatrice fila dans le ciel. Elle s'élevait plus vite que ne l'aurait fait la même fusée tirée de la Terre. Et beaucoup plus haut.

La jeep était silencieuse. On entendait la respiration rauque de Kenmore. Rien d'autre. La fusée de signalisation brilla de moins en moins. Puis elle s'éteignit.

Cinq minutes plus tard, une traînée de lumière rouge s'éleva derrière l'horizon, du côté Nord.

— Prends les coordonnées ! cria hâtivement Moreau. Joe, prends les coordonnées !

Les mains tremblantes, Kenmore fit le point. Ensuite, il tira deux autres fusées de repérage, les lançant en V, selon une convention connue, pour indiquer que le précédent signal avait été vu. Puis la jeep repartit à toute vitesse, cahotant sur la Mer des Pluies.

Le chemin était long. Mais il parut encore plus long à Kenmore. De nouveau, un signal s'éleva. Il semblait leur demander de se hâter. Kenmore avait l'impression que la jeep n'irait jamais assez vite.

— Si je laissais tomber le chargement que nous transportons, proposa-t-il nerveusement.

— Nous sautons suffisamment comme ça, répondit Moreau. Cette charge nous empêche au moins de décoller comme une fusée.

Et la jeep poursuivit son chemin, grinçant, cahotant et sautant, sur un terrain qui ressemblait à de la résine solidifiée, recouverte d'une légère couche de neige grisâtre.

Une troisième fusée s'éleva dans la nuit. Les deux hommes observèrent sa position et Kenmore changea de direction. Il avait failli passer à côté de son but. Le jeune homme tremblait un peu en balayant la nuit de son projecteur.

Enfin, il aperçut la fusée terrestre. Elle avait raté

son alunissage. Elle gisait sur le côté, ce qui, en soi, indiquait déjà un désastre. Et, ce qui présageait encore pire, des silhouettes munies de combinaisons pressurisées entouraient déjà l'épave.

La jeep s'arrêta à quelques mètres. Moreau s'apprêta à envoyer l'échelle. Kenmore, d'une voix étranglée par l'émotion, appela à travers son microphone :

— Arlène ?

Une voix joyeuse sortit du haut-parleur :

— Joe ! J'étais sûre que tu nous retrouverais !

Une voix mâle qui vibrait d'indignation interrompit les amoureux :

— Pourquoi n'avons-nous pas eu de guidage ?

Nous n'avons reçu aucune réponse de Lunaville à nos appels. Félicitations ! Ça marche bien, sur la Lune !

Moreau prit la parole à son tour :

— Une légère confusion règne dans Lunaville, commandant, fit-il suavement. Nous avons l'habitude de vivre dans le chaos complet. Maintenant, il ne s'agit que d'un peu de désordre et nous ne

savons pas comment réagir à ces circonstances nouvelles. Le haut-parleur laissa échapper un bruit de dents entrechoquées. On devait mourir de froid au clair de Terre. Moreau poursuivit vivement:

— Les deux dames d'abord. Montez par l'échelle de corde, mesdemoiselles, s'il vous plaît ! Vous voyez cette chose qui ressemble à un bidon de lait et qui est accrochée sous la carrosserie de la jeep ? Entrez-y et refermez la porte derrière vous. Vous trouverez une poignée au-dessus de votre tête. Elle ne jouera pas tant que la porte du bas ne sera pas close. Tournez-la et vous serez les bienvenues dans notre domaine !

Le sas claqua. L'instant d'après, une tête casquée émergea du plancher de la jeep, derrière Kenmore. Puis la voix de femme la plus froide et la plus rageuse que le jeune Américain ait jamais entendue lui parvint au milieu d'un bruit de dents qui claquaient:

— Ils me paieront ça !

Il faisait sombre et Joe ne pouvait pas voir la visiteuse. Il dit rapidement:

— Reculez, s'il vous plaît. Reculez et refermez la porte.

Elle ne bougea pas. Et il agit lui-même. Un moment plus tard, il entendit le nouveau claquement du sas. Une autre silhouette émergea près de lui. Le casque s'ouvrit et Kenmore poussa un énorme soupir de soulagement. Arlène le prévint vivement:

— Ne me touche pas, Joe ! Nous sommes restés dehors pendant des heures. Et ma combinaison est plutôt froide.

Joe se souvint enfin d'allumer les lumières intérieures. Et il regarda avidement sa fiancée. Evidemment, elle avait dû avoir froid. Dehors, il faisait 150° centigrades au-dessous de zéro. Et le revêtement externe d'une combinaison, même chauffante, devait geler. Le givre s'était condensé sur cette armure souple. Le brouillard composait à la jeune fille une sorte de robe qui flottait jusqu'au sol. Arlène fut saisie d'un fou-rire nerveux:

— La fusée s'est renversée en alunissant. Et un hublot a éclaté, expliqua-t-elle. Nous avons mis nos combinaisons. Et, pendant des heures, nous nous sommes directement approvisionnés en air aux réservoirs de secours de l'appareil. Je suis rudement contente que tu sois venu. La voix furieuse de Cécile Ducros s'éleva de nouveau:

— Ils me paieront ça !

Il y eut un choc sourd à l'extérieur. Kenmore referma le sas tandis qu'Arlène reculait. Un homme surgit, qui aspira une profonde bouffée de l'air de la jeep. Bientôt, la jeep fut comble. On avait l'impression de se trouver dans un wagon de métro à l'heure d'affluence.

Kenmore remit les gaz et le véhicule reprit le chemin de Lunaville abandonnée. Le commandant de la fusée se faufila parmi ses passagers pour aller protester auprès de l'Américain:

— Il n'y avait pas de radar ! Pourquoi ? Et pourquoi n'y avait-il pas de radioguidage ? C'est à croire que vous vouliez que la fusée s'écrase !

Kenmore riposta sur le même ton :

— C'est à peu près ça, commandant. Les émetteurs radar et radio de Lunaville ont été sabotés en même temps que la cité elle-même.

— Sabotés ? Pourquoi ?

— C'est une démonstration, rétorqua rageusement Kenmore. Une démonstration de cette forme de coopération internationale qui consiste, pour chaque pays, à couper la gorge de l'autre.

— Je ne considère pas ça comme une réponse à mes protestations ! hurla le commandant furieux.

— Alors, transmettez-les aux autorités supérieures. Kenmore surveillait la surface du sol. Il

aperçut soudain les traces de plusieurs jeeps qui allaient toutes dans la même direction. Il braqua pour les suivre, ou plutôt pour les remonter en direction de Lunaville. Naturellement, les gens de la cité avaient fui en jeep. La base de missiles la plus proche ne devait pas être située à moins de six cents kilomètres. Au bout d'une demi-heure, les dunes de poussière apparurent à l'horizon. Kenmore arrêta sa jeep tout près de la porte du tunnel central. Moreau se chargea de l'évacuation rapide des passagers. La porte d'entrée de la cité n'était qu'à quelques mètres, clairement illuminée par les phares de la jeep. Moreau fit cependant allumer les lampes pectorales de chaque rescapé

avant même de leur laisser passer la porte du véhicule. Quand ils furent tous descendus, le Français les plaça en file indienne et les conduisit vers la porte d'entrée.

Kenmore, resté dans la jeep, n'avait pas fait un geste pour refermer son casque. Sans un mot, Arlène le fixait. Ils étaient seuls.

— Si seulement j'avais su que tu avais l'idée de venir ici ! prononça enfin Kenmore d'un ton lamentable. Je t'aurais avertie. C'est horriblement dangereux, Arlène. La Lune est une vraie maison de fous. Et quelquefois, ça ressemble même à un club de suicide.

— Qui, mais tu es là, répliqua-t-elle.

Au bout d'un instant, elle reprit :

— Tu ne m'as pas demandé comment j'ai fait pour m'embarquer. Cécile Ducros a été engagée par le Comité d'Entreprise Lunaire pour venir ici faire quelques émissions de télévision. Tu comprends, le bruit a couru que des incidents désagréables s'étaient produits à Lunaville. Les Nations Unies ont reçu des plaintes de non-Américains qui auraient été brimés par les Américains. Depuis que nous avons atteint la Lune et que nous y avons établi des bases militaires, on nous en veut beaucoup, Joe. On nous insulte ouvertement. En Amérique, on se décourage. Il y a même eu une motion au Congrès et certains sénateurs voudraient que les U. S. A. abandonnent le projet lunaire. Tu vois qu'il fallait faire quelque chose. Kenmore ne trouva rien à répondre. Il s'enfonça dans son fauteuil.

Il fallait rendre la Lune excitante pour le public. Et Cécile Ducros peut rendre n'importe quoi excitant. Elle en fait une profession, en commençant par elle-même. Je ne sais pas combien elle a demandé

pour ces émissions mais ça doit représenter un drôle de paquet. D'autant plus qu'elle était morte de peur pendant tout le temps du voyage. Elle avait demandé

une femme pour l'accompagner et l'aider à ramasser ses renseignements. Comme il fallait quelqu'un qui ait une vague idée de quoi il en retourne sur la Lune, j'ai été désignée. Avoue que tu es content ?

— Je t'adore, fit Kenmore.

Il ajouta avec une grimace :

— Et je donnerais n'importe quoi pour te savoir saine et sauve sur la Terre.

Ils étaient tout près l'un de l'autre, seuls à l'intérieur de la jeep, mais ils portaient leurs grotesques combinaisons pressurisées. Arlène défit les attaches de son casque et le fit glisser. Elle secoua la tête comme si le fait d'agiter sa chevelure lui procurait un soulagement. Puis elle sourit à Joe.

— Ça pourrait être si bien, de travailler ici, murmura le jeune homme d'un ton las. Si seulement il n'y avait pas de salades... Sur Terre, on a toujours des embêtements à cause des espions et des saboteurs. Nous croyions les avoir laissés derrière nous. Mais nous en avons fait naître sur place après notre arrivée. Tout le monde se soupçonne. Il y a des complots. Personne ne peut rien faire. Car tout le monde veut le monopole des réalisations.

Arlène lui sourit tendrement. Au dehors, la Mer des Pluies ressemblait à un crépuscule d'argent sous le clair de Terre.

— Je pourrais te donner des détails, continua Kenmore. Mais ils sont tellement insensés que tu n'y croirais pas. Nous avons assisté ici à tous les genres de comportements démentiels jamais produits par les hommes, sans compter ceux que nous avons inaugurés.

— Y compris, répondit Arlène gaiement, le fait d'importer une vedette de télévision pour essayer de faire croire à la vie en rose à Lunaville !

Kenmore se mit à rire sans conviction.

— Ta Cécile n'y arrivera pas. Je ne l'ai entendue parler que deux fois. Et chaque fois, elle a d i t : ils me paieront ça !

Arlène eut un fou-rire:

— Et je suis sûre qu'elle fera payer tout le monde ! Cette femme aime l'argent, Joe. Elle l'adore. Pour du fric, elle risquerait même de se casser la gueule, une bien jolie gueule, d'ailleurs. Tu vas voir qu'elle réussira. Son programme doit passer dans deux heures environ.

— Les communications radio avec la Terre ont été sabotées, remarqua Kenmore.

— Cecile emmène partout avec elle son propre ingénieur d'électronique. C'est un type qui peut faire sauter des électrons à travers un cerceau. S'il parvient à obtenir ne serait-ce que quinze minutes de conversation avec la Terre avant l'émission...

— Oui, eh bien ?

— Cécile fera de Lunaville un paradis céleste, promet Arlène. Rien qu'à l'entendre et à l'écouter, nous y croirons nous-mêmes. Veux-tu parier?

Kenmore poussa un grognement et coupa l'éclairage interne de la jeep.

— Allons dans la cité voir comment les choses s'arrangent. Le dôme central a l'air de tenir le coup. Les autres doivent être comme des tamis. Viens donc. Mais...

Ils étaient tout près l'un de l'autre. Il y eut un instant de silence. Arlène avait retiré son casque et Kenmore n'avait pas le sien. Un laps de temps s'écoula. Puis Arlène poussa un soupir de satisfaction.

— Tu as vraiment des idées merveilleuses, Joe !

— Remets ton casque, commanda-t-il. Prends garde de ne pas coincer tes cheveux dans les joints. Ça ferait une fuite.

Arlène obéit. Puis elle d i t :

— Vu que je suis l'une des deux premières femmes à avoir posé le pied sur la Lune, ne crois-tu pas que je suis la première à être embrassée ici ?

Elle ajouta, pleine d'espoir:

— Dans une jeep lunaire, en tout cas ?

— C'est probable, fit Kenmore sèchement. Et si tu es bien sage, tu seras peut-être aussi la première à

avoir été embrassée dans Lunaville. Mais cela n'empêche pas que je donnerais cher pour que tu sois toujours sur la Terre. Il sortit du sas le premier. Il l'attendit pendant qu'elle descendait le long de l'échelle de corde. Ils se dirigèrent ensemble vers la triple dune de poussière qui était le refuge abandonné des êtres humains sur la Lune.

Le comportement des êtres humains est bizarre. Leurs habitudes sont étranges. Mais les réactions humaines devant les situations d'urgence ou le danger approchent véritablement la folie. Un parfait exemple de cette règle était donné par la conduite des quelques Terriens restés dans Lunaville. Pitkine avait remonté la pression d'air dans le dôme des plantes et l'avait amenée à 4 kilos. Il y avait ajouté un soupçon d'oxygène et avait joyeusement mis en route le générateur de secours du dôme.

Cécile Ducros, elle, avait retiré son casque. Elle révéla ainsi le visage le plus furieux et le plus glacial que Joe Kenmore ait jamais vu. Elle se mit à

donner des ordres. La Française était une très belle fille, mais sa voix était dure, déplaisante. Lorsqu'elle donna ses instructions à Lezd, son électronicien personnel, elle employa sa langue natale. Chacune de ses phrases ressemblait à un coup de fouet.

Lezd fixa son casque et, sous la conduite de Pitkine, passa dans le dôme où se trouvaient les généra-teurs. Là, les deux hommes s'affairèrent. Soudain, toutes les lampes de la cité s'allumèrent. Elles brillèrent d'abord faiblement. Puis, l'instant d'après, les trois cavernes artificielles furent aussi brillamment illuminées qu'avant le désastre. Tout paraissait en ordre. Cependant, dans deux dômes sur trois, il n'y avait pas assez d'air pour maintenir en vie un être humain.

Lezd étudia l'appareil de communication avec la Terre qui se trouvait sous le dôme principal. Kenmore, lui, s'était fixé une autre tâche qu'il considérait comme la plus importante: trouver l'origine des fuites. Moreau était assis près de Cécile Ducros qui le bombardait de questions en français. Cependant Arlène les observait, imperturbable.

A ce moment précis, Cécile Ducros ne faisait pas usage de son charme. Elle ne l'avait pas branché. Elle utilisait un cerveau de premier ordre afin de mener à

bien sa tâche professionnelle dans des conditions inimaginables. Lunaville, abandonnée, se vidait de son air. On venait de découvrir une entreprise de sabotage d'une cruauté à faire dresser les cheveux. La relation des dangers courus par Cécile avait de quoi couper le souffle à tous les téléspectateurs du monde. L'indifférence témoignée pour la sécurité de la vedette aurait pu soulever une tempête parmi ses admirateurs. Cependant, négligeant complètement ce matériel romanesque, Cécile Ducros préparait soigneusement une émission dont le but était de faire découvrir à chacun les aspects enchanteurs de la civilisation lunaire. Une heure avant l'émission, le technicien avait rétabli le contact avec la Terre. Il installa pour Cécile un relais au milieu du dôme des plantes. Elle saisit le micro et se mit à parler dans un français furieux, avec une rage froide, impressionnante même pour ceux qui ne comprenaient pas un mot de ce qu'elle disait.

Kenmore, abandonnant la tâche qu'il s'était fixée, revint dans le dôme des plantes pour s'assurer que tout allait bien pour Arlène. Elle lui sourit tout en lui désignant Cécile et Moreau:

— Elle va faire l'émission expliqua Arlène à voix basse. Elle vient de raconter à la Terre ce qui s'est réellement passé. Elle a juré de diffuser toute l'histoire, la vraie, à moins qu'on ne lui paye ses souffrances. Mais, comme ils la paieront, elle va leur décrire les charmes de la vie dans Lunaville.

— Il y a une chose que je voudrais savoir, murmura Kenmore. Est-ce qu'on lui a dit pourquoi la Terre n'a pas averti une base de missiles pour que l'armée américaine procure un radioguidage à la fusée? Le commandant de la fusée a bien dû appeler la Terre ? Pourquoi n'ont-ils pas répondu ? Que s'est-il passé ?

De la même voix basse, Arlène déclara:

— L'émetteur était hors d'usage. Un sabotage aussi. Synchronisé avec celui d'ici pour obtenir le résultat maximum. Tu vois ce que je veux dire ?

— Je m'en doute. Chaque émetteur pensait que l'autre s'occupait de la fusée. De cette façon, l'appareil poursuivait sa route. Il pouvait difficilement s'arrêter de toute manière ! Puis il s'écrasait à l'alunissage. Tous les passagers auraient été tués. Là-dessus, le monde aurait appris que les forces américaines des bases de missiles avaient fait évacuer le personnel civil de la cité et le renvoyaient sur Terre. Toute l'Europe aurait cru que ces salauds d'Américains avaient manigancé la catastrophe. Qu'ils avaient fait écraser la fusée pour trouver un prétexte à vider la Lune d" tous les non-Américains.

D'un ton froid, il ajouta :

— Tu aurais été tuée, toi aussi.

Elle fit un signe de tête :

— Oui, sûrement.

Kenmore grinça des dents.

— Un de ces jours, j'aurai la peau du type qui a fait ça. En attendant, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai localisé quelques-unes des fuites du dôme central. Veux-tu m'aider à les boucher ?

Ils se rendirent dans le dôme principal. Kenmore tenait un petit cylindre muni d'un tuyau qui plongeait dans un seau rempli d'une matière écumeuse. Vu la basse pression du dôme, très peu d'air soufflé dans le cylindre produisait beaucoup de mousse.

Joe se mit à étaler la matière blanche sur les parois de plastique. Il pouvait délaissier les espaces visibles. Aucun saboteur n'aurait entaillé le plastique là où

n'importe qui pouvait le voir. Mais si on répandait la mousse sur les bords des objets placés contre la paroi, la fuite allait aspirer immédiatement la mousse. En somme, Kenmore utilisait en sens inverse le vieux truc des automobilistes qui consiste à mettre une chambre à air sous l'eau pour voir si des bulles se forment.

Les silhouettes d'Arlène et de Joe semblaient bien petites tandis qu'elles s'agitaient sous ce dôme immense et brillamment éclairé. Elles semblaient même absurdes. L'édifice était hors de proportion avec leur taille. En effet, une demeure lunaire devait non seulement contenir la population, mais aussi tous les es-paces qui, sur la Terre, serviraient à faire pousser les comestibles et à purifier l'air respirable. Très rapidement, le plan de sabotage se fit jour. Chaque fuite découverte par Kenmore était causée par une entaille nette dans le plastique. L'air s'échappait. Mais, comme il y avait encore une légère pression à

l'intérieur, la poussière ne pénétrait pas. Le sabotage avait été commis avec un sang-froid qui dénotait un long entraînement. Partout où un des boxes intérieurs touchait la paroi du dôme, une main était passée pour faire une entaille. Il y avait toujours une entaille dans le bas, à quelques centimètres du sol. Une autre dans le haut, juste quelques centimètres hors d'atteinte de Kenmore. Il renonça à la mousse. Il savait maintenant où chercher. Il déclara d'un ton égal :

— Un seul homme a fait tout cela. Systématiquement. Arlene n'avait plus rien à faire qu'à l'observer. Kenmore poursuivit sa tâche jusqu'à ce qu'il ait fait le tour complet du vaste enclos.

— Tout devrait être refermé maintenant. Mais je n'aime pas l'idée qu'un homme ait pu faire tout ça tranquillement, comme s'il avait tout son temps devant lui. Il eut soudain l'impression que ses écouteurs éclataient.

— Où êtes-vous, Kenmore ? aboya la voix de Cécile Ducros. Nous allons passer sur l'antenne dans cinq minutes. Revenez immédiatement.

Arlène aussi reçut ses ordres. Elle fit une grimace et suivit Kenmore à travers le sas qui menait au dôme des plantes. Une caméra était déjà installée. On avait monté une estrade magnifiquement illuminée et couverte de fleurs prises dans des bacs. Cécile Ducros arpentait les planches pour s'habituer à la faible pesanteur. Tous ses gestes exprimaient une intensité et une concentration glacées.

Elle leva les yeux et jeta aux nouveaux arrivants :

— Conservez votre combinaison, Kenmore. Vous aussi, Arlene. Vous entrez en scène après sept minutes d'émission. Et vous y restez quatre minutes. Elle regarda sévèrement Moreau :

•— Les échantillons ! Les lingots ! Apportez-les !

Elle se tourna vers Pitkine pour lancer :

— Un seul bruit pendant l'émission et je vous étrangle de mes propres mains.

C'était admirable et fou à la fois de préparer une émission dans la cité abandonnée et sabotée comme si on se trouvait dans un studio normal. Mais Cécile Ducros le fit.

Lezd, l'électronicien, actionnait lui-même la caméra. Il la maniait avec nonchalance et habileté. L'éclairage était parfait. L'aiguille des secondes tournait en balayant le cadran. Cécile Ducros la suivait des yeux. La caméra était braquée sur elle. Soudain, elle sourit à la caméra. Un sourire mystérieux, languissant. Elle fit battre ses paupières lourdes et elle parla, en exagérant son accent français.

— Comment allez-vous ? Ici votre petite Cécile Ducros qui vous parle ce soir depuis la Lune. Nous avons atterri ici... — je crois que je devrais dire

« aluni » — il y a quelques heures. Je suis enchantée, je suis fascinée, je suis ravie par tout ce que je vois. Regardez. Ces fleurs. Elles poussent ici et elles purifient l'air. Voyez ! Voyez ! Voyez !

Elle inclina les bras pour diriger l'œil des téléspectateurs sur les fleurs qu'elle montrait. Puis elle sourit à Moreau qui, à ce signal, entra dans le champ non sans se pavaner.

— Voici quelqu'un qui vit ici. Un homme de la Lune. Comme ce serait charmant de faire une promenade au clair de Terre avec lui !

Elle soupira :

— Ah ! Votre petite Cécile est trop fleur bleue... Arlène et Kenmore, placés juste au bord de la scène, ne perdaient rien du spectacle. Ils admirèrent les trucs merveilleusement calculés de Cécile pour paraître charmante, le minutage parfait de ses changements d'expression, la spontanéité simulée avec laquelle elle appela sur scène le capitaine Osgood qui avait conduit l'appareil jusqu'à la Lune.

— Comme j'admire l'adresse avec laquelle vous avez conduit l'appareil à bon port, capitaine ! Quelle magnifique navigation ! Ou bien dit-on « astrogation » pour désigner la conduite dans l'espace ?

Elle renvoya Osgood et appela Arlène et Kenmore. Puis elle expliqua qu'ils étaient sortis faire ensemble une promenade au clair de Terre.

Ensuite elle changea de position, suivie par la caméra, et montra des échantillons de roches lunaires. Elle mit en valeur, en le soulevant, un gros bloc de quartz strié d'or. Ses yeux s'agrandirent tandis qu'elle parlait des mines où l'on trouvait ces merveilleuses choses :

— Et ça, expliqua-t-elle d'un ton excité, ce sont des lingots d'or ! Il y en a des quantités. Ils vaudraient des millions de dollars sur la Terre. Une autre chose charmante était la légèreté avec laquelle on évoluait sur la Lune. Le décor changea et Cécile Ducros montra comment n'importe qui

— absolument n'importe qui — pouvait faire des pointes sur la Lune. Elle souleva ses jupes, montrant des jambes fameuses à juste titre, et n'exécuta pas moins de vingt-deux entrechats en un seul bond gracieux. Elle rappela en riant que Nijinsky lui-même n'avait pu en faire que dix sur Terre. Maintenant, la science venant en aide à la femme, elle, Cécile, avait battu Nijinsky.

C'était un numéro étonnant. On aurait dit que Cécile appelait au hasard, pour étoffer son émission, les membres d'une cité bien peuplée alors qu'il n'y avait en tout que huit personnes en dehors d'elle et d'Arlène. Elle anéantit en quelques minutes toutes les rumeurs présentes et ridiculisa celles à venir à propos d'un abandon forcé de Lunaville. On ne pouvait plus croire à l'opération impitoyable montée par les Américains pour chasser tous les non-Américains de la Lune. C'était du beau travail. Un vrai boulot de professionnel.

Pour terminer, elle refit à son public le coup du sourire languissant, parut navrée de le quitter, puis rappela Moreau dans le champ et le fixa en soupirant :

— Ah, je suis tellement fleur bleue...

Elle avait mis dans toute sa performance tant de conviction qu'elle faillit convaincre Kenmore et ses compagnons.

Mais, lorsque la caméra s'arrêta et que le contact fut coupé, Cécile changea d'expression et dit d'un air mauvais:

— Bon. Eh bien maintenant expliquons-nous. Quel est le salaud qui a essayé de me faire la peau ?

Ce n'était que le début d'une crise de nerfs de grand style. Kenmore n'entendit qu'une partie de cette nouvelle performance. Il ne put s'empêcher d'admirer en-core Cécile. Cette femme était complètement terrifiée. Depuis le début. Mais elle n'avait perdu le contrôle de ses nerfs que lorsqu'elle avait pu se le permettre. Et pas une seconde plus tôt.

Le jeune Américain se rendit dans le dôme central pour s'y emparer de l'appareil de communication avec la Terre. Son visage était sombre. Ses yeux furieux. Il obtint la Terre. Il obtint Bootstrap, étatmajor terrestre de toutes les activités spatiales. Et il obtint que l'on passe le micro au major Gray. Le major était le père d'Arlène. Ceci expliquait que l'on ait choisi la jeune fille pour accompagner Cécile. En effet, Arlène était au courant des règlements de sécurité. Elle pouvait veiller sur la discrétion de la vedette. Naturellement, la liaison radio passait par un appareil de brouillage. Même le programme de TV

avait été brouillé automatiquement sur la Lune, puis remis en clair sur la Terre avant d'être diffusé. Grâce à ce système, il était possible de se servir de la radio pour des communications confidentielles.

Kenmore rapporta brutalement et crûment au major Gray les événements tels qu'ils s'étaient passés. Le major Gray jura entre ses dents. Puis il demanda froidement:

— Elle est en sécurité maintenant ?

Il voulait parler d'Arlène.

— Maintenant oui, affirma brièvement Kenmore. Mais elle doit retourner immédiatement sur la Terre. Il se produisit un intervalle d'un peu plus de trois secondes entre ce commentaire et la réponse de Gray. Il fallait en effet la moitié de ce temps pour que les ondes radio atteignent la Terre. Et l'autre moitié pour que le début de la réponse parvienne sur la Lune.

— Lunaville est une maison de fous ! reprit Kenmore. Il n'y avait aucune raison de fuir. Apparemment, personne n'a pensé à prendre une initiative, ils attendaient des ordres. Au lieu de pionniers, on nous a envoyé un ramassis de ronds-de-cuir d'une douzaine de nations différentes. Ce sont des braves types, dans leur genre. Mais ils pensent que ce qui n'est pas ordonné est interdit.

Il y eut une pause de trois secondes. Puis Gray demanda prudemment:

— Joe, vous tenez à ce que je fasse part à qui de droit de cette opinion ?

— Je pense bien ! Cette ville a été dirigée suivant des instructions rigides données de la Terre. Personne ne peut rien faire sans ordre. Aussi le type qui a les capacités de faire quelque chose se creuse-t-il les méninges pour obtenir des ordres. C'était fatal que nous en arrivions à voir quelqu'un perdre la boule pour trois fois rien.

Il y eut de nouveau une longue pause. Gray déclara enfin:

— Allez-y, Joe.

— Je déraile un peu, déclara Kenmore sans s'exciter. Et, sans aucun doute, je vais être en disgrâce ici parce que j'aurai agi. Quand je suis arrivé à la cité, je n'ai trouvé qu'un homme: Pitkine, qui dormait comme un bienheureux. J'ai pris le commandement. Car j'ai l'impression d'être le seul à penser que l'on peut faire quelque chose. Je présume que l'on va m'envoyer du secours de la plus proche base de missiles. En attendant, j'ai mis des pièces au dôme central de façon à ce que l'air ne fuie plus. Je vais préposer Moreau à la réparation du dôme des générateurs. Puis j'irai voir si

l'astronef terrestre peut être réparé pour renvoyer sur la Terre Arlène et Cécile Ducros.

Une longue pause. Le major Gray demanda :

— Et ensuite ?

— Ensuite, fit Kenmore, je tuerai quelqu'un. Et il coupa la transmission.

Lorsqu'il se retourna, il s'aperçut qu'il avait eu un témoin. Lezd, l'électronicien de Cécile Ducros, était derrière lui et le regardait. Lezd adopta un ton détaché :

— Alors, c'est comme ça qu'on parle à ses supérieurs ?

— Quand c'est nécessaire ! aboya Kenmore. Pourquoi ?

— Je suis d'accord, fit Lezd en hochant la tête. Il poursuivit son chemin.

Kenmore grogna. Jusqu'à ce jour, sur la Lune, il n'avait été qu'un personnage secondaire. Bien entendu, il avait été un des premiers à prendre pied sur la planète et son expérience était remarquable. Mais, dans une entreprise internationale, l'expérience ou les capacités des hommes comptaient peu. Des considérations politiques avaient dicté, dans Lunaville, une division hautement fantaisiste des pouvoirs. Tant que la sécurité de chacun était relative, ce système pouvait fonctionner. Mais, en période de catastrophe, l'homme qui savait comment agir devait prendre le commandement.

Kenmore fit réintégrer sa combinaison à Moreau et le conduisit dans le dôme des générateurs. D'un pas décidé, il se dirigea vers l'endroit où étaient alignés contre la paroi des réservoirs de carburant. Il s'agissait d'un composé à 80% de peroxyde d'hydrogène, composé qui ne devait jamais geler.

— Il doit y avoir une entaille dans le plastique, ici, affirma Joe en montrant l'endroit du doigt. Et une autre là. Un type a pris tout son temps pour rendre la cité inhabitable. Vérifie toi-même. Moreau regarda et resta les yeux fixes :

— Comment savais-tu que les entailles étaient là ?

— Je connais la méthode de ce type comme si je l'avais inventée, dit Kenmore. Retrouve les entailles et répare-les.

6

La fusée navette

Quand l'Américain revint dans le dôme des plantes, il trouva Pitkine en train de faire du charme à une Cécile toujours nerveuse. Le regard d'Arlène interrogea son fiancé.

— Je vais jeter un coup d'œil au dehors, lui dit-il. Et il faut également que j'examine la jeep. Tu ne ferais pas mal d'aller te reposer en m'attendant. Elle secoua la tête :

— Non. Je ne pourrais pas. Je ne suis pas habituée à la Lune, Joe. Je ne veux pas dormir déjà. D'ailleurs il n'y avait rien à faire à bord pendant le voyage et je suis restée allongée pendant des jours entiers. Je ne suis pas fatiguée.

— Dans ce cas, il faut recharger tes réserves d'air, fit-il brièvement.

Il lui indiqua comment elle devait faire pour vérifier le contenu des réservoirs individuels. Il contrôla et rechargea les siens. Puis ils sortirent. Au-dehors, la nuit était vraiment d'un calme mortel. D'ailleurs ce n'était pas réellement la nuit. L'immense disque terrestre, avec ses océans et ses calottes glaciaires, emplissait une vaste partie du ciel. Il brillait d'un vif éclat. A partir de minuit, temps lunaire, la Terre était obligatoirement pleine. Sa réverbération sur les pics et sur la Mer produisait l'effet d'un crépuscule terrestre. Un silence absolu régnait de toutes parts. Rien ne bougeait. Rien ne bruissait. Bien sûr, à l'intérieur des combinaisons, on pouvait entendre sa propre respiration. Si les micros étaient branchés, on entendait l'autre respirer. On percevait aussi le crissement de ses propres pas sur la poussière lunaire. Mais, en dehors de ces quelques bruits, le silence et le calme étaient terrifiants. Kenmore prit la jeune fille par les épaules, la fit pivoter sur ses talons et lui indiqua du

doigt le sommet des dômes :

— Les générateurs se sont remis en marche, expliqua-t-il. C'est pourquoi tu vois des lumières sur les dômes, ils ne fonctionnent pas encore à plein régime. Mais d'autres lampes vont s'allumer maintenant. Il y en aura aussi à la porte principale. Sous aucun prétexte, tu ne dois t'aventurer hors de vue de ces lumières. Reste toujours près de moi.

Arlène n'eut pas besoin de répondre. Elle se contenta de se rapprocher de Joe. L'impression de solitude dégagée par le paysage rendait terrifiante toute idée de séparation.

Quand on arrivait au milieu de la nuit lunaire, le sol avait irradié sa chaleur dans l'espace vide pendant cent-cinquante heures. Et l'espace vide est froid. Sous les pieds des Terriens, la pierre était plus froide que de l'air liquide. La lumière terrestre était brillante, mais elle ne dégageait pas de chaleur appréciable. Et pourtant il était bien plus facile de se déplacer sur la Lune par cette nuit froide que d'y faire quoi que ce soit, hors abri, pendant le jour. On pouvait porter une combinaison chauffante pour se protéger contre la température polaire. Mais rien ne pouvait lutter contre les rayons du Soleil, quand ils parvenaient sur la Lune.

Joe se dirigea vers la jeep à la roue tordue. Sa carrosserie brillait comme un miroir sous le clair de Terre. En effet, sans air, il ne pouvait se former de rouille. Même l'aluminium, une fois poli dans le vide, demeurait aussi brillant qu'un miroir d'argent. Et, lorsque des mineurs revêtus de combinaisons pressurisées, braquaient, à flanc de coteau, leurs miroirs solaires sur des filons de minerai, le métal en fusion coulait dans les moules sans la moindre trace de scories.

Kenmore inspectait la jeep d'un œil inquiet. La fusée de fret pendait toujours sous la cabine. C'était un cylindre d'une douzaine de mètres, lancé de la Terre. On l'avait arrêté au Relais spatial, on avait rechargé ses réacteurs, ensuite on l'avait lancé vers la Lune. Les radars de localisation lunaires étaient chargés de suivre la fusée pendant sa trajectoire et de calculer son point de chute. Il était beaucoup plus rentable en effet, de laisser les fusées de fret tomber n'importe où et de les rapporter ensuite à Lunaville que d'essayer de les guider vers un but déterminé. La fusée pendue sous la jeep pouvait contenir de la nourriture, ou du carburant, ou des machines destinées aux avant-postes spatiaux de l'humanité. Elle ne pouvait pas transporter un passager. L'accélération folle qui la décollait de la Terre économisait du carburant, mais elle aurait coûté la vie à tout être humain.

La grande roue à rayons de la jeep paraissait aussi fragile qu'une toile d'araignée. En fait, elle était d'une construction robuste. Mais, quelques heures auparavant, un bloc de pierre de la taille d'une maison lui était tombé dessus. L'effet de la masse d'un projectile n'est pas amoindri par la faible pesanteur, aussi la roue était-elle gravement tordue. De plus, depuis l'accident, la jeep avait couvert une énorme distance. Kenmore poursuivit son examen à la lueur de sa lampe pectorale. La jante de la roue était inutilisable. Il y avait une fissure. Et cette fissure était grave. C'était un miracle que le véhicule tienne encore debout.

— Impossible de repartir sans réparer, déclara Kenmore. Et les fuyards de Lunaville ont embarqué

toutes les autres jeeps.

Le jeune homme avait absolument besoin d'un moyen de transport. La fusée terrestre gisait sur la Mer des Pluies. Il fallait la remettre en état pour ramener Arlene sur la Terre. La jeune fille, elle, regardait le firmament. Kenmore l'entendit murmurer :

— Joe, combien y a-t-il d'étoiles ?

— Beaucoup, fit Kenmore. Assez pour nous occuper pendant des millions d'années si nous voulons les parcourir à la recherche d'autres planètes où émigrer. Pour Arlene, les cieux vus de la Lune étaient un spectacle inconcevable. Sur Terre, le nombre d'étoiles visibles est relativement

limité. A l'œil nu, on peut en voir environ trois mille. Mais, dans la nuit lunaire, les étoiles s'avéraient aussi nombreuses que les grains de sable sur une plage. Elles étaient de toutes les couleurs et brillaient de toutes les nuances possibles.

— Il faut absolument que je puisse utiliser cette jeep, fut le commentaire amer de Kenmore. Ne serait-ce que comme moyen d'évacuer tout le monde en cas de besoin. Après tout, les types qui ont saboté Lunaville ne seraient peut-être pas fous de joie de nous savoir sains et saufs. Rien ne les empêche de revenir. Il se mordilla les lèvres.

— Quel sacré gâchis ! Je voudrais faire remonter la pression d'air dans les dômes, mais je ne suis pas sûr...

— Sûr de quoi ? Il ne reste pas suffisamment d'air ?

— Si. Quelques centaines de tonnes, assura-t-il. On le conserve gelé comme de la neige. Nous le refroidissons pendant la nuit lunaire et nous isolons les réservoirs pendant le jour.

Arlène avait l'air intriguée.

— Tu n'as pas l'air trop tracassé par ce qui est arrivé à Lunaville, dit-elle. Tu le prends très calmement.

— Je suis loin d'être calme. Seulement, je vois plus loin que la cité, ou même que notre vie personnelle. Je pense au pourquoi de tout ceci et aux motifs de ce sabotage.

Arlène parut pensive.

— Tu m'as parlé du Laboratoire et des recherches qu'il poursuivait dans le but de fournir à la terre une énergie illimitée. Mais, avoue que, pour toi, cette énergie doit surtout servir à des fusées.

— Naturellement, fit Kenmore. Les hommes ne peuvent pas aller bien loin avec des carburants chimiques. Ici, sur la Lune, nous sommes à peu près à

la limite des distances que peut couvrir un engin. Mais, si nous avions des réacteurs atomiques maniables sans danger, nous irions facilement sur Mars, sur les astéroïdes, sur Saturne ou, du moins, sur ses satellites, sur les satellites de Jupiter... Même Pluton aura son heure.

— Pourquoi ? questionna Arlène brusquement. Pourquoi vouloir y aller ?

— Ils sont là, fit Joe sur la défensive. Les fusées ne sont qu'un début, Arlène. Comme les canots taillés dans des troncs d'arbre n'étaient que le début des bateaux. Nous aurons d'ailleurs besoin de quelque chose de mieux que les fusées. On pourra peut-être produire un champ énergétique capable de changer les constantes spatiales, y compris la limitation de la vitesse de la lumière. Il y a même une chance pour que l'accroissement de la masse en fonction de la vitesse — phénomène qui apparaît à plusieurs milliers de kilomètres-seconde — soit une propriété de l'espace et non pas de la matière. Un peu comme la résistance à l'air, lorsqu'on atteint la vitesse du son, ne réside pas dans l'avion mais dans l'air. Si jamais nous arrivons à transformer l'espace au moyen de ce champ d'énergie, nous pourrions atteindre les étoiles.

— Et alors ?

— Eh bien nous irons là-bas et nous nous y établirons. Arlène fit une grimace.

— Je te parie qu'il y a des milliers d'années, la fille des cavernes demandait au jeune sauvage pourquoi il voulait absolument explorer les grottes habitées par des tigres alors qu'ils vivaient dans un endroit si charmant, celui où ils se trouvaient. Et je te parie aussi qu'il lui a répondu exactement comme tu viens de le faire, Joe.

Kenmore la regarda en fronçant les sourcils.

— Et je te parie, ajouta-t-elle tristement, que, lorsque toutes les étoiles auront été visitées et toutes les planètes colonisées, une fille de la Voie Lactée demandera à son amoureux pourquoi il veut aller dans une autre galaxie. Alors que la planète sur laquelle ils sont nés est si douce à vivre...

— Peut-être, admit Kenmore. Peut-être as-tu raison.

— Et, conclut Arlène, cette fille sera heureuse si son type est de son avis. Mais elle sera fière s'il ne l'est pas.

Il y eut un long silence entre eux. Kenmore était mal à l'aise.

— Quand tu en parles, ça n'a plus aucun sens, protesta-t-il. Puisqu'à la fin ça revient toujours au même.

— Ne t'inquiète pas, fit-elle résignée. La fille préfère être fière plutôt qu'heureuse... du moins pendant un certain temps.

Tout à coup, la lumière changea autour d'eux. C'était presque imperceptible. Kenmore leva les yeux. Les flammes d'une fusée brûlaient parmi les étoiles. L'engin ne descendait pas. Il flottait dans la direction des Terriens. On pouvait en distinguer la forme. De ce fait, Kenmore conclut que la fusée n'était pas très éloignée. La flamme avait la forme d'un fer de lance dont la partie la plus large se trouvait vers l'avant. Le mouvement de l'engin se ralentit. Il décélérait pour alunir. L'Américain se rendit compte que s'il suivait sa courbe actuelle il tomberait au milieu des montagnes.

— Regarde, Arlène ! jeta Kenmore. C'est la fusée qui fait la navette entre le Laboratoire et la Lune !

Tu connais le pilote: c'est Mike Scandia, celui qu'on appelle le jockey ! Il est trop haut ! Il va se casser la gueule ! Ça doit être ce sacré radar qui ne fonctionne toujours pas !

Joe fouilla dans son sac à dos et en extirpa une fusée de signalisation. Il la décapsula, visa le ciel et pressa le détonateur. La fusée lui échappa des mains, laissant derrière elle une vive traînée d'étincelles pourpres. Bile monta, monta, monta...

Les flammes qui accompagnaient la Navette devinrent deux fois plus brillantes. L'engin ralentissait. Kenmore serrait les poings devant ce spectacle.

— Ça va être dur, dit-il d'un ton anxieux. Normalement, Mike doit décélérer jusqu'à subir deux fois la gravité terrestre à l'intérieur de sa fusée. Comme il ralentit trop brutalement, il est en train de la subir quatre fois. C'est un coup qui est dur à supporter lorsqu'on a vécu longtemps sur la Lune. Le spectacle était vraiment étrange. On voyait la pente des dunes de poussière de Lunaville, surmontées de faibles feux, les montagnes déchiquetées sur lesquelles la lumière terrestre découpait des ombres profondes, le disque rond et verdâtre suspendu dans le ciel, et les flammes d'un blanc intense crachées par les réacteurs de la Navette qui répondaient à la traînée d'étincelles rouges.

Kenmore décida d'envoyer une seconde fusée de signalisation avant que la première ne soit éteinte. Il farfouilla dans son sac et Arlène lui tendit avec à-propos une autre fusée qu'elle avait détachée de sa ceinture. Elle avait compris son inquiétude. Mike Scandia était l'ami de Kenmore. Et Mike était dans cette fusée lancée à une vitesse folle au-dessus de leurs têtes.

Maintenant, la flamme qui se déplaçait au milieu des étoiles était d'un éclat presque insupportable. Et elle grandissait toujours. Ce qui signifiait une décélération de six gravités. Kenmore envoya encore une autre fusée. Puis une autre pour mieux indiquer sa position. L'appareil devait se poser près des deux Terriens. C'était la seule solution possible. La Navette ralentissait de plus en plus. Puis sa flamme parut s'immobiliser. Soudain, un morceau de cette flamme se détacha et déchira le vide avec une vitesse infinie. Mike était en train de larguer ses fusées auxiliaires de freinage.

Le feu des réacteurs devint de plus en plus brillant. Puis il se scinda brusquement en deux. Une nouvelle fusée de freinage venait d'être larguée. Précédant la Navette, il ne restait plus qu'une mince flamme blanche qui brûlait avec une intensité sauvage. Tout à coup, elle s'éteignit. Un objet mal défini tombait maintenant en chute libre, tout droit du ciel vers la Lune.

Kenmore envoya fusée après fusée. Mais les choses retombent lentement, dans le champ de gravité lunaire. Il n'y avait plus maintenant qu'un vague objet incandescent au-dessus des deux jeunes gens. Arlène dit avec anxiété :

— Il va s'écraser, Joe ?

— Plus maintenant. Mike est un bon pilote. Mais le radioguidage de la cité doit être toujours en panne. J'aurais dû y penser. Mike ne pouvait pas le savoir. Il venait de l'autre côté de la Lune sans rien pour le guider. Il serait tombé dans les montagnes... Brusquement, à quelques centaines de mètres audessus des Terriens, s'alluma une flamme si violente qu'Arlène détourna la tête. La mer de lave, Lunaville et même les pentes des montagnes s'illuminèrent. Cette flamme en plongée ralentit de plus en plus. Elle toucha la surface de la mer de lave à quatre cents mètres de Kenmore et d'Arlène. La source de ce torrent de feu devint visible: c'était un minuscule appareil à

réaction beaucoup plus petit que la fusée terrestre. La dernière fusée de freinage, une fois larguée, eut une sorte de sursaut. Les flammes s'étalèrent comme une crêpe d'un blanc insupportable. Puis elles filèrent au loin à une vitesse incroyable. Elles filèrent plus haut que les pics des montagnes. Elles poursuivirent leur chemin vers les étoiles. Puis elles faiblirent. Et s'éteignirent. Le petit engin du Laboratoire, la Navette, demeura dressé sur ses ailerons d'atterrissage. Quelque chose bougea dans l'ombre. Une voix croassante, qui semblait sur le point de se briser, hurla furieusement dans les écouteurs de Kenmore :

— Il y en a un qui va déguster pour ce qui vient de se passer ! Pourquoi est-ce que ces foutus idiots n'avaient pas branché le radioguidage ?

La chose mouvante traversait la mer de lave, fonçant vers les jeunes gens. C'était une silhouette qui restait minuscule, même dans la combinaison grotesquement gonflée. Un chapelet d'obscénités résonnait dans les écouteurs de Kenmore.

— Un peu de calme, Mike ! fit ce dernier. Arlène Gray t'écoute. Elle vient d'arriver de la Terre. Lunaville a été abandonnée. C'est la pagaille complète.

— La pagaille ? fit ironiquement la voix rageuse de Mike. Tu devrais voir ce qui se passe au Labo... Sa voix changea :

— Arlène ? Tu veux dire Arlène Gray ! Ma petite Arlène, il faut retourner chez vous. Qui a eu l'idée de vous faire venir ici ?

La minuscule silhouette dans sa combinaison gonflée arriva en voletant. Un long saut lunaire se termina avec une certaine précision près de Kenmore et d'Arlène. Malgré ses énormes gants, Mike agrippa maladroitement les mains d'Arlène. Les deux humains formaient le contraste le plus grotesque que l'on puisse imaginer. Car Mike Scandia était un nain. Il ne mesurait que 1 mètre 20. Arlène et lui, se donnant l'accolade, c'était un spectacle vraiment lunaire. 7

Sabotage

Mike avait apporté avec lui des rapports qu'il devait envoyer sur la Terre par radio-belino. Ces rapports provenaient du Labo spatial et ils étaient destinés aux administrateurs et aux organisateurs du projet lunaire. Le pilote se dirigea vers le dôme pour les passer sur l'émetteur qui, bien que ces textes soient rédigés en code, les brouillerait avant de leur faire traverser l'espace. Avant de partir, il dit succinctement à Joe Kenmore :

— Le Labo est une maison de fous. Les gars sont en train de perdre la boule.

Il disparut.

Kenmore emmena Arlène près de la fusée et lui montra les instruments de navigation remarquablement simples de la petite Navette. Elle était propulsée par des réacteurs à carburant solide. En effet, le carburant solidifié était le plus pratique à transporter par les fusées de fret. Des

tubes séparés, comme autant de tuyères, se glissaient dans des râteliers disposés à l'extérieur de la coque. Mike pouvait les allumer chacun séparément. Si un tube était marqué 12/3, cela signifiait une accélération de trois gravités pour douze secondes. Il y avait des tubes de 10/2, de 5/2, de 6/3. Le pilote pouvait choisir selon le temps d'action et l'effet d'accélération désirés. Un effet moindre pouvait être obtenu en larguant une tuyère allumée avant que la flamme ne s'éteigne. Le tube fuyait alors à une vitesse fantastique pour se perdre dans le vide ou s'écraser sur les montagnes désertiques de la Lune. C'était de cette manière que Mike avait aluni. A l'intérieur de Lunaville, Scandia transmit son message puis mangea comme un ogre. Il fut présenté

à Cécile Ducros qu'il regarda de travers.

Plus tard — des heures plus tard — Lezd partit à la recherche de Kenmore.

— La Terre appelle, annonça-t-il comme si cela ne le concernait pas. Est-ce que c'est vous qui commandez ici ?

— En cas d'urgence, fit remarquer Kenmore, c'est l'homme qui est le plus en rogne qui prend le commandement. Il y a urgence. Et je suis plus en rogne que quiconque. Alors je suppose que c'est moi qui commande.

Lezd approuva:

— Je connais mon métier, observa-t-il. Je sais donc reconnaître les hommes qui connaissent le leur. Si je peux vous aider, dites-le-moi. Enfin, pour le moment, la communication est branchée. On vous demande de la Terre.

— Merci, dit Kenmore.

Il pénétra dans la cité et se dirigea vers les appareils de communication.

— Ici la Lune, dit-il. De quoi s'agit-il ?

Son ton était aussi bref que ses phrases. Il y eut une pause de trois secondes. Puis une voix terrienne déclara:

— Enregistrez ceci s'il vous plaît. En conclusion du message que je vais vous donner, nous passerons un message en code que vous prendrez en belino pour le remettre au Laboratoire aussi vite que possible. La délivrance immédiate du message codé doit passer avant toute autre chose. Y compris les urgences, de quelque sorte qu'elles soient. Donnez des ordres pour que l'on fasse le plein de la Navette en vue d'un retour immédiat au Laboratoire spatial.

Kenmore haussa les sourcils. Puis il appela Mike et ce dernier arriva, furieux d'être dérangé.

— Les salades continuent, annonça Kenmore. Tu dois retourner au Labo. En quatrième vitesse. Mike marmonna entre ses dents et fila vers la porte.

Kenmore reprit le micro:

— L'ordre a été donné. Quoi d'autre ?

Après la pause classique de trois secondes, la voix répondit:

— Les bases de missiles nous apprennent qu'elles n'ont pas encore vu arriver les réfugiés de Lunaville. Si nous nous fions à votre rapport, ces réfugiés sont très en retard sur l'horaire prévu. Ils ont dû se perdre. Les jeeps des bases sont parties à leur recherche. Kenmore sentit son estomac se tordre. Il y avait vingt, quarante, ou peut-être même soixante heures que cent-cinquante êtres humains avaient fui sous l'empire de la panique. Joe ne voyait que trois solutions. Les réfugiés avaient pu tomber dans une embuscade. Ils pouvaient avoir perdu leur chemin. Ou bien encore les jeeps avaient été sabotées. Dans le pre-mier cas, on les avait assassinés. Dans le second cas, il restait encore un petit espoir de les retrouver. Mais si les malheureux étaient bloqués dans des jeeps sabotées, ils devaient être en train de devenir fous. S'ils ne mouraient pas asphyxiés, la monstrueuse chaleur du jour lunaire allait les griller dans leurs coquilles d'acier.

Cependant, la voix terrienne reprit:

— En attendant le retour d'autorités habilitées dans la cité civile, vous vous chargerez de toutes les réparations possibles. Cependant, vous enverrez d'abord au Labo les ordres en code qui vont suivre. Rien ne doit passer avant. Rien. Voici le message. Le pointillé préliminaire de la transmission béline apparut. Kenmore brancha l'appareil sur le système d'imprimerie.

Arlène Gray entra. Elle le cherchait. Sans manifester aucune émotion, Joe la mit au courant du retard des jeeps dans lesquelles la population avait fui.

•— Naturellement, fit-il remarquer, si des forces de guérillas ont aluni quelque part, elles doivent se diriger vers nous maintenant. A moins qu'elles n'attendent de retrouver les traces d'une jeep appartenant à une base de missiles pour remonter à la source et localiser la base. Mais je pense que c'est plus simple que ça. Je pense qu'il y avait des traîtres dans la cité. Mike doit retourner au Labo. Mission spéciale. Message codé. Extrême urgence !

Arlène hésita:

— Je devrais monter avec lui, dit-elle, mal à l'aise. Je suis embauchée pour rassembler des faits qui puissent servir au programme de Cécile. Ce n'est pas trop risqué pour moi d'aller au Labo, n'est-ce pas ?

S A B O T A G E

81

— Tu es ici dans l'endroit le plus dangereux de tout le système solaire, répondit Kenmore avec amertume. Le plus dangereux après le Labo, naturellement. Mais je dois avouer que nous n'avons pas le choix.

•— Alors je vais recharger mes réservoirs d'air et me préparer, dit Arlene. Viens voir si je me débrouille comme il faut.

Il l'observa et elle s'en sortit très bien. Mais un humain en combinaison ne peut emporter que deux heures d'air. Car les réservoirs individuels, prévus pour supporter une pression de 1 200 kilos, sont extrêmement lourds. Personne ne peut se charger davantage. Les jeunes gens sortirent ensemble dans l'immense calme qui entourait Lunaville. Apparemment, rien n'avait changé au dehors. En effet, un jour lunaire est l'équivalent de quatorze jours terrestres; et la nuit est d'une durée égale. Il était près de minuit, temps lunaire, lorsque la falaise avait commencé à s'effondrer sur la jeep de Kenmore. Il était toujours aux environs de minuit lorsque l'Américain était parti à

la recherche du courrier terrestre tombé dans la mer de lave. Et en ce moment même, on avait à peine dépassé le milieu de la nuit lunaire. Les étoiles ne paraissaient pas avoir changé de place. Les ombres du clair de Terre sur les montagnes n'avaient pas bougé. C'était seulement en levant les yeux vers la Terre que l'on pouvait déceler un changement: les continents visibles depuis la Lune n'étaient plus les mêmes car la Terre tournait.

Comme Arlene et Joe approchaient de la petite Navette, ils entendirent Mike à travers leurs écouteurs. Le pilote fulminait contre Pitkine: '

— Pas comme ça, imbécile! Doucement. Je sais que tu n'as pas le cerveau d'un moustique, mais... Pitkine ronchonna. Il était en train de soulever un long tube pour que Mike puisse l'assujettir au cliquet de fixation adéquat. Naturellement, un pilote d'appareil à réaction mettait en place lui-même ses fusées. Mike grognait et jurait en les ajustant soigneusement et en éprouvant la sécurité de ses éléments de propulsion.

— Arlene part avec toi, déclara Kenmore dans le micro de son casque. Elle va se rendre compte de l'ambiance du Labo. Comme ça, Cécile Ducros pourra raconter qu'elle a tout vu par elle-même. Mike Scandia s'arrêta, comme foudroyé. Il resta à mi-hauteur sur la mince coque de son engin.

— Et comment, qu'elle vient ! cria-t-il. De toute façon, j'allais fomenter une mutinerie. J'ai besoin de quelqu'un qui m'accompagne pour voir cette bande de forts en thème et faire un rapport sur eux !

— Pourquoi ? demanda Kenmore.

— Je te l'ai dit. Ils sont en train de devenir mabouls, lança Mike. Si jamais j'ai vu des gens planer, c'est bien eux. Ils ont perdu les pédales. J'espérais que le message que j'ai envoyé à la Terre aurait un résultat. Je pensais que l'on en expédierait la moitié

au repos à Lunaville. Mais, à l'heure actuelle, il faut bien avouer que Lunaville n'est pas l'endroit rêvé

pour se calmer les nerfs!

Arlène se tournait d'un homme à l'autre, attendant le résultat de la discussion.

— C'est très mal parti, je t'assure! insista Mike. Sur la Terre, ils ne me croiront pas. D'ailleurs, ils peuvent bien ne pas croire Arlène et moi Joe réfléchit un instant: Je vais rappeler la Terre, décida-t-il.

Il pivota sur ses talons et retourna vers la cité. Ou and ii revint, ses écouteurs captèrent la voix «l'Aliène:

Est-ce que vous pouvez utiliser un compas ici, Mike?

Je n'en ai pas besoin, répondit le pilote. Il suffi! de regarder la Terre pour retrouver son chemin. Pigé ?

Je pars avec vous, annonça Kenmore. Je laisse le commandement à Moreau.

A la suite d'Arlène, le jeune homme escalada les barreaux de l'échelle fixée sur un des ailerons de l'appareil. Elle passa la portière la première. Ils s'installèrent à l'intérieur. Cinq minutes plus tard, Mike les rejoignit.

On décolle à deux gravités ! dit-il fièrement. Assez lentement pour que vous puissiez admirer le paysage.

Il se mit à compter:

5. 4. 3. 2. 1. 0.

Il pressa un bouton à feu marqué 5/2. Les deux passagers furent assourdis par un rugissement et ils eurent l'impression qu'un poids énorme pesait sur eux. Mike avait compté avant la mise en route car il est préférable de se préparer et de s'emplir les poumons quand on doit subir une accélération brutale. cependant l'impression de poids ne dura que quelq u e s secondes. La fusée auxiliaire était une **5 / 2** . Cinq «canules. deux gravités. Bientôt le poids ne se fit plus sentir du tout. Il y eut un immense silence **reposant**. **La fusées poursuivait** son ascension. On avait l'impression de flotter. Mike masquerait les hublots dès que l'engin sortirait de l'ombre lunaire. Mais, pour l'instant, Arlène pouvait admirer un paysage absolument extraordinaire.

L'appareil s'éleva pendant 90 secondes. A huit mille mètres d'altitude, on pouvait voir d'une part des milliers de kilomètres carrés de montagne et de l'autre la mer lunaire qui prenait un aspect convexe et fuyant.

— Jolie vue, n'est-ce pas, Arlène ? fit Mike. Je pensais que vous aimeriez ça. Maintenant nous allons virer de bord pour faire route vers le Labo. Accrochez-vous bien. On démarre. A Kenmore, le pilote dit brièvement:

— J'allume une 6/3, Joe. Ça sera plus simple. Mike compta comme auparavant. Il pressa le bouton de mise à feu et le cosmos parut exploser. La première impression de Joe fut que le petit appareil avait dû se désintégrer. A l'extérieur, une fusée projetait des torrents de flammes. Mais ce n'était pas une accélération de trois gravités qui propulsait le petit navire spatial. C'était une force terrible, insoutenable, une sorte d'explosion continue. Joe Kenmore fut -rejeté dans le fond de son

siège par une pression brutale qui le maintint immobile. Il ne pouvait pas lever les mains. Il ne pouvait pas bouger du tout. Il sentit ses joues s'étirer et découvrir ses dents. La chair de son corps s'étalait, s'aplatissait. Elle était sur le point d'éclater sous le poids du sang qui refluaient vers la partie arrière de son corps. Son cerveau se vidait. Il lutta désespérément pour demeurer conscient et sa lutte lui parut durer des siècles. Mais elle prit fin et la pression diminua. Joe tenta de bouger. Tout d'abord ses bras et ses jambes ne lui obéirent pas. Ils flageolaient, affaiblis. Le jeune homme croassa :

— Arlène ! Arlène ! Est-ce que tu es vivante ?

Il n'y eut pas de réponse et, par son horreur, ce silence stimula Joe. Il réussit à se lever. Une lampe s'alluma dans la cabine. Le jeune homme se pencha sur le siège où reposait Arlène. Les yeux de la jeune fille revenaient à peine à la vie lorsque Mike se mit à crier. Le pilote suffoquait et balbutiait. Son petit corps se tordait d'angoisse et de rage. Il tourna des yeux flamboyants vers Kenmore :

— C'était un sabotage ! haleta-t-il. J'ai accroché

ces fusées moi-même. Quelqu'un les avait truquées. Pour nous tuer. On a remplacé les fusées de la Navette par celles du vaisseau terrestre... Il étouffait de fureur. Kenmore appela de nouveau :

— Arlène !

Elle murmura faiblement :

Je crois que je vais bien...

Kenmore commença réellement à réaliser le crime qui venait d'être commis contre Lunaville, le Laboratoire et les passagers de la Navette. Il se traîna jusqu'il un hublot et regarda au dehors. L'appareil était loin, très loin de la surface de la Lune. Mais ce n'était pas la chose importante. Sa vitesse devait être de l'ordre de 800 mètres à la seconde, mais ça n'était pas l'infiniment mortel,

En effet, ce qui était réellement terrible, c'était que pour continuer sa route, Mike serait obligé d'utiliser une autre fusée. Or, chaque fusée restante, toutes peut-être, avaient pu être truquées. N'importe laquelle pouvait appartenir au système de décollage d'un vaisseau terrestre. Et, si Mike la mettait à feu, la petite Navette volerait en éclats comme une coquille d'œuf.

Pourtant, l'appareil prenait toujours de la hauteur. Il fallait le détourner ou bien il s'élancerait dans une longue chute vers la terre... et il se désintégrerait comme un météore en pénétrant dans l'atmosphère terrestre. D'ailleurs, une fusée ne suffirait pas. Si on tournait l'engin vers la Lune, il faudrait freiner pour alunir. Chaque manœuvre exigeait la mise à feu d'une fusée. Et n'importe laquelle des fusées pouvait déterminer l'éclatement de l'appareil sous l'action de forces pour lesquelles il n'avait pas été construit. Il y avait autre chose : alunir ne sauverait pas la vie des passagers. Ceux-ci se trouveraient sur un vaste continent. Dans cette immensité, qui comprenait plusieurs chaînes de montagnes, il n'y avait que trois bases de missiles radioguidés, quatre postes de détection radar et Lunaville désertée. C'est-à-dire l'équivalent de quatre hameaux et d'autant de cabanes de trappeurs dans un désert de la taille de l'Amérique. Les Terriens n'avaient chacun que deux heures de réserve d'air. Si les chances de poser l'appareil intact étaient minces, plus minces encore étaient celles de survivre à l'alunissage.

Décidément, lorsqu'on se trouvait en difficulté dans l'espace, les probabilités d'échec étaient, pour parler de façon appropriée, astronomiques.

En perdition

— Si nous faisons partie d'un programme de télé, fit remarquer Mike avec une fausse gaieté, nous sortirions de la coque munis de chaussures à semelles magnétiques et nous ferions quelque chose de spectaculaire qui arrangerait tout. Il plaisantait mais il cachait mal son désespoir. Il

n'y avait pas de parade spectaculaire à la situation dans laquelle se trouvaient les trois Terriens.

Sortir de la coque, par exemple, ne donnerait aucun résultat. Pratiquement, ils étaient déjà morts tous les trois. Aussi, lorsque Kenmore se mit au travail, Mike le regarda-t-il avec curiosité mais sans espoir. Les trois passagers portaient toujours leur combinaison isolante, mais sans les casques. Kenmore se dégagea jusqu'à la taille pour avoir les mains libres. Le jeune homme déchira en bandelettes l'enveloppe d'un coussin. Il en éprouva la résistance. Puis il tendit cette bande à Mike:

— Regarde si c'est solide, ordonna-t-il. Je vais en faire d'autres.

Mike prit maladroitement la bande de tissu entre

• ses mains gantées. Il tira dessus. Puis il approuva de la tête, cette tête qui paraissait encore plus petite sortant de l'énorme encolure de sa combinaison.

— Ça tiendra le coup, reconnut-il.

— Est-ce que je peux faire quelque chose ? demanda Arlène avec calme. Kenmore répondit froidement tout en travaillant:

— Oui. Une seule. Prier Dieu. Et tu le feras mieux que nous.

Mike ajouta:

— Et je dirai Amen quand vous aurez fini, Arlène. La petite Navette continuait à monter. Elle flottait sans aucun poids. Mike était toujours assis devant le tableau de bord. Quoi qu'il arrive, c'était son poste.

Pendant ce temps Kenmore avait fait des boucles avec le tissu arraché au coussin. Il les attacha aux commandes manuelles de largage des fusées auxiliaires. Il y avait bien des boutons pour les larguer automatiquement. Mais des leviers à main étaient prévus pour le cas où les boutons ne fonctionneraient pas. Kenmore éprouva plusieurs fois chaque bandelette. Il était étrange qu'il put encore penser clairement. Il y avait eu des sabotages et des crimes commis à

tous les niveaux du plan dont Lunaville faisait partie. Les attentats des semaines précédentes n'avaient guère été que des escarmouches. Mais depuis quelques heures lunaires, on assistait à l'hallali, à la charge finale.

La jeep de Kenmore aurait dû être écrasée par une avalanche. Le courrier terrestre aurait dû se perdre sans espoir faute de radioguidage. La Navette elle-même aurait dû être réduite en ferraille dans les Apennins et elle aurait certainement dû éclater lors de son nouveau décollage. Les habitants de Lunaville avaient disparu. Toutes ces catastrophes auraient dû plonger Joe et ses compagnons dans un état de fureur indicible ou de prostration désespérée. Cependant ils avaient échappé à ces deux réactions. Peut-être ne pouvait-on accepter une défaite quand l'adversaire était aussi lâche et aussi cruel.

La coque de la Navette était déjà très éprouvée. Un autre choc et elle se déformerait. Deux ou trois autres chocs et elle se transformerait en un monceau de ferraille.

Kenmore avait attaché des bandelettes à tous les leviers de largage. Il alla vers Arlène et il remplit le rond de son casque avec la laine du coussin déchiré. Referme la combinaison, ordonna-t-il. Si nous faisons partir une autre fusée truquée, cette laine te protégera au moins la tête. Maintenant, mets ce casque et branche tes écouteurs. Elle obéit et s'installa dans le siège pressurisé. Elle réussit à sourire à son fiancé. Il ne répondit que par une sorte de grimace. Il lui était impossible de faire mieux.

Mike glissa avec précaution une main gantée dans la boucle d'une bandelette amarrée par Kenmore. Il avait compris le plan de Joe. Si on allumait une fusée trafiquée, le seul moyen de sauver l'appareil était de la larguer immédiatement. Le choc rendrait Mike presque inconscient. Mais en même temps il ferait retomber automatiquement la main du pilote qui agirait ainsi sur le levier. Et la fusée serait larguée.

— Fais demi-tour, ordonna Kenmore prenant le commandement sans même s'en rendre compte. Cap sur Lunaville et commence à compter. Nous n'irons pas au Labo cette fois-ci de toute façon.

— Celle-ci doit être une 10/2, expliqua brièvement Mike. 5. 4. 3. 2... Le choc les frappa. Un choc tolérable. C'était bien une fusée de 10/2. Deux gravités pour dix secondes. L'engin pointait de nouveau vers la Lune. Mais il continuait à s'en éloigner. Il s'en éloignait seulement moins vite qu'auparavant.

Quand la pression cessa, Mike dit calmement:

— J'allume une 6/3, cette fois.

Et il compta. Il y eut un choc comme un coup de marteau-pilon qui colla Kenmore au fond de son siège. La fusée avait été trafiquée. Mais le choc abaissa en même temps la main de Mike et le levier fonctionna. La toute-puissante fusée du courrier terrestre se détacha de la Navette avec une accélération impossible à estimer. Sans aucun doute, elle allait s'abattre sur ce désert silencieux et désolé qu'était la Lune. La Navette resta sans poids, sa vitesse inchangée. La fusée avait été libérée à temps pour éviter la catastrophe mais la secousse avait été énorme.

— Est-ce qu'il y en a un qui vit encore ? questionna Mike d'un ton sauvage. La voix d'Arlène tremblait dans les écouteurs.

— Oui, moi.

— Et j'entends Joe qui grince des dents. Donc il vit, grommela Scandia. Mais nous perdons de l'air. Ce coup-ci, il y a quelque chose de cassé. Le pilote ouvrit d'un geste sec la plaque avant de son casque et il parla dans le microphone de l'émetteur fixé au tableau de bord.

— Dites donc, vous, les guignols des stations de détection !" Si ça vous intéresse de savoir quel est ce hip-bip qui traverse l'espace, c'est nous ! Moi, Mike Scandia. Et Joe Kenmore. Et Arlene Gray. A bord de la Navette. Figurez-vous que nous essayons de rentrer sur la Lune. Vous pourriez nous suivre et essayer de vous débrouiller pour nous guider et ramasser nos miettes. Il ajouta d'une voix mauvaise:

— Il y a quelqu'un qui a trafiqué toutes les indications sur les fusées à Lunaville. Sabotage !

Il referma son casque d'un coup sec. Kenmore l'entendit haleter. Il avait du mal à respirer. L'air fuyait rapidement. L'aiguille de la jauge indiquait 3 kilos. Le dernier choc avait sûrement endommagé les tôles de la Navette. Mike avait mis à profit le dernier souffle d'air pour alerter les stations de détection. L'aiguille de la jauge de pression atteignit le zéro. Il n'y avait plus d'air du tout. Et, maintenant, il était devenu impossible d'utiliser la radio spatiale. Impossible de savoir si le message de Mike avait été entendu. D'ailleurs, c'était peu probable car les hommes des stations de détection ne branchaient leurs appareils que lorsqu'une fusée-cargo était annoncée.

— J'aurais dû les appeler plus tôt, remarqua Mike sur un ton découragé. Ça ne sert pas à grand-chose, mais j'aurais dû le faire. Respirez à fond. Je vais allumer une autre 6/3.

La Navette subit un nouveau coup violent, comme un monstrueux coup de poing. Mais cette fusée aussi se détacha immédiatement lorsque la petite main de Mike s'abattit dans la boucle amarrée au levier manuel.

— Pas de chance ! fit Mike, imperturbable. Vous êtes prêts ? Joe ? Arlene ? Je vais essayer une 4/3. C'était vraiment une 4/3. La fusée contra vaillamment la force qui entraînait la Navette vers les étoiles. Puis elle s'éteignit. Mike jeta un avertissement et en alluma une autre. Celle-ci aussi rendit le résultat escompté.

Il fallut trois fusées pour stopper leur navigation flottante. Deux autres pour mouvoir la Navette en direction de la Lune. Cependant l'engin ne contenait plus d'air. Kenmore dit dans les écouteurs:

— Mike, nous sommes dans la bonne direction. Je pense qu'il vaut mieux descendre en chute libre

maintenant. N'allume plus de fusée jusqu'à ce que nous soyons sur le point de toucher le sol. L'appareil est salement amoché. Il pourrait s'éventrer. Mais si nous arrivons à alunir en un seul morceau, nous pourrions sortir pour vérifier les fusées. Il sera peut-être même possible de redécoller et d'alunir quelque part près de Lunaville. Mais surtout, plus de chocs avant le freinage !

Mike répondit avec un grognement:

— D'accord, tu as raison. Pour m'occuper, je vais penser à ce que je vais faire au type qui a changé les marques des fusées.

Le petit appareil poursuivit sa descente flottante vers la Lune. Son mouvement était lent. Mais il était accru sans cesse par l'attraction lunaire. Le taux de chute était faible. L'appareil allait toucher le sol avec un sixième de la vitesse et, par conséquent, un sixième de la violence du même objet tombant sur la Terre d'une distance égale. Une chute de six mètres sur la Lune avait le même impact qu'une chute de un mètre sur la planète mère. Malheureusement, l'altitude de la Navette était de plusieurs fois six kilomètres. Pendant cette chute, les passagers n'avaient pas grand-chose à faire. Ils pouvaient se déplacer dans la cabine sans air. Ils pouvaient vérifier les gyros qui fonctionnaient toujours et maintenaient le nez de la Navette dans la direction déterminée par la dernière l'usée.

Kenmore s'avança jusqu'au hublot du poste de pilotage et regarda au dehors.

— Mike, nous allons alunir quelque part sur la Mer des Pluies.

Scandia ne répondit pas. Kenmore l'entendait grincer des dents sous l'effet d'une rage intense. Lui, Joe, ne se permettait le luxe d'aucune émotion. Il voulait réfléchir, garder la tête froide. Les chances de salut étaient si limitées qu'on ne pouvait se permettre d'en négliger aucune. Mais il n'avait pas encore trouvé la bonne solution.

Le jeune Américain commença par vérifier les réservoirs de secours de l'appareil. Il demanda à Mike et à Arlene d'ôter le haut de leurs combinaisons, fixa un tuyau dans les casques et, bientôt, tous trois purent respirer l'air des réservoirs de secours. Ils économisaient ainsi le contenu de leurs bouteilles individuelles. Joe regardait toujours par le hublot avant. Voici l'occasion ! fit-il soudain. Il me semble reconnaître les points de repère d'une station de détection. Nous pouvons nous poser à une centaine de kilomètres de celle-ci.

— C'est ça. grogna Mike. Avec deux heures d'air disponibles sur nous...

— Quant à cela, nous aviserons. Le plus important est de se poser et de survivre. Nous pourrions peut-être redécoller ensuite. Mais Kenmore ne croyait pas à cette dernière supposition. Pas plus d'ailleurs que Mike. C'était concevable, mais difficilement réalisable. Et tous deux le savaient fort bien. Joe n'avait lancé cette phrase optimiste que pour reconforter Arlene... Le jeune homme s'aperçut que sa fiancée le regardait à travers le voyant de son casque. Elle avait un étrange sourire sur les lèvres. Elle lisait en lui. Et il en ressentit un malaise. Elle savait que leurs chances de survie étaient infimes.

L'incroyable panorama lunaire, cet espèce de visage vérolé, grossissait lentement sous leurs yeux. S'il y avait eu du soleil, la vue en aurait été intolérable. Cependant, malgré la pâleur du clair de Terre, les points de repère de ce monde mort étaient illuminés. Kenmore dit soudain:

— C'est le moment d'essayer un peu de décélération, Mike. Scandia détacha le tuyau de son casque du réservoir à air de l'appareil et reprit place au poste de pilotage. Kenmore retourna à son siège.

— J'ai pensé à une chose, remarqua-t-il après un instant. L'homme qui a saboté la cité a fait toutes ses entailles de la même manière, aux mêmes endroits. C'est un type méthodique, presque maniaque. Il est donc possible que lorsqu'il a peint de fausses marques sur les fusées du courrier terrestre, il ait procédé

de la même manière. Il est possible que ce soit un esclave de l'habitude. Si tu as remarqué, toutes les fusées 6/3 étaient truquées. Les 10/2 étaient bonnes. Alors, en évitant les 6/3, nous nous donnons peut-être une chance.

— Je veux bien te croire, fit Mike de sa voix râpeuse. Mais les 6/3 sont justement celles dont j'ai emporté le plus. J'aime bien me lancer à trois gravilés. Enfin, je ferai de mon mieux. De nouveau, le pilote changea légèrement la direction de la Navette. Les cirques montagneux que l'on voyait à plat émergèrent sur le côté. Tandis que l'appareil tournait, Kenmore et Arlène virent apparaître clans les hublots latéraux le chaos indescriptible d'un©

chaîne de montagnes. L'appareil perdait toujours de!

l'altitude, mais c'était par une glissade oblique. Enfin, une plaine, une mer de lave solidifiée, s'étendit sous la Navette.

Mike enclencha le radar. Il ne fonctionna pas. Il avait été démantibulé par l'impact d'une des fusées démarquées.

— On va alunir sur mes fonds de culotte, déclara Mike. Arlène, détachez-vous du réservoir et fixez voire ceinture.

Arlène s'exécuta. Kenmore l'imita mais il laissa du jeu à sa ceinture.

5. 4. 3. 2. 1...

Une fusée donna une poussée puissante à la Navette. Scandia avait allumé une 10/2. Kenmore se força à compter jusqu'à dix. La fusée n'était pas truquée. Quand la poussée fut terminée, Mike jeta un coup d'œil par le hublot. Il marmonna, furieux:

— Rien pour indiquer la distance. Rien.

Il fit délicatement obliquer son appareil pour que ce mouvement latéral appuie l'effet de la fusée.

— 5. 4. 3. 2. 1...

Autre coup violent. C'était une 5/2. Lorsqu'elle se fut éteinte, Mike annonça rageusement:

— J'ai épuisé toutes mes chances. Il ne me reste que trois 6/3 en tout et pour tout.

— Il faut tenter le coup, décida Kenmore.

Son regard traversa la cabine:

— Bonne chance, Arlène !

Une attente longue, très longue. Mike annonça tout à coup:

— On est tout près. Je ne compterai pas. Je mettrai à feu au moment voulu. Il y eut un rugissement de fusée. C'était une vraie 6/3. La poussée cessa.

— C'est tout ce qu'il me faut pour me poser, dit Mike. Une de plus et c'est fini.

Mais cette fois-ci, ce fut comme l'explosion d'une bombe. La boucle de sécurité largua rapidement la fusée truquée. Seulement une longue fente apparut dans la paroi de la cabine. La Navette allait partir en miettes.

— Dernier essai, dit Mike. Rien d'autre à faire. Attention ! C'est parti !

Il avait allumé la dernière fusée du râtelier. Ce fut un cataclysme, intolérable, monstrueux. La fusée n'était pas une véritable 6/3. Ce n'était pas non plus une fusée de décollage du courrier terrestre. Il s'agissait probablement d'une fusée de freinage, dont la fonction était d'arrêter le gros spatonef lorsqu'il approchait de sa destination. Enfin, elle fut larguée et elle se libéra. Il y eut d'abord un profond silence. Puis toutes les lampes de la Navette s'éteignirent. Ensuite les tôles se mirent à grincer. Des craquements sinistres parcoururent la coque. Des déchirures apparurent de tous côtés dans la carcasse tordue de l'appareil. Soudain la Navette toucha le sol. Elle s'écrasa. Elle fit plusieurs tonneaux avant de terminer par une longue glissade sur la surface de la mer de lave, au milieu d'un tourbillon de poussière de Lune. Cette poussière, fine comme du talc, servit de lubrifiant.

C'est probablement ce qui préserva l'appareil d'une destruction complète. Lorsque la glissade eut cessé, Kenmore aperçut les étoiles au travers des lambeaux de métal déchiqueté. Le jeune homme était suspendu par sa ceinture de sécurité. La Navette n'était plus qu'un morceau de ferraille, tordu, ratatiné, presque méconnaissable. Joe s'entendit crier sauvagement:

•—• Arlène ! Arlène !

Elle répondit faiblement:

— Je crois que ça va, Joe. Je me suis fait mal. Mais ce n'est rien.

Mike balbutia quelque chose et se tut. Puis, avec un calme surnaturel, il déclara:

— Arlène, il vaut mieux débrancher vos écouteurs. Je vais dire ce que je pense du salaud qui nous a fait ça.

Kenmore défit sa ceinture. Il se fraya un chemin parmi les débris. Il rampa au milieu des plaques de métal détachées et des longerons de renforcement qui, eux, étaient intacts. Il arriva près d'Arlène. Il défit la ceinture de la jeune fille. Quelque chose s'était tordu et l'avait emprisonnée. Joe alluma sa lampe pectorale et détacha la clenche qui maintenait le stòj'c. Il le laissa basculer. Il sentit Arlène s'agripper convulsivement à lui tandis qu'il la dégageait. Mike surgit de nulle part. Lui aussi avait allumé

sa lampe.

— J'ai reçu le plafond sur mon casque ! Il est presque défoncé. J'ai remis à plus tard mes discours sur le type. Je vais attendre de me sentir plus en sécurité. Par ici la sortie!

9

A l'abandon

Deux minutes plus tard, les Terriens piétinaient dans dix centimètres de poussière sur la surface de la mer de lave. La Terre brillait au-dessus d'eux. La Navette ressemblait à un bidon écrabouillé. Ils l'examinèrent tristement. Puis Kenmore fit quelques pas en boitillant et contourna l'appareil pour voir ce qu'il y avait de l'autre côté.

Il s'aperçut que la Navette était tombée au beau milieu d'une sorte de cuvette. Des millions d'étoiles brillaient au-dessus de leur tête. L'horizon semblait dégagé et tout proche.

On peut dire qu'on est hors de vue de toute terre ! fit Mike, le souffle court. Et pourtant, il n'y a que de la terre. Qu'est-ce que tu en penses, Joe ?

Je pense que nous avons aluni et que nous sommes vivants, rétorqua Kenmore. C'est déjà pas si mal.

Le paysage était encore plus désert et plus désolé

que celui des Apennins, de quelque côté qu'ils se 100

SABOTAGE SUR LA LUNE

tournent, leurs regards embrassaient trois kilomètres. Au-delà c'était la ligne d'horizon. Il n'y avait pas autre chose à voir que la surface de la mer, couverte de poussière. Il n'y avait rien. Absolument rien. Kenmore examina soigneusement la Terre. Elle pendait dans le ciel, énorme, verte et brillante. Elle ne paraissait pas être tout à fait à la même place que lorsqu'ils l'observaient depuis le seuil de la cité. Elle s'était éloignée du centre du ciel. Kenmore murmura:

— Voyons. Un degré d'arc ici sur la Lune représente un peu plus de 27 kilomètres au lieu de 96 environ sur la Terre. Mike, de combien la Terre s'est-elle déplacée depuis l'endroit où nous la voyions quand nous étions à Lunaville ?

Mike leva les yeux. Le ciel était son domaine. En tant que pilote de la Navette du Labo spatial, il effectuait ses déplacements vers le Labo d'après des calculs portés sur ses ordres de vol. Il n'en était pas de même pour ses retours vers la Lune. Normalement, un radioguidage l'aidait à alunir. Il savait

pendant dans quelle position devait se trouver la Terre. Avec ses calottes glaciaires et ses continents, elle était plus efficace qu'un compas.

— Tâchons de nous situer, approuva-t-il gravement. C'est ce qu'ils firent. Ils prirent des repères dans la poussière. Le sommet du casque de Joe leur servit de hauteur-témoin. A première vue, leur initiative paraissait plutôt folle. Leurs bouteilles contenaient deux heures d'air. Les endroits habités sur cette face de la Lune pouvaient se compter sur les doigts de la main. Et ça leur laisserait encore des doigts libres. Lorsqu'ils eurent terminé, Kenmore déclara: **A L 'ABANDON**

101

Je crois que le poste de détection se trouve à une cinquantaine de kilomètres, Mike.

l'as plus de cent, en tout cas, assura Mike avec ardeur. Alors ? On démarre ?

Arlène dit très doucement:

Joe, Mike, vous essayez de m'épargner le plus longtemps possible. Mais je ne suis pas idiote. Nous n'avons que deux heures d'air dans nos combinaisons. Je sais parfaitement que nous ne pouvons pas couvrir cent kilomètres en deux heures.

Arlène, le courrier terrestre avait perdu tout son air. Et pourtant vous avez survécu. Combien de temps s'est-il passé entre le moment où vous avez aluni et celui où je t'ai retrouvée?

— Mais ça n'a rien à voir ! protesta-t-elle. Nous respirions l'air des réservoirs d'urgence de l'appareil. La Navette est ratatinée, reconnut Joe. Mais je ne crois pas que les réservoirs aient crevé. Mike eut un grognement de surprise et fila en direction de l'épave. Kenmore le suivit.

— Je crois que vous avez le don des miracles, Arlene ! dit Mike dans son micro. Elle attendait au dehors, les regardant s'affairer à

l'intérieur de l'épave. Mike Scandia en ressortit en rampant. Puis il y eut l'extraordinaire spectacle d'une flamme brûlant dans le vide. Il s'agissait d'une torche oxhydrique. Une flamme brûlant dans le vide n'avait rien de comparable à la même flamme sur Terre. Elle exhalait une fumée dense et blanche qui se répandait follement avant de scintiller comme un nuage de diamants infinitésimaux. En effet, brûlant ensemble, l'oxygène et l'hydrogène produisaient de la vapeur d'eau. Mais le froid monstrueux qui régnait dans la nuit lunaire gelait cette vapeur à quelques centimètres de la flamme. Ces nuages blancs étaient formés de minuscules cristaux de glace coulant lentement, très lentement, vers le sol.

La torche s'épuisait rapidement. Vingt minutes après l'alunissage, les deux hommes avaient réussi à

extirper deux réservoirs à air qui gisaient maintenant sur la poussière. Ils paraissaient immenses. Mais, même sur la Terre, ils auraient été étrangement légers. On avait calculé leur poids de façon à ce qu'ils chargent le moins possible les spatonefs. De plus, la gravité lunaire divisait cette charge par six. Une fois les réservoirs hors de l'appareil, Kenmore obligea Arlene à remplir ses bouteilles individuelles. Puis Mike et lui imitèrent la jeune fille. Ensuite, les deux hommes fabriquèrent une sorte de traîneau grâce à une plaque d'acier détachée de l'appareil. Ils y déposèrent les réservoirs. Kenmore s'y attela au moyen d'un cordage de plastique spécial, prévu pour que le froid lunaire lui laisse toute son élasticité. Ils s'ébranlèrent dans la direction du poste de détection.

— Pour ce genre de voyage, déclara aimablement Mike, je vais apprendre à marcher à Arlene. Il lui enseigna cette étrange allure lunaire que beaucoup n'apprennent jamais, même lorsqu'ils séjournent plusieurs mois sur la Lune. C'est un dérivé du pas décontracté des marcheurs professionnels de longue distance. Les habitants de Lunaville n'avaient pas à s'en servir. Et la majorité d'entre eux utilisaient des jeeps quand ils sortaient. Mais ceux qui avaient à travailler dans

les mines, ou à ramasser les fusées de fret, avaient appris cette technique. Mike l'inculqua à Arlène Gray. On fait un pas en avant, on saute légèrement et on flotte. Puis on retombe très doucement, l'un jour en progressant, et on touche le sol. On donne alors une délicate poussée, adaptée au terrain, on rebondit et on continue à avancer. Cela ressemble à

i ci te allure flottante que nous adoptons quelquefois en rêve.

Les trois Terriens se mirent en route à travers la mer de poussière. Kenmore accorda le mouvement du traîneau improvisé au rythme de sa propre marche. Ils abattaient une bonne douzaine de kilomètres à l'heure. Ils en auraient fait davantage s'ils n'avaient pas été obligés de s'arrêter toutes les heures pour vérifier leurs réserves d'air. C'était dans ces occasions que les torches récupérées dans l'épave par Mike trouvaient leur utilité. Au bout de la première heure de marche, rien n'avait changé dans le morne panorama lunaire. A trois kilomètres dans toutes les directions, on voyait la ligne d'horizon, puis les étoiles, puis la Terre. A leur seconde halte, des montagnes apparurent devant eux, loin au-delà de l'horizon. Ils voyaient les silhouettes des pics se détacher sur le fond étoilé. Mike alluma une torche et la pencha au-dessus de leur traîneau d'acier tordu. Elle eut une lueur aveuglante, rouge, violente, vivant sur son propre oxygène. Elle réchauffa le réservoir d'air, tout au moins suffisamment pour que la pression remplisse les bouteilles individuelles. Cette flamme faisait un spectacle impressionnant. Elle illuminait les combinaisons identiques de Kenmore et d'Arlène, la silhouette courte et boursouflée de Mike, le métal brillant du réservoir d'air et, tout autour, l'immense étendue de poussière couleur carmin.

Au troisième arrêt, Kenmore ordonna à Arlène de dormir pendant une heure. Elle refusa et ils continuèrent. Vers la fin de leur quatrième heure de voyage, les rescapés arrivèrent au pied des montagnes. Mike et Kenmore tinrent un bref conseil. Il fallait choisir entre le nord et le sud. Ce qui les décida, c'est qu'ils ne voulaient pas s'aventurer dans des montagnes inexplorées. On pouvait y craindre des glissements de terrain, des avalanches de poussière. Sur les routes parcourues par les jeeps, par exemple, toutes les avalanches possibles avaient été précipitées d'avance au moyen de charges explosives.

Finalement, le petit groupe décida de se diriger vers le nord, contournant le pied des montagnes, s'en tenant à la paisible mer de poussière. La station détectrice qu'ils espéraient atteindre était desservie par sa propre jeep. Comme aucune ornière ne disparaissait jamais sur la Lune, les trois Terriens avaient une chance de tomber sur les traces de la jeep de la station radar. Ils pourraient alors les suivre en toute sécurité. Arlène ne tenait plus sur ses jambes. La gravité

lunaire économise beaucoup d'énergie, c'est certain, mais un être normal a tout de même besoin de dormir. La jeune fille avait supporté pendant les dernières vingt-quatre heures une dépense physique et nerveuse considérable.

Elle vacillait, morte de fatigue. Soudain, elle entendit la voix des deux autres dans ses écouteurs. Ils s'étaient arrêtés. Le faisceau lumineux de la lampe de Mike avait accroché dans la falaise quelque chose qui brillait d'un éclat métallique. Arlène fut sortie de sa torpeur par la voix moqueuse de Kenmore: Bien sûr, c'est réel ! Mais ça disparaît si tu t'approches.

— Tu es fou, c'est du métal ! répliqua Mike indigné. Il a dû y avoir des gens sur la Lune autrefois. < "est eux qui l'ont fabriqué. Ce truc-là rendra fous nos copains les savants. Je vais en ramasser.

— C'est du temps perdu, insista Kenmore. Et nous n'avons pas de temps à perdre. Il faut penser à Arlène. Elle s'éveilla tout à fait.

— Je suis très bien...

Mais elle était à bout de forces.

— Tout à fait bien, murmura-t-elle.

Les deux autres la fixèrent. Elle se rendit compte qu'ils se trouvaient tous les trois dans l'ombre d'une falaise monstrueuse. Le clair de Terre ne les atteignait pas. L'obscurité était complète. Ils n'étaient éclairés que par les lampes pectorales des deux hommes. Arlène s'aperçut que sa propre lampe était allumée. Pourtant, elle ne se souvenait pas d'y avoir touché. Les deux hommes parurent se consulter.

— Vous avez besoin de dormir, Arlène, dit gentiment Mike. Mais avant, nous allons vous montrer quelque chose que peu de gens ont vu. Pas plus d'une demi-douzaine de personnes. Ce sont des fleurs lunaires. Regardez. Arlène regarda. Devant elle s'élevait la masse sombre et imposante de la falaise. L'ombre était d'un min mortel. Cependant la lampe de Mike faisait briller un point de la muraille, tout près du sol. Du métal scintillait Arlène s'approcha. Cela ressemblait à

une minuscule jungle d'argent. Il y avait des tiges luisantes, minces comme des fils. Elles s'élevaient déli-catement. Elles donnaient naissance à des branches. Sur ces branches, des feuilles pendaient avec grâce. Un espace d'environ cinq mètres de large suffisait à contenir cette incroyable forêt: des centaines de plantes lunaires entremêlées, entrelacées les unes aux autres. Certaines avaient un mètre de haut. D'autres étaient plus courtes. Toutes étaient d'une rare beauté, d'une délicatesse infinie.

— Nous emmenons Arlène, fit Mike tout à coup. Kenmore acquiesça. Il prit le bras d Arlène et sortit lentement de l'ombre de la falaise. Il alluma une torche et ordonna:

— Assieds-toi.

Arlène obéit et s'installa sur le bord du traîneau. Le fait de se détendre lui parut si délicieux qu'elle entendit à peine Mike déclarer:

— On lui donne une heure, hein ? Je vais ramasser les plantes. La petite mérite un bouquet.

Arlène aurait voulu protester. Mais il lui était impossible de parler. Elle s'étendit près de la lueur rouge de la torche. Elle en sentait la chaleur. Elle ne sut pas combien de temps elle s'était reposée. Elle avait sommeillé, s'était réveillée pour s'assoupir de nouveau. Elle était dans un tel état de lassitude qu'elle était à peine consciente. Entre deux sommes, elle entendit la voix de Mike dans ses écouteurs. Il avait l'air très en colère.

— Je suis sûr qu'il y a un moyen de les emporter ! criait-il. Elle perdit de nouveau conscience. Le temps passa. Puis Scandia fut devant elle. Les mains gantées du pilote étaient pleines de poussière lunaire. Il serrait dans ses bras ouverts un bouquet des merveilleuses fleurs d'argent.

Regardez vite, Arlène. Elles vont disparaître bientôt.

Elles sont magnifiques, Mike ! Merveilleuses !

fit Arlène hébétée.

Elles ressemblaient à des toiles d'araignées fabriquées avec le plus fin et le plus précieux des fils. C'était la plus belle chose que personne eût jamais contemplée. Des fleurs de Lune.

Arlène tendit les bras et prit le bouquet. Kenmore dirigea sur les fleurs le faisceau de sa lampe. Soudain une feuille disparut. Les tiges s'évanouirent. Arlène serra ses mains pour les agripper. Mais elles cessèrent d'être. La jeune fille n'avait plus rien dans les mains. Ce choc la réveilla complètement.

Elle examina la poussière à ses pieds. Rien.

— Tu as compris ce que c'est, Joe ? questionna Mike. Ça ne peut pas être autre chose.

— Non, accorda Kenmore. Ça ne peut être que ça.

Arlène était troublée. Mais complètement réveillée. Elle cligna des yeux et secoua la tête. Puis elle dit d'un ton bizarre:

— J'ai dormi et j'ai fait un drôle de rêve. J'ai rêvé

que je tenais des fleurs d'argent. Mais, Dieu merci, ce que je vois là-bas, ce n'est pas un rêve, n'est-ce pas ?

Elle montra quelque chose. Les deux hommes se retournèrent. Au loin, une lumière se mouvait sur la surface de la mer poussiéreuse. Mike poussa un cri de joie. Kenmore se contenta d'un grognement de satisfaction. C'était une jeep. Dans un silence extraordinaire, elle parvint jusqu'à l'endroit illuminé par la torche. Elle s'arrêta. Une silhouette gonflée descendait déjà

le long de l'échelle de corde.

— Mike ! Joe ! Espèces de fous ! hurla dans les écouteurs une voix nouvelle. Pourquoi est-ce que vous n'avez pas continué à parler ? On devenait dingues, Haney et moi, à essayer de retrouver votre appareil... Si nous n'étions pas tombés sur vos traces, vous étiez cuits.

Arlène dit poliment:

— Hello, chef !

Puis elle perdit conscience.

10

Abandonnez le laboratoire

Joe Kenmore s'éveilla dans la jeep qui l'avait recueilli avec ses compagnons. Il se retrouva dans le compartiment des machines, roulé en boule sur le sol métallique. La jeep roulait à sa vitesse de croisière sur les douces ondulations de la Mer des Pluies. Ça sentait l'huile, l'ozone et le métal chaud. Mais surtout ça sentait le café. Joe se mit sur pied en vacillant. Arlène était allongée sur une couchette improvisée. Elle dormait encore. Kenmore savait que la jeep se dirigeait vers Lunaville. Un grand nombre d'heures avaient passé depuis le sauvetage. Mais la nuit lunaire régnait toujours. Le clair de Terre baignait tout ce qui était visible. Cependant, la Terre, sur son versant Ouest, commençait à se recouvrir d'ombre. Elle n'était plus pleine. Elle allait vers son troisième quartier, c'est-à-dire vers l'aube lunaire.

Kenmore traversa le fouillis des machines pour entrer dans la cabine de pilotage.

— Manger est une invention merveilleuse, déclarat-il. Je crève de faim. Haney lui tendit une tasse de café, une de ces tasses spéciales, très à la mode sur la Terre, qui permettaient de boire sans que le liquide puisse tomber. Kenmore s'installa sur un strapontin. Le dénommé

Haney, un grand type mince et dégingandé, se mit à

lui faire un sandwich. Il rattrapait avec compétence les tranches de pain chaque fois que les secousses de la jeep les envoyaient flotter en l'air. Le chef de station, un malabar à la peau bronzée, était installé au poste de pilotage.

— Mike nous a raconté ce qui s'est passé à la cité, annonça-t-il.

Kenmore grogna un assentiment. Tout en continuant à conduire, le chef lança par-dessus son épaule:

' — Quel bordel ! Comment allez-vous apporter au Labo ce message codé ? Mike a l'air de dire que c'est très important.

— Le courrier terrestre a simplement l'aileron d'atterrissage défoncé, quelques hublots crevés et un certain nombre de bricoles du même genre, fit sombrement Kenmore. Et puis il est couché sur le ventre. Alors nous allons le remettre en état. Et le prendre pour emporter le message. C'est probablement impossible. Mais on le fera.

Le chef était un Indien Mohawk. Il dit en souriant:

— Si Grand-Chef a parlé, nous braves obéir tout de suite. Le spatonef est vraiment démoli ?

— Arlène a pu en sortir... si cela signifie quelque chose.

Le chef était toujours souriant:

— Dis donc, Joe, pourquoi est-ce que cet ordre est tellement important ? Est-ce que, sur la Terre, ils pensent que les gars du Labo sont complètement dingues ? Ou bien au contraire est-ce qu'ils ont la trouille parce que les gars ne sont pas dingues du tout ? Tu le rends compte que ça pourrait être l'un ou l'autre. La jeep lunaire poursuivait sa route en tanguant sur la mer couverte de poussière. Mike Scandia se réveilla à son tour et Kenmore se précipita sur lui pour obtenir des informations exactes et détaillées de ce qui se passait au Labo. Tout en avalant son café, le « jockey » raconta ce qu'il savait. Ce n'était pas grand-chose. Mais, quand on connaissait la mission confiée aux gens du Laboratoire, c'était terrifiant. Un minuscule objet fabriqué par les hommes flottait dans le vide à une très longue distance, de l'autre côté de la Lune. Cette distance représentait un cinquième de la distance Lune-Terre. Cet objet était invisible de ce côté-ci de la Lune. Dans cette minuscule boîte de métal compartimentée, huit hommes vivaient au milieu du plus grave danger que des hommes aient jamais accepté de courir. Le Laboratoire Spatial était un atelier d'énergie atomique. Les matières désintégrables qu'il contenait pouvaient, d'une seconde à l'autre, exploser et transformer le Labo et ses occupants en autant de gaz radioactifs. Il suffisait pour cela d'un seul moment d'inattention. Les recherches entreprises par les savants du Labo étaient immenses. Ils devaient découvrir en particulier un champ énergétique qui puisse agir même sur les neutrons. Si les phénomènes produits par leurs expériences étaient tels qu'on les escomptait, on obtiendrait de l'énergie pour tous les temps à venir. Mais en cas d'erreur, les recherches du Laboratoire seraient vaines, elles seraient même fatales. C'était en raison de ce danger que l'on avait suspendu le Labo dans l'espace. Il se trouvait à un point mort, à soixante mille kilomètres de distance de la Lune. Comme l'attraction solaire agissait sur lui, tous les quinze jours les savants faisaient partir une petite fusée qui remplaçait le Labo au centre de l'espace mort dont il avait dérivé.

Cependant ces huit hommes se brisaient les nerfs, essayant de prouver que les phénomènes de physique sub-atomique correspondaient à leurs hypothèses. S'ils se trompaient, la preuve en serait donnée par l'apparition d'une boule bleuâtre faite de métal vaporisé, de chair humaine et d'appareils scientifiques à l'endroit où avait été le Laboratoire. Quand la jeep de la station radar approcha de Lunaville, Kenmore prit place à côté du chef. Il brûlait d'envie de prendre lui-même les commandes. Mais il se contenta. Il observa l'horizon. Beaucoup de temps s'était écoulé depuis son dernier passage dans cet endroit. L'ombre qui recouvrait l'Est de la Terre avait épaissi d'un cheveu. C'était bien le seul changement visible. Soudain, Kenmore distingua une irrégularité dans la ligne nette de l'horizon. Il avertit le chef qui arrêta la jeep, éteignit les phares et scruta le profil des montagnes.

— Lunaville doit être sur la droite, opina-t-il. Et, par conséquent, le courrier terrestre doit être aussi dans cette direction. Joe, veux-tu regarder par la coupole d'observation ? Toi, Mike, tu regarderas de ce côté. Et toi, Haney, par là.

Arlène était réveillée depuis des heures. Elle demanda vivement: Qu'est-ce que je pourrais faire ?

Vous, remettez-vous en prières ! déclara Mike. ("est tout ce qu'on vous demande.

La jeep prit vers la droite et parcourut environ 15 kilomètres dans cette direction. Puis elle se rapprocha de nouveau des montagnes. Elle revint à son premier parcours. Elle fit un nouveau détour vers les montagnes.

Enfin on aperçut l'épave du courrier terrestre. Le spationef gisait sur le flanc dans cette poussière qui ressemblait à de la neige. La jeep manœuvra pour se rapprocher le plus possible. Kenmore, le chef de station et Haney descendirent. Avant d'entrer dans l'engin ou de toucher quoi que ce soit, ils allaient être obligés de le réchauffer. Sans cela, tout se briserait au premier choc. En effet, après son alunissage, le spationef était demeuré vide pendant des heures. Kenmore l'avait découvert et depuis

ce moment un long laps de temps s'était encore écoulé. Or la température de la face lunaire où règne la nuit est plus basse que celle de l'air liquide.

Les trois hommes allumèrent des torches oxhydriques autour de l'épave et ils attendirent patiemment. Quelques degrés de réchauffement feraient une énorme différence car le point de rupture de l'acier utilisé pour les coques d'engins spatiaux est très bas.

Bientôt, on put pénétrer dans l'épave. Les hublots lancèrent dans la nuit des traînées de lumière pourpre. Il fallait allumer d'autres torches à l'intérieur. Le feu ne pouvait pas prendre, naturellement, puisqu'il n'y avait pas d'air. Et il fallait réchauffer le bois, le tissu qui sans cela seraient cassants comme du verre ou de la glace.

Longtemps après, le trio ressortit. Kenmore tenait une valise de femme, Haney et le chef de station étaient chargés aussi. Ils revinrent un par un dans la jeep.

— Voici tes bagages, Arlène, dit sèchement Kenmore. Maintenant tu pourras te faire une beauté quand tu en auras envie. Nous avons rapporté aussi une partie des affaires de Cécile Ducros.

La jeep démarra et reprit son chemin en direction de Lunaville. Une très faible lumière brilla soudain sur la plaine. Et le véhicule se dirigea vers elle. Joe ne perçut aucun changement dans l'apparence des choses. Il y avait toujours la même lumière sur le sommet du dôme central, les mêmes traces de jeeps tout autour des trois dunes de poussière.

À l'intérieur du dôme central, tout était éclairé. Pitkine s'agitait entre les plantes. Son visage s'éclaira lorsque Kenmore, Arlène et Mike émergèrent du sas. Puis il grimaça en apercevant les deux hommes de la station-radar.

— Tiens ! fit-il. Voilà les savants du Laboratoire ?

Qu'est-ce qu'ils viennent faire ? Nous dire comment réparer la cité ? On s'en sort très bien.

— D'abord, nous ne nous en sortons pas si bien, rétorqua Kenmore. Et puis ils ne viennent pas du Labo. Quoi de nouveau ?

— Rien de nouveau ! lança Pitkine rayonnant. Rien du tout.

Kenmore passa dans le dôme des plantes. Cécile Ducros était en train de faire une colère. Osgood, le pilote du courrier terrestre, avait l'air réellement paniqué. Ça n'avait rien d'étonnant pour un homme qui venait d'arriver de la Terre. Osgood devait se demander comment il retournerait sur sa planète natale

«lors que son spationef, couché sur le côté, était abandonné sans air sur une mer lunaire. Le seul personnage qui semblait parfaitement à

l'aise était Lezd, le technicien. Il était occupé à

prendre des photos qu'il pensait utiliser lors de la prochaine émission. Peut-on toujours communiquer avec la Terre ?

demanda Kenmore.

Lezd acquiesça. Joe se rua sur les émetteurs. D'un ton furieux, il rapporta ce qui était arrivé à la Navette. Il n'avait pas pu remettre au Labo le message urgent. La Navette s'était écrasée par suite d'un nouveau sabotage.

Une voix lui ordonna sèchement d'attendre. Il attendit en fulminant. Cinq minutes plus tard, le visage d'un haut-fonctionnaire apparut sur l'écran de télévision. Les traits de cette Haute Autorité étaient décomposés. Il semblait sur le point de claquer des dents.

— Rien sur la Terre ou sur la Lune n'est plus important que la délivrance de ce message, répéta l'homme plusieurs fois. Immédiatement. C'est immédiatement qu'il faut le remettre au Laboratoire Spatial. De quelque manière que ce soit. Le sort de l'humanité entière en dépend.

— Il y a des astronefs militaires, grogna Kenmore, qui desservent les bases de missiles. Pourquoi

ne pas envoyer un de ces appareils ?

— Il est impossible qu'un de ces appareils arrive à temps ! Il mettrait six jours pour atteindre la Lune !

Or ce message doit parvenir au Labo spatial immédiatement. La destruction de la Navette et le retard qu'elle entraîne sont déjà une grave menace pour l'humanité. Six jours de plus sont, inconcevables !

— Il existe tout de même des choses qu'on appelle impossibilités physiques ! fit Kenmore indigné. Et les gens de la cité civile ? Sont-ils saufs ?

La Haute Autorité bafouilla. On ne les avait pas encore retrouvés. Ils étaient recherchés par les jeeps des bases de missiles. Ils étaient quelque part, perdus, dans un guet-apens, assassinés peut-être...

— Mais il faut atteindre le Labo et arrêter toutes les expériences. Et spécialement toutes les expériences qui ont été mentionnées dans le dernier rapport technique. Il faut les arrêter. Sans délai ! Les arrêter !

La Haute Autorité se tordit les mains :

— Le Laboratoire doit être abandonné ! Détruit !

Immédiatement !

— Si on en est là, prononça amèrement Joe Kenmore, je vais faire tout mon possible. Il coupa la communication. Mais il ne put se décider à bouger. Il fixa longuement l'écran vide. Ainsi, tout était fini. On abandonnait le Labo. Cela voulait dire qu'on abandonnait toute tentative d'atteindre d'autres planètes. Cela voulait dire qu'on abandonnait aussi Lunaville avec tout ce qu'elle représentait de travail et de luttas, de vies gâchées et d'espoirs. Tout allait être effacé d'un trait de plume. L'humanité retournerait sur la Terre et elle y resterait pour toujours. Kenmore se secoua pour revenir à la réalité. Si on se souciait aussi peu de la vie des habitants disparus de la cité, c'était que les ordres étaient vraiment urgents. Il allait agir. Les travaux du Labo allaient être arrêtés.

La mission du désespoir

Lorsque Joe Kenmore revint du dôme central dans le dôme des plantes, il tomba sur un tableau véritablement idyllique. Sous les yeux amusés d'Arlène, Cécile Ducros vampait le chef indien tout en nourrissant le jeune Haney avec les plats de luxe qu'on avait spécialement apportés pour elle de la Terre. Les ordres de Joe claquèrent comme un fouet, dispersant le petit groupe.

— Chef, Haney, Moreau, Mike, grouillez-vous !

J'ai besoin de vous !

De sa main gantée, il indiqua l'autre dôme. Et il les précéda sans attendre. Ils le suivirent.

— Que se passe-t-il ? demanda Arlène, angoissée.

— Beaucoup de choses. D'abord, nous avons un boulot à faire. Et ne me dites pas qu'il est impossible : je le sais. Kenmore commença à leur expliquer nettement ce qu'il attendait d'eux. Il s'agissait de remettre en état l'épave du courrier terrestre. Ce ne serait pas simple. Un aileron était défoncé. Des hublots avaient cédé. Il y avait au moins une fente dans la coque. L'appareil n'avait pas d'air. Enfin, la température des matériaux était celle du sol lunaire. L'acier serait donc extrêmement friable et n'aurait qu'un lointain rapport avec un objet de métal. Il faudrait donc apporter un nombre suffisant de torches pour réchauffer le spationef jusqu'à dépasser le point de rupture. Pour la réparation de l'aileron et des hublots, on utiliserait le matériel de bord, prévu pour les avaries dans l'espace. Il faudrait transporter de l'air en neige depuis Lunaville pour recharger les réservoirs. Il faudrait aussi amener des fusées auxiliaires pour le démarrage.

— Excellente idée ! remarqua ironiquement Mike. Tu les veux falsifiées comme elles sont ?

— Tu les vérifieras. Ce sera ton boulot, ordonna Kenmore. Il y a de grandes chances pour que les indications originales peintes sur les fusées aient été recouvertes par les fausses marques. Gratte la peinture et tu verras. Les autres, suivez-moi !

Ils se dirigèrent vers le vestiaire des combinaisons.

— Je viens avec vous, déclara Arlène.

Kenmore fronça les sourcils.

— Je sais, dit-elle. La dernière expédition a été

terrible. Mais, honnêtement, Joe, penses-tu que je sois plus en sécurité à Lunaville qu'avec toi ?

Il haussa les épaules. Malgré le sabotage de la Navette, Arlène avait raison. Elle renfila une combinaison et rechargea ses réservoirs d'air avec une aisance professionnelle. Le jeune homme les vérifia. Arlène souffla à voix basse :

— Ça va mal, Joe ?

— Ça ne peut pas aller plus mal, fit-il avec amer-tume. Tout est fichu. Nous retournerons tous sur la Terre... si nous sommes toujours en vie.

Arlène regarda attentivement son fiancé. L'expression de Kenmore était celle d'une profonde rancune. Elle mit son casque sans dire un mot. Si, à l'abri de celui-ci, elle paraissait pleine d'espoir plutôt que de détresse, Joe n'en verrait rien.

Les hommes rassemblèrent le matériel pris dans les magasins pour le charger dans la jeep de la station radar.

Ces magasins se trouvaient à l'extérieur de Lunaville. En effet, le stockage en plein air était préférable sur la Lune. On ne risquait ni pluies, ni tempêtes. Et, à l'abri du soleil, les marchandises se conservaient parfaitement. Même l'air ne nécessitait pas de réservoirs pressurisés. Il se présentait sous la forme d'une neige ou d'une glace d'un bleu pâle et brumeux. Quand tout l'équipement fut entassé dans la cale de la jeep, les quatre hommes prirent place dans la cabine. En cours de route, l'Indien fit remarquer :

— Ce qui va être dur, c'est de remettre le spatonef d'aplomb. Kenmore expliqua qu'ils se serviraient des jeeps. Ils en avaient deux. La jeep de la station radar dans laquelle ils se trouvaient. Et la jeep boîteuse dans laquelle Mike allait apporter le chargement de fusées auxiliaires. Or, toutes les roues de jeeps pouvaient s'élever et s'abaisser. Les véhicules transportaient leurs lourds fardeaux amarrés sous la coque. Pour qu'on puisse attacher fermement la charge, une jeep devait s'accroupir, puis se relever. Alors, on allait passer les deux jeeps sous le nez du spatonef et, en s'élevant, elles allaient le soulever. Ensuite, on terminerait le travail avec des câbles et des treuils. Une fois l'aileron tordu replacé, le courrier tiendrait debout tout seul. Ces explications terminées, Kenmore, sombre et rageur, s'absorba dans la conduite du véhicule.

— Je ne suis pas très adroit en mécanique, déclara Moreau d'un air malheureux. Qu'est-ce que je pourrais faire d'utile ?

— Vous réchaufferez l'appareil de l'intérieur avec des torches, lui souffla Arlène en confidence. Quant à moi, je veillerai depuis la coupole d'observation pour le cas où quelqu'un viendrait.

Kenmore avait entendu et son expression changea. Il s'aperçut qu'il ne s'intéressait plus du tout aux saboteurs. Après tout, le désastre s'était produit tout seul, sans que ces gens-là y soient pour rien. Ils n'avaient plus besoin de s'attaquer à Lunaville ou au Labo. De toute façon, l'un et l'autre allaient être abandonnés.

La jeep arriva près de l'astronef culbuté. Tout le monde se mit au travail.

Des torches d'un rouge aveuglant s'allumèrent. Elles se reflétèrent sur la carcasse brillante de l'appareil. D'autres torches brûlèrent à l'intérieur. Les hublots de la coque ressemblaient aux fenêtres

d'une fournaise. Le travail se fit avec ordre et rapidité. Les hublots crevés disparurent, hermétiquement fermés par des feuilles de plastique. Une torche oxyhydrique, enveloppée de son nuage minuscule de flocons de neige, servit à ressouder la fente de la coque. Les combinaisons des travailleurs luisaient dans cet étrange éclairage. La poussière lunaire était couverte de reflets pourpres. Des torches s'éteignaient. Elles étaient remplacées.

Soudain, la voix anxieuse d'Arlène annonça que quelque chose bougeait à la limite de la zone lumineuse. Mais ce fut la voix de Mike qui fit presque **N i m i e r** les écouteurs :

— Cette cochonnerie de roue sauteuse ! cria-t-il. Pitkine m'avait dit qu'elle tomberait. Et je m'y suis attendu à chaque seconde.

La jeep boitillante émergea de l'obscurité. La porte de sa cale était ouverte. Il en sortait de grandes innées ligotées. Une masse d'autres monstres se balançait au bout de chaînes entre les roues.

— Pitkine m'a aidé à charger, poursuivit Mike. J'ai regardé les marques des fusées. Joe avait raison : les nouveaux numéros avaient été peints par-dessus les anciens. Mais j'ai tout vérifié et je me porte garant de mon chargement. Le petit homme sortit en gesticulant de son sas.

— Attends, Mike ! cria Kenmore. Il faut que tu manœuvres cette jeep pour redresser le spationef. Dans le silence absolu du vide, ils entamèrent une longue discussion technique. On voyait luire les antennes des casques chaque fois qu'un des deux antagonistes bougeait ou faisait un geste. La silhouette trapue de Mike se déplaça. Il alla examiner la situation du spationef. Enfin, il s'enfourna dans sa jeep. Le chef indien pénétra dans le sas de l'autre. Et les deux grandes araignées métalliques exécutèrent une t fiche fantastique qu'il leur aurait été impossible de mener à bien sur la Terre.

Dans la lumière irréaliste des torches, les jeeps squelettiques parurent s'accroupir et pousser pour soulever le nez de l'engin à un angle impossible. Elles réussirent. Puis elles luttèrent pour l'élever encore plus haut. Leurs roues glissaient et dérapaient sur la roche poudreuse. Pendant que les jeeps s'acharnaient, Haney, Kenmore et Moreau voletaient autour et audessous des véhicules ainsi que sous la coque de l'astronef. Ils passaient des câbles et des chaînes. Bien que vacillant, le courrier semblait droit lorsque soudain une roue de la jeep de Mike s'affaissa sous une poussée trop forte. Cependant la jeep poursuivit son effort. Les deux araignées métalliques maintinrent le nez de l'astronef tourné vers les étoiles. Il resta ainsi en équilibre, supporté par ces deux insectes de métal brillant. Deux chalumeaux oxyhydriques s'affairaient furieusement autour de l'aileron tordu. Ce dernier fut bientôt rafistolé. On laissa aux soudures chauffées à blanc le temps de refroidir. Puis, au bout d'un moment, on détendit les câbles et les chaînes. L'astronef se tint debout, presque parfaitement vertical au centre d'un cercle de flammes pourpres et étincelantes.

Personne ne s'arrêta pour l'admirer. Il fallait assujettir les fusées dans leurs réceptacles. Quand ce fut terminé, Kenmore déclara :

— Maintenant, il ne s'agit plus que de décoller. Mike...

— Ouais, fit Scandia sur la défensive.

— Je vais piloter le spationef. Prends Haney avec toi et ramenez la jeep à la cité. Moreau et le chef de station m'accompagnent au Labo.

Mike grogna une protestation.

— Réfléchis, dit Kenmore. Nous n'avons plus qu'une seule jeep en état de marche. On en aura besoin pour emmener tout le monde hors de Lunaville en cas de catastrophe. Et toi, tu connais la surface de la Lune par cœur, maintenant. Tu l'as traversée assez souvent. Tu restes ici et tu prends soin des autres.

Mike marmonna entre ses dents. Haney ne dit rien. Kenmore entraîna les autres vers l'entrée de l'appareil. Il fut le dernier à escalader les barreaux de l'échelle. Mike, marmonnant toujours, grimpa

tristement dans la jeep intacte. Haney le suivit. La jeep recula pour se mettre à l'abri.

Il y eut une légère pause. L'énorme coque argentée le l'astronef pointait vers le ciel. Elle était un peu blanchie par la poussière lunaire à l'endroit où elle avait reposé sur la Mer des Pluies. Elle était entourée du cercle des torches qui s'éteignaient peu à peu. Soudain, les fusées projetèrent leurs torrents de flammes. Les torches furent balayées par le souffle. Un nuage de poussière s'éleva. Les tourbillons de fumée fouettèrent le vide. L'énorme engin prit son élan vers le ciel.

Quelques secondes plus tard, il n'était plus qu'une flamme blanche et mouvante qui devenait de plus en plus petite. Cependant, personne n'avait entendu rugir les fusées. Il n'y a pas de bruit sur la Lune. Longtemps après, alors que la Lune n'était plus qu'une grisaille pâle et tachetée, Kenmore attira l'attention d'Arlène et lui montra quelque chose. A la frontière du solide, là où les étoiles cessent de briller, il y avait une tache de lumière. Elle était située aussi loin qu'il était possible de voir, même à plusieurs milliers de mètres d'altitude. C'était le soleil qui se reflétait sur un pic sans nom.

— Voici le lever du soleil, fit sombrement Kenmore. Malheureusement, ce n'est qu'un fait astronomique. Et non le symbole de temps heureux à venir. 12

Les fous

Kenmore abaissa des écrans devant tous les hublots. Les étoiles n'apparurent plus que comme de faibles lueurs. Arlène protesta.

— Attends, dit-il.

Le spationef s'élevait de plus en plus. Soudain Kenmore s'exclama:

— Regarde maintenant, Arlène !

D'abord, elle ne vit rien du tout à travers le hublot recouvert de son écran protecteur. Puis des taches de lumière éclatante apparurent au bord de l'horizon. Leur nombre s'accrut. Elles se multiplièrent en taille et en éclat. Enfin ce fut le Soleil.

Contre le bord de la Lune, il était gigantesque. D'énormes trainées lumineuses se détachaient de son disque. Arlène distingua des taches sombres, les taches solaires, qui étaient en fait des tempêtes d'une violence inconcevable. Le spationef montait toujours. Et bientôt toute la Lune parut éclairée. Seules, les montagnes gardaient leur ombre. Arlène vit alors la Lune sous l'angle le plus remarquable qui fût. Dans tout le système solaire, il n'existe pas de spectacle aussi irréel, aussi impressionnant, aussi étrange que la surface de la Lune alors que l'on sort de la nuit pour entrer dans l'aube.

Arlène retenait son souffle. Kenmore mit à feu une fusée pour changer de direction et passer sur l'autre face de la Lune.

Quelques instants plus tard, Moreau vint indiquer à Arlène les plus grands des cratères connus. Il lui montra une vallée bizarre. Elle avait dû être creusée par un planétoïde qui avait effleuré la Lune. Il avait taillé une rigole de 120 kilomètres de long sur huit de large et avait ensuite poursuivi sa course dans l'espace. Moreau montra à la jeune fille les immenses traînées droites et blanches qui avaient si longtemps intrigué les astronomes et dont l'explication parut si simple lorsque les hommes arrivèrent sur la Lune. Il lui désigna du doigt un minuscule cratère, nu et désolé sous les premiers rayons du soleil, mais qui s'emplissait de brume blanche au fur et à mesure que la luminosité devenait plus forte.

— De la brume ! protesta Arlène. Sans air et sans eau ! C'est impossible.

— Brouillard lunaire, affirma gravement Moreau. Demandez à Joe.

Kenmore parla par-dessus son épaule tout en surveillant sa vitesse et son altitude.

— C'est pire que le brouillard ordinaire. C'est un brouillard sec.

Il s'agissait d'une matière particulière, propre à la Lune. Ni Kenmore, ni Moreau ne purent se souvenir du nom de ce minéral, ce qui agaça beaucoup Mo-

LES FOUS

127

mu . En tout cas, les alternances de chaleur et de froid avaient réduit cette matière en particules de poussière encore plus fine que celle des mers de lave. La poussière lunaire ordinaire ressemble à du talc. Les particules de celle-ci étaient d'une taille vraiment microscopique. Aussi cette poussière possédait-elle une propriété photo-électrique qui lui donnait un potentiel de courant lorsque la lumière la touchait. Dans la faible pesanteur lunaire, et sous l'intense luminosité du soleil, les particules se repoussaient entre elles comme des balles chargées d'énergie. Le résultat était ce brouillard, ce nuage de poussière électrisée qui s'élevait lentement au-dessus de la surface. C'était un nuage soutenu, non par l'air mais par des champs électrostatiques.

— Croyez-le si vous voulez, fit Moreau, il y a même quelquefois des éclairs.

Arlène refusa de le croire jusqu'à ce que Kenmore lui jure que c'était vrai. Il n'était pas allé dans le cratère montré par Moreau mais il avait déjà traversé

un brouillard lunaire. Sa combinaison s'était chargée d'électricité et les particules de poussière s'y étaient agglomérées en couches épaisses. Elles avaient formé

des touffes. On aurait dit que de la mousse ou des poils avaient poussé sur toute la combinaison. La décharge d'électricité statique aurait pu perforer la combinaison de Joe s'il n'avait pas connu les mesures à

prendre.

Quelque temps après, le spatonef passa la frontière officielle entre les deux faces de la Lune et survola les 3/7 de l'astre qui ne sont jamais visibles depuis la Terre. Moreau indiqua à Arlène les principaux cratères et les chaînes montagneuses. Il lui raconta les interminables discussions internationales à la suite desquelles la face invisible de la Lune avait été solennellement divisée en secteurs. Chaque nation avait revendiqué le privilège de donner le nom d'un héros national à un site lunaire.

— Nous ne sommes pas plus de cinquante personnes, remarqua ironiquement Moreau, sur les deux milliards de la population terrestre, qui aient jamais vu ces fameux sites. Et nous sommes deux milliards à nous en fiche éperdument.

Bientôt la face inconnue de la Lune s'éloigna à son tour. Arlène avait le sentiment de couler dans l'espace. La Terre n'était plus visible. La jeune fille éprouva une sensation de nostalgie bien pire que celle qu'elle avait connue en arrivant dans la cité. Le fait de ne plus voir la Terre formait à soi tout seul une expérience terrifiante. Arlène entendit à peine les explications de Moreau. Il était en train de lui démontrer que la Lune avait la forme d'un œuf dont le gros bout était tourné vers la Terre.

Le spatonef montait toujours. La Lune se transformait. Elle n'était plus qu'un globe lumineux de plus en plus petit. Mais la Terre ne réapparut pas. Pour la première fois, Arlène découvrit la solitude des voyageurs de l'espace. Elle ne pouvait s'accrocher à rien qu'elle ait jamais vu auparavant. Même cet immense soleil flamboyant lui était tout à fait étranger. Cette boule de feu qui étendait des tentacules infernaux dans l'espace n'avait plus rien de commun avec l'astre familier qui réchauffe les beaux jours sur la Terre. Même la Lune lui était étrangère, maintenant. Elle ne la reconnaissait plus. Quant à la Terre, elle avait disparu. Les dents d'Arlène claquèrent. Mais au moment où elle allait hurler de peur, un remueménage se produisit autour d'elle. Le chef indien était au radar. Moreau, lui, était absorbé par le compteur électronique. Le chef annonça le résultat de ses lectures sur l'écran. Moreau traduisit rapidement et transmit les résultats à Kenmore.

— Il va falloir décélérer un peu, annonça Kenmore. Il fit faire demi-tour à l'astronef et Arlène se cramponna à son fauteuil tandis que le cosmos décrivait d'immenses demi-cercles autour d'elle.

— Décélération! annonça Kenmore. 5. 4. 3. 2. 1. La sensation de pesanteur ne fut pas intolérable. Mais elle dura très longtemps. Enfin, Kenmore pressa un bouton pour larguer la fusée et quelque chose s'enfuit dans l'immensité de l'espace.

— Joe, tu as fait du bon boulot, dit chaleureusement le chef. Les dents serrées, Arlène regarda par un hublot et elle aperçut enfin le Labo spatial suspendu dans le vide.

C'avait été un appareil à réaction. Il était beaucoup plus grand que le courrier terrestre. Comme il était destiné à flotter dans l'espace sans jamais être à

l'abri du soleil, une moitié de la coque était faite d'un métal très brillant et l'autre moitié était noire. Pour ajuster la température intérieure, on variait les proportions entre les deux surfaces. On voyait un sas d'entrée qui était trop petit pour laisser pénétrer le courrier terrestre. Il y avait des hublots. Il y avait enfin les tuyères extérieures qui, mises à feu, servaient à rectifier la position de l'engin.

Malgré tous ces perfectionnements, le Labo fit à

Arlène l'effet d'une épave flottant dans l'espace. Soudain, le haut-parleur spatial demanda sèchement:

— Qui êtes-vous ? Et que venez-vous faire ici ?

— C'est le courrier terrestre, répondit Kenmore dans le micro. La Navette a été détruite. Nous apportons des ordres urgents qui viennent de la Terre. Ouvrez le sas®. La voix marmonna quelque chose d'indistinct. Puis elle dit sur un ton bizarre:

— On leur ouvre ? Ce serait amusant si...

Il y eut un son étouffé. Puis le silence. Ce silence persista. Longtemps après, le chef fit remarquer:

— Voilà le sas qui s'ouvre. Tout ça ne me paraît pas catholique.

Kenmore haussa les épaules.

— Mike nous a prévenus. Il paraît qu'ils sont tous devenus cinoques.

Le sas du Labo s'ouvrit complètement.

— Je sais que c'est moi qui devrais le faire, chef, reprit Kenmore. Mais j'aimerais que tu passes dans le sas et que tu amarres le spatonef au Laboratoire. Le chef de la station de détection se détacha de son siège pressurisé et flotta vers le sas de l'astronef. Il le referma derrière lui. Il s'écoula un très long laps de temps pendant lequel Kenmore dirigea les manœuvres d'approche. On entendit le halètement de la pompe du sas. Puis le silence. Une autre attente prolongée. Un bruit singulièrement désagréable annonça que les deux astronefs s'étaient légèrement touchés. La voix du chef parvint à Joe par les écouteurs:

— J'utilise les échelles extérieures comme bittes d'amarrage. Ce qui signifie qu'il faut laisser un espace entre les deux coques.

— Aucune importance, dit Kenmore.

— Bon, répondit le chef. Je passe le premier. Je vais refermer cette porte et sauter dans le sas du Labo.

On entendit le bruit de la fermeture. Kenmore bouillait d'impatience. Et, en même temps, il était déchiré

par un sentiment contraire. Il allait enfin pénétrer dans ce Labo pour lequel il avait tellement travaillé

et c'était pour apporter des instructions d'abandonner l'appareil.

Moreau enfila une combinaison. Et Arlène s'apprêta à faire de même.

— Toi, tu peux attendre ici, suggéra Kenmore sur un ton peu aimable. Je vais leur remettre l'ordre d'abandonner le Labo et je les ramène avec nous. Sans pouvoir expliquer pourquoi elle voulait

monter à bord du satellite, Arlène répondit d'une voix posée:

— J'aimerais venir, Joe.

Tous trois — Kenmore, Aliène et Moreau — passèrent dans le sas de leur appareil et attendirent pendant que la pompe palpitait et que leurs combinaisons prenaient l'aspect curieux qu'elles avaient dans le vide. Joe détacha de son dos sa corde spatiale et en fixa l'extrémité à la ceinture d'Arlène. Moreau s'y accrocha aussi. La porte extérieure s'ouvrit. Il y avait bien deux mètres entre les deux astronefs. Kenmore posa le pied dans le vide et flotta dans l'intervalle. Il s'agrippa aux poignées du sas du Labo et essaya de manœuvrer l'ouverture. Il colla son casque contre le flanc de l'appareil.

— La pompe est en marche, déclara-t-il. Le chef est entré.

Il attendit l'ouverture. Aliène regarda le fossé entre les deux astronefs. Ce fut une erreur. On l'avait entraînée à l'absence de pesanteur, aux sensations de tête à l'envers et aux dimensions confuses qu'impliquent les voyages en fusée. Mais pas un être humain ne peut complètement se défaire de l'idée qu'il existe un haut et un bas. Arlène regarda sous ses pieds et vit un abîme d'étoiles. Elle regarda au-dessus d'elle et retint son souffle. Elle voyait un abîme similaire. Elle le voyait à droite et à gauche. Il n'y avait ni Soleil, ni Lune, ni Terre. La jeune fille se trouvait sur le seuil d'une porte et il n'y avait devant elle que des étoiles. Elle eut l'impression que si elle faisait un pas en avant elle tomberait en hurlant dans le néant, qu'elle tomberait pour toujours.

Enfin Kenmore réussit à ouvrir l'autre porte et à y pénétrer. Il s'agrippa fermement à l'intérieur et tira sur la corde attachée à la ceinture d'Arlène. Elle faillit crier de terreur. Puis elle fit un pas vers Joe et fut tirée au-dessus de l'abîme, les yeux fermés. Arlène ne rouvrit les paupières qu'après avoir entendu la porte claquer derrière elle. Elle tremblait de tous ses membres mais elle avait recouvré assez de sang-froid pour regarder autour d'elle. Moreau se trouvait aussi dans le sas. L'air arrivait. Mais quelque chose n'allait pas. Leurs combinaisons avaient cessé de gonfler. Arlène se sentait le souffle court. Kenmore jeta un coup d'œil à la jauge d'air et parut stupéfait. Il ouvrit son voyant frontal et Moreau fit de même. Ils se parlèrent rapidement. Arlène, à son tour, ouvrit son casque. Elle eut des difficultés. Le voyant semblait collé et elle dut le forcer. Quand il fut ouvert, une bouffée de vent frappa la joue de la jeune fille. Pourtant il ne devait pas y avoir de vent dans un sas. Les oreilles d'Arlène bourdonnèrent et elle déglutit.

— Joe, dit-elle.

Elle fut surprise par sa voix qui était forte. Trop forte.

— Il y a quelque chose de détraqué, reconnut Kenmore.

Il parlait très bas. Mais sa voix résonnait.

— La pression est beaucoup trop haute.

Les oreilles d'Arlène bourdonnaient toujours. Elle déglutit pour les déboucher. L'instant d'après, elles bourdonnèrent de nouveau.

— Nous ne pouvons pas ouvrir la porte extérieure avec cette pression, remarqua Kenmore d'une voix impassible. Ils doivent avoir un réservoir d'air qui fuit. Enfin ils entendirent les bruits parfaitement normaux bien qu'amplifiés de la porte interne qui s'ouvrait. Sur le seuil apparut le chef. Il était livide sous son hâle. Il représentait l'image même de la désolation.

— Joe ! ordonna-t-il d'une voix rauque. Ramène Arlène dans l'appareil. On va essayer de parlementer avec ces types. Ils sont complètement partis. Et sans espoir de retour.

Sa voix tonnait, rugissait. Elle rebondissait d'un mur à l'autre.

Joe l'écarta pour entrer dans le Laboratoire. Les huit hommes qui composaient l'équipage et la maîtrise du Labo étaient rassemblés dans la pièce qui faisait suite au sas. L'un d'eux flottait placidement dans l'air, observant les nouveaux arrivants avec des yeux brillants. Un homme à barbe

blanche marchait sur le plafond, la tête à l'envers, maintenu par ses chaussures à semelles magnétiques. Il fixait les nouveaux venus avec une expression ironique. Un troisième était assis sur une chaise, collé au milieu du mur.

Un homme prit la parole. Il portait un pince-nez et il était revêtu d'une blouse de laboratoire. En temps normal, sa voix devait être raffinée et discrète. Ici, elle avait le volume d'un haut-parleur.

— Je suppose que je m'adresse à monsieur Kenmore, dit-il. C'est Mike et la Navette que nous attendions. Je suis désolé mais je crains de ne pouvoir vous accueillir plus de quelques minutes, si toutefois vous avez l'intention de repartir. Nous avons lâché

toutes nos réserves d'air dans le Laboratoire. La pression actuelle est de 30 kilos par centimètre carré. C'est vous dire qu'elle est égale à la pression exercée sur un plongeur par 70 mètres d'eau. Si vous restez ici plus de vingt minutes, vous souffrirez de, ce que les scaphandriers appellent le « mal des caissons ». Quant à

nous, nous subissons cette pression depuis soixantedouze heures et nos tissus organiques sont sursaturés de nitrogène. Il nous est donc impossible de quitter ce Laboratoire. Si nous le faisons, nous serions paralysés et, dans le meilleur des cas, nous mourrions surle-champ. Il fit un petit salut et ajouta:

•— Voulez-vous avoir l'obligeance de vous retirer immédiatement.

L'homme parlait d'un ton aussi positif et aussi simple que possible. Mais il ne pouvait contrôler le tremblement de ses mains.

— C'est vrai, Joe, balbutia le chef. Ces dingues ont vraiment fait ce qu'il dit. Tiens. Ce type va te montrer. L'homme assis sur la chaise contre le mur eut un sourire sinistre. Il plaça une cigarette entre ses lèvres. Il frotta une allumette. La flamme s'éleva à deux mètres. Il l'approcha de sa cigarette et aspira. D'une seule bouffée, la cigarette fut réduite en cendres. Aucun doute, un tel phénomène ne pouvait se pro-«luire que dans un air comprimé, avec surabondance d'oxygène.

Soudain une voix d'homme cria sur un ton stupéfait:

— Mais ils ont une femme avec eux !

Et huit paires d'yeux fascinés se fixèrent sur le visage d'Arlène. 13

Plus que personne n'en doit savoir

L'intérieur du Laboratoire spatial paraissait tout à

fait banal. Si toutefois quelque chose pouvait être banal dans de pareilles circonstances. Il y avait de longs couloirs peints en blanc. Bien sûr, on pouvait dire qu'il n'y avait pas de plancher ou, au contraire, que tous les murs étaient des planchers puisque la pesanteur était nulle. Sur des portes qui coulissaient au moindre contact, on voyait des plaques gravées. Arlene Gray savait que quelque part se trouvait un compartiment spécial dans lequel une expérience pouvait être organisée. Après quoi la matière explosive était projetée dans le vide. De lourdes barrières de cadmium séparaient l'aire de réaction du Labo. Dans le vide, on n'a besoin de faire écran que d'un seul côté à une réaction atomique.

Quand il eut réalisé la présence d'Arlène, l'homme au pince-nez consulta gravement ses confrères sur ce qu'il convenait de faire. Un gros homme affirma d'un ton las:

— Je le répète, nous devons essayer le truc. Renvoyez-la et essayons-le. L'homme au pince-nez articula lentement:

— Je ne suis pas d'accord. Nous n'avons pas le droit d'essayer le truc sans un consentement unanime Mais il serait déplacé de garder cette jeune femme ici plus de dix minutes.

Un autre type cria d'une voix métallique:

— Bande de fous ! Vous...

Il se mit à blasphémer. Sa voix était aiguë, hystérique. Joe Kenmore s'élança. Mais quatre membres du Labo le précédèrent. Us plongèrent sur leur collègue pour l'empoigner. Cette lutte sans pesanteur relevait du cauchemar. Les hommes essayaient de se frapper et leur élan les faisait rebondir contre les murs. Us s'agrippaient, s'agglutinaient les uns aux autres. Ils formaient une masse mouvante et folle, suspendue au milieu de la pièce. Soudain, du milieu de cette masse, sortit la voix du barbu. Il annonça gravement:

— Je le tiens. S'il offense encore notre invitée, je l'étrangle.

Les autres se détachèrent en flottant. Deux hommes demeurèrent. Le barbu avait passé son coude sous la gorge de l'autre. S'il resserrait son étreinte, il étouffait son camarade.

— Je te signale, fit cyniquement observer le gros homme que par cette pression il peut retenir son souffle pendant dix minutes,

— J'y ai pensé, acquiesça le barbu. Mais tant que sa gorge sera coincée, il ne pourra pas jurer.

— Ça, c'est vrai, reconnut le gros homme.

Il se retourna pour contempler Arlène.

Ce qui faisait l'horreur de cette scène, c'était le sérieux, le réalisme avec lequel ces huit hommes discutaient des actes les plus extravagants.

— Si nous laissons la décision à nos visiteurs, proposa quelqu'un comme si c'était une brillante suggestion. Au moins, eux, ils n'ont pas de parti pris. Personne ne lui prêta attention. Les sept autres regardaient Arlène. L'homme au pince-nez la contemplait avec l'expression pensive d'un enfant. Le barbu, le bras toujours passé autour de la gorge de l'autre, lui souriait aimablement. Il y avait aussi un homme qui la fixait avec des yeux terribles, absolument dépourvus d'expression. Un autre pleurait lentement. Kenmore eut un frisson. Arlène était sous sa responsabilité. Il avait peur pour elle. Et puis les huit hommes du Labo ne s'intéressaient ni à lui, ni à Moreau, ni au chef de la station radar. Ils ne détachaient pas leurs yeux de la jeune fille.

— Dites donc ! fit Kenmore.

Il avait élevé instinctivement la voix et la lourdeur de l'air l'amplifia tellement qu'il en sursauta lui-même. Il poursuivit:

— Je voudrais que vous m'écoutez. Je suis venu ici pour vous transmettre un ordre. Il faut cesser vos expériences. On a trouvé sur la Terre une nouvelle méthode d'appréciation qui prouve que les conséquences de vos expériences sont dangereuses.

L'homme au pince-nez détacha un instant ses yeux d'Arlène pour regarder Kenmore avec un amusement intense.

— Mon cher monsieur Kenmore ! Comme si nous ne le savions pas.

Ses yeux revinrent se poser sur Arlène.

•— Que se passe-t-il ici ? demanda sèchement Kenmore. Personne ne prit la peine de répondre. Arlène se racla la gorge et dit en essayant de contrôler la résonance de sa voix:

— Voyons, quelque chose est arrivé. Quelle est la responsabilité que quelqu'un voulait nous laisser ?

Plusieurs voix répondirent ensemble:

— Mourir maintenant ou... Il faut prouver la réaction en chaîne... Personne n'a le droit... Laisse-moi lui dire à elle...

Des frissons glacés couraient le long de l'échine de Kenmore. Ces hommes étaient les huit savants les plus brillants de la Terre. Et ils se conduisaient comme des déments. Deux choses se lisaient dans l'étrange expression avec laquelle ils s'absorbaient dans la contemplation d'Arlène: une tension intolérable, et une rancune infinie. La jeune femme représentait pour eux toutes les joies de la vie

dont le Laboratoire avait manqué. Comme si elle avait été la douceur du foyer, la justice, la santé. Et que ces huit hommes étaient condamnés à la folie.

Soudain, Kenmore marcha vers l'homme au pincenez. Ce type était tellement célèbre que, normalement, le jeune homme n'aurait pas osé lui adresser la parole. Il lui plaça un doigt sur la poitrine et commanda :

— Toi, tu vas nous dire ce qui se passe !

Le savant retira ses lunettes. Il les regarda tout en scrutant Kenmore de ses yeux myopes. Puis il sourit à Arlène.

— C'est très simple, en réalité. On nous a envoyés ici pour faire des expériences cruciales sur une force. Il fut interrompu par des avertissements :

— Prends garde à ce que tu vas dire !

— Je ferai attention, répondit-il sévèrement. Il reprit son explication :

— Donc un certain champ magnétique faisait l'objet de nos études. Nous savions qu'il agirait sur des neutrons et sur rien d'autre. Nous espérions utiliser ce champ comme une sorte de lentille. On obtient des résultats analogues avec les microscopes à électrons. Nous aurions concentré en un point, en un foyer, un nuage de neutrons de la même manière que l'on concentre des électrons. Une clameur s'éleva :

— Si vous voulez qu'ils puissent repartir, n'en dites pas plus !

L'homme au pince-nez hocha la tête :

— Je ne leur dirai rien d'essentiel.

Il poursuivit, s'adressant toujours à Arlène :

— Malheureusement, nous avons découvert qu'un nuage de neutrons peut atteindre un point de concentration critique. Il s'interrompit et se tourna vers les autres :

— Vous voyez ? Je fais attention.

L'homme assis sur la chaise au milieu du mur approuva, satisfait :

— C'est vrai. Nous savons ce que vous voulez dire. Mais personne d'autre ne comprendra.

— Ce point critique de concentration, reprit l'homme au pince-nez, entraîne une réaction en chaîne. Or, quand, dans une pile atomique, on bombarde des molécules grâce à un cyclotron, les résultats sont relativement restreints. Les noyaux atomiques qui sont les cibles du bombardement sont tellement petits et, par rapport à leur taille, tellement éloignés les uns des autres, que l'on est obligé de tirer des millions de particules pour toucher un noyau. Seulement nous, nous pouvons concentrer un nuage de neutrons tel qu'aucun noyau — aucun noyau ! — ne peut échapper à la destruction. Vous saisissez ?

Arlène dit en hésitant :

— Je n'en suis pas sûre. Mais je suis sûre que Joe comprend.

Les huit hommes rirent, enchantés.

— Charmant, dit l'homme au pince-nez. Absolument charmant. Puis il ajouta :

— Ce qui complète le tableau, c'est que les noyaux ne sont pas seuls à se scinder. Les neutrons aussi se partagent. Et l'explosion du neutron donne lieu à une puissance de choc absolument illimitée. Elle provoque une destruction infinie. Une fois la réaction en chaîne amorcée, neutrons et positrons baigneront dans de l'énergie pure. Chaque particule se scindera et, de ce fait, scindera les autres. Si un seul neutron éclate, la destruction s'étendra par contagion. Ce Labo sautera, bien sûr. Mais la Lune suivra, puis la Terre, puis tout le cosmos.

Arlène fit un effort pour produire un sourire purement artificiel :

— Naturellement, vous n'avez pas l'intention d'employer ce procédé sur la Terre ?

— Notre intention, chère madame, fit doucement l'homme au pince-nez, est de ne pas employer ce procédé du tout. Malheureusement, nous savons maintenant tous les huit comment produire cet effet. Aussi ne retournerons-nous pas sur la Terre. Tôt ou tard, quelqu'un connaîtrait notre secret. Tôt ou tard, un fou, un dément, un malade menacerait de détruire la Terre à moins qu'elle ne passe sous sa loi. Et, qui sait, il y aurait peut-être un autre fou pour lui faire face avec une exigence du même genre. Ce serait la fin de l'humanité.

Son visage s'adoucit et il sourit à Arlène. Malgré les efforts du barbu, l'homme à la voix métallique cria sauvagement :

— Bande d'idiots ! Vous voyez bien...

Sa voix fut étranglée par une étreinte plus serrée du bras qui lui entourait la gorge. L'homme au pincenez reprit de son ton aimable :

— Vous voyez bien, chère mademoiselle, que nous ne pouvons pas retourner sur la Terre. Nous en savons trop. Chacun de nous a le pouvoir de détruire l'humanité ou de la soumettre. Or le pouvoir corrompt. Et le pouvoir absolu corrompt absolument. C'est un axiome. Aussi avons-nous pris nos mesures. Nous avons lâché nos réserves d'air dans le Labo. Nous respirons un air six fois plus dense que la normale. Et ceci depuis soixante-douze heures. Nous ne pouvons plus sortir d'ici. Nous serions tués par la décompression. Nous ne pouvons pas non plus nous saisir de votre appareil pour revenir sur la Lune car nous serions morts à l'instant même où nous y poserions le pied.

En désespoir de cause, Arlène balbutia :

•— Mais nous sommes justement venus ici avec des ordres nouveaux...

»— C'est ça, dites-nous ce que nous devons faire, répondit l'homme comme s'il avait parlé à un enfant.

— Je vais retourner sur la Lune faire mon rapport, coupa Kenmore. Et c'est la Terre qui décidera de ce qu'il faut faire. Voilà la solution.

— Oui, approuva Arlène. C'est la solution. L'homme aux yeux inexpressifs intervint brusquement :

— Non, ce n'est pas la solution. Nous allons... Une clameur l'interrompit. Arlène recula devant la masse sonore de leurs voix hurlantes. Ils s'en aperçurent et baissèrent le ton.

— Excusez-nous, fit l'homme au pince-nez. Laissez-nous à présent et retournez sur votre spationef. Nous ne pouvons pas vous suivre. Mais nous vous sommes reconnaissants de votre visite. Vous représentez tout ce que nous n'aurons plus jamais. Je vous en prie, partez immédiatement.

Une voix s'éleva, indignée:

— Vous leur en avez trop dit ! C'est dangereux pour eux d'en savoir autant.

Moreau avait déjà ouvert la porte intérieure du sas. Le chef de la station radar y poussa Arlène. Puis il s'y réfugia avec Kenmore. D'autres voix reprenaient le même cri:

— Vous leur en avez trop dit !

Kenmore referma la porte pour que la pompe se mette en marche. Elle haleta. Ils eurent de nouveau l'impression que leurs combinaisons se gonflaient. Kenmore dit dans l'écouteur:

— Attention, chef !

Il força sa plaque frontale, l'ouvrit et suffoqua. Puis il fit signe que ça allait. La décompression était supportable. A leur tour, les autres ouvrirent leurs plaques frontales tandis que continuait le halètement des pompes. La pression du sas s'abaissa. Kenmore observait la jauge de pression. Il jugea que l'aiguille était suffisamment éloignée du maximum.

— Ça va maintenant, fermez vos casques ! commanda-t-il d'une voix rauque. Les autres discutent pour savoir s'ils en ont trop dit ou non. Il faut se dé-pêcher. Ils ont perdu la tête. Ils n'ont plus leur

raison. La porte externe pouvait enfin s'ouvrir. Joe la manœuvra. Le vaisseau spatial flottait à deux mètres de là, séparé des voyageurs par un abîme d'étoiles. Kenmore sauta par-dessus le fossé. Il saisit la poignée de la porte extérieure du sas et tira sur sa corde, toujours attachée aux autres. Il fit ainsi passer Arlène à

travers le vide. Il la laissa accrochée à la porte du courrier. Puis, avec le chef, il largua les cordes amarrant les deux engins. Enfin, ils plongèrent ensemble vers l'ouverture de l'astronef.

— Combien de temps avons-nous avant que ces dingues fassent une connerie ? questionna Moreau quand ils furent tous dans la cabine du spationef.

— Je n'en sais rien ! lança Kenmore essoufflé. J'ai peur qu'ils ne se décident. Ils sont fous à lier. Ils vont opter pour la solution la plus violente et la plus dramatique. Grouillons-nous !

Le chef attacha Arlène à un fauteuil tandis que Kenmore s'amarrait fiévreusement au siège de pilotage. Il n'avait même pas pris le temps d'enlever son casque. Il compta :

— 5. 4. 3. 2. 1...

Il y eut une sensation de poids insupportable. Arlène s'écroula dans le fauteuil. Elle suffoqua, sauvagement pressée contre le rembourrage. Elle vit Moreau tomber à genoux sous l'effet de l'accélération. Cependant, Kenmore allumait une autre fusée, puis une troisième. Le courrier terrestre tourna en plein ciel et plongea en direction de la Lune. Ses réacteurs crachaient d'incroyables masses de vapeur. Kenmore allumait, les unes après les autres, les plus puissantes 146

SABOTAGE SUR LA LUNE

fusées que l'appareil possédait. La dernière s'éteignit. L'appareil poursuivit sa course folle.

Arlène crut qu'elle allait s'évanouir lorsque la pression se relâcha. Moreau se releva du sol sur lequel il était couché.

— Tu crois qu'on va s'en tirer, Joe ? demanda-t-il avec effort.

— Je n'en sais rien, fit Kenmore. Je n'ose pas utiliser d'autres fusées. Il faut que j'en garde pour alunir.

— Mais que peut-il arriver maintenant ? demanda Arlène.

— Ce sont des fous, expliqua le chef avec beaucoup de calme. Ils ne veulent pas que leur découverte soit connue sur la Terre. Ils se sont suicidés pour l'empêcher. S'ils découvrent qu'ils nous en ont trop dit, ils vont essayer de nous tuer, c'est logique. Arlène avait mal dans tout le corps. Mais elle s'efforça de se tenir droite sur son siège. Le spationef donnait l'impression de flotter dans le vide et de ne pas avancer. Mais la jeune fille savait que c'était une illusion. Après une telle accélération, l'engin devait se propulser à une vitesse fantastique. Par le hublot, la jeune fille pouvait voir la face de la Lune invisible de la Terre. Elle distinguait dans le centre du demi-disque la tache sombre que les savants n'avaient pas encore expliquée.

Soudain, ce ne fut plus un demi-disque. Ce fut un plateau rond, blanc, d'une incandescence aveuglante. Derrière le spationef en fuite, quelque chose avait explosé. La lueur de l'explosion éclairait la Lune plus brillamment que ne l'avait jamais fait le Soleil. Le Laboratoire avait explosé. Les savants ayant décidé qu'ils en avaient trop dit à leurs visiteurs avaient fait sauter leur propre engin, espérant que la flamme monstrueuse pourrait atteindre le vaisseau terrestre si elle était produite à temps.

Les quatre occupants de l'appareil en fuite attendirent. Us se demandaient s'ils allaient mourir. Us se demandaient aussi si la Lune n'allait pas subir le même sort.

Naturellement, si elle explosait à son tour, leur destin à eux n'avait plus aucune importance... 14

Retour à Lunaville

Pour ramener le spationef à Lunaville, Joe Kenmore avait besoin de s'absorber dans son travail.

Il en était content. Mais il n'y avait quand même pas suffisamment de boulot pour l'empêcher de penser. Et ses pensées lui étaient intolérables. Pour le jeune homme, la destruction du Labo spatial représentait l'abandon du futur. La reddition de l'espoir signifiait la fin du progrès. On allait vers la stagnation intégrale. Les gens vivraient dans l'apathie. Parce que rien ne vaudrait plus que l'on fasse un effort. Joe eut la vision d'une lente descente de l'humanité vers un abîme de barbarie.

De plus, la découverte faite par les hommes du Labo abolissait pour lui tout ce qui rendait la vie tolérable. D'après le plus strict des raisonnements scientifiques, le cosmos pouvait être complètement détruit. Il suffisait pour cela d'un neutron qui éclate dans le plus petit atome de l'étoile la plus éloignée. Ainsi les lois naturelles n'avaient aucun sens. L'aventure hu-150

SABOTAGE SUR LA LUNE

maine conduisait au néant. Un jour, un fou pouvait détruire toute la réalité du monde. Alors, à quoi bon vivre ?

Le voyage de retour du Labo fut sombre. Kenmore pilotait, les sourcils froncés et la bouche amère. Ses amis faisaient de leur mieux pour lui témoigner leur zèle. Moreau s'agitait au ordinateur et multipliait les calculs totalement inutiles. Le chef passait sans arrêt les observations relevées sur l'écran du radar. Seule Arlène ne jouait pas la comédie. Pleine de remords, elle contemplait Kenmore. Ainsi l'espoir d'entreprendre la conquête de l'espace avait embelli toute la vie de Joe, avait été la substance de toute son ambition. La jeune fille était désolée pour son fiancé.

La face de la Lune se rapprocha. La Terre apparut au-delà de l'anneau déchiqueté d'un cratère. Puis, l'astronef dépassa la frontière de la face connue de la Lune. La Terre flotta de nouveau dans le ciel. Ses continents avaient encore changé de place. A Lunaville, dans une centaine d'heures, il ferait jour. Moreau et le chef s'affairèrent fiévreusement à

leurs observations. Us offrirent à Kenmore des résultats parfaitement au point. Pour leur faire plaisir, le jeune homme opéra un changement mineur de direction et de vitesse. Enfin le spatonef laissa le Soleil derrière lui et plongea dans l'immense ombre froide de la Lune. Kenmore fit ouvrir les écrans des hublots. Il fallut un moment aux trois hommes pour s'habituer au clair de Terre. Le chef et Moreau assurèrent joyeusement Kenmore de la perfection de sa trajectoire. La Mer des Pluies apparut sous l'astronef. Puis la baie où reposait Lunaville. Kenmore retourna l'appareil et en-**RETOUR A LUNAVILLE**

151

tama le processus final de décélération et d'alunissage. Ce n'était pas un retour heureux. Joe était terriblement conscient de ne ramener que la nouvelle d'un désastre. Il fut content que l'on ait oublié de rétablir le radioguidage car cela l'obligeait à plus de concentration. Les gyros grincèrent et ronflèrent tandis que l'appareil basculait dans le vide. Les passagers aperçurent la petite lumière qui brillait sur le sommet du dôme principal. Kenmore tira ses dernières fusées de décélération. Ils touchèrent le sol sur la lave dépoussiérée par le souffle des réacteurs. Les fusées larguées s'enfuirent vers le ciel. Et il n'y eut plus aucun mouvement nulle part. Ce fut le silence, le calme, la désolation. Lourdement, péniblement, les voyageurs passèrent dans le sas pour sortir. Kenmore fut le dernier à toucher le sol. Sans un mot, il suivit les autres vers l'entrée de Lunaville. Le jeune homme trouva un aspect particulièrement morne au paysage. Les collines de Lunaville étaient sans couleur sous le clair de Terre. Les hautes montagnes étaient blêmes. La Terre, au centre du ciel, semblait boutonneuse, bilieuse, découragée. Seules les étoiles jetaient d'innombrables feux. Kenmore pensa qu'elles contemplaient avec indifférence la défaite de l'homme.

Les quatre Terriens pénétrèrent dans le dôme central. Pitkine était en train de s'affairer joyeusement au milieu des plantes. Kenmore ouvrit son casque et demanda:

— Est-ce qu'il y a du nouveau ?

— Oui, répondit gaiement Pitkine. Rogers et 152

SABOTAGE SUR LA LUNE

Schmidt sont arrivés en jeep. Leur station de détection ne peut plus fonctionner. Il y a eu un accident et ils sont venus se mettre à l'abri. En chemin, ils ont rencontré les jeeps qui avaient fui Lunaville. Ils nous l'ont dit. Lezd a informé la Terre. Et ils sont repartis à la rescousse. Kenmore émit un grognement. C'était plausible. Une station radar pouvait avoir un accident. Ses hommes pouvaient la quitter. Ils pouvaient rencontrer par hasard les réfugiés de Lunaville. Le jeune homme classa l'information en se refusant à la juger. Il se dirigea vers le dôme des plantes et découvrit qu'on avait déplacé une grande partie du jardin artificiel. C'était pour faire place à un décor représentant le Laboratoire spatial. Au premier abord, on ne voyait qu'un montage insensé de bouts de murs et d'instruments scientifiques assemblés au hasard. Puis on avançait, et on découvrait un décor tout prêt pour une caméra de télévision.

Lezd contemplait son œuvre d'un air satisfait:

— Je suis tout prêt pour la retransmission « faite du Labo spatial », annonça-t-il placidement. Cécile dort. Ou du moins je l'espère. Elle est embêtante lorsqu'elle est nerveuse. Et c'est une vraie terreur lorsqu'elle a peur. Or en ce moment, elle crève de peur.

— Par-dessus le marché, dit sèchement Kenmore, elle va être déçue. Plus de retransmission du Labo. Parce que plus de Labo. Il est littéralement réduit en atomes.

Lezd le regarda, stupéfait. Arlène lui prit le coude et lui dit dans un souffle:

— Je vais aller le lui annoncer moi-même.

Lezd écouta d'un air sombre le récit que lui fit Kenmore sur la destruction du Labo. Le jeune homme **RETOUR A LUNAVILLE**

153

ne dit toutefois pas un mot de la raison qui avait poussé les savants au désespoir. Il avait prié Arlène, le chef et Moreau de garder le silence. Il savait d'ailleurs qu'Arlène était dressée à garder pour elle les secrets militaires.

— Quelle catastrophe! fit enfin Ledz d'un ton accablé. Moi qui avais monté un si joli décor! Et maintenant il va falloir que je le démolisse... Ce point de vue de spécialiste laissa Kenmore muet. Mais le chef suggéra:

— Tu n'as pas besoin de détruire ton décor. Transforme-le en station de détection. Haney et moi, nous vivons dans une de ces stations. Nous pourrions te fournir tous les détails d'ambiance.

Le visage de Lezd s'illumina:

— C'est une bonne idée! On pourra raconter l'histoire de la destruction de la Navette et comment, tous deux, vous avez recueilli Arlène. Ça plaira sûrement à Cécile.

Kenmore revint au dôme central et brancha l'émetteur. Il appela la Terre et fit son rapport sur la destruction du Labo. On fit venir à l'écran la Très Haute Autorité qui avait donné des ordres si véhéments pour la délivrance du message. Kenmore dut lui répéter son rapport et le fonctionnaire parut sur le point de s'évanouir de soulagement. Il se mit à trembler et à bafouiller comme un condamné à mort qui apprend son sursis.

Un autre interlocuteur dut le remplacer. Ce fut le major Gray, le père d'Arlène.

— Arlène va bien ? demanda-t-il sans s'attendrir.

— Parfaitement bien, répondit Kenmore. Ditesmoi, j'ai appris que les jeeps perdues ont été retrouvées. Y a-t-il des survivants ?

Le jeune homme attendit les trois secondes réglementaires pour que sa voix atteigne la Terre et

que la réponse lui revienne.

— Tout le monde est vivant, fit Gray d'un ton neutre. Les hommes des bases de missiles nous ont fait leurs rapports. Les jeeps de la cité avaient été sabotées. Leur air s'épuisait mais personne n'est mort. Joe ne ressentit aucune émotion. Tout ceci n'avait plus d'importance puisque le projet lunaire entier devait être abandonné.

— Très bien, fit-il avec lassitude. Quoi d'autre ?

Le major Gray déclara avec une réserve visible:

— On va réparer les dégâts et ramener les réfugiés à Lunaville. Il n'est pas désirable que les civils stationnent dans les bases de missiles.

— Compris.

— Ces civils seront renvoyés sur la Terre, continua Gray toujours sur le même ton. Ils sont extrêmement commotionnés.

— Je n'en doute pas, lança Kenmore avec ironie. Ce sera une excellente excuse pour abandonner tout voyage spatial. Les hommes ne peuvent pas supporter l'espace, voilà l'histoire que vous raconterez. Vous allez rationner l'énergie atomique, gratter sur les restes de charbon et de pétrole. Nous chipoterons de l'énergie à la marée et aux vents. Et on ne pensera plus aux étoiles...

Le major Gray l'interrompit vivement avec une grimace significative:

— Joe, j'ai des ordres pour vous. D'abord, je vous conseille d'abandonner ce genre de raisonnement. Laissez tomber. Ensuite, vous ne devez rien révéler de ce que vous avez appris au Labo spatial. Ne faites rien pour accroître le découragement dans Lunaville **RETOUR A LUNAVILLE**

155

quand les fugitifs vont refluer dans leurs jeeps. Prenez toutes les précautions possibles contre d'autres sabotages. Un appareil de la marine est parti vers une base de missiles. Vous allez recevoir d'autres ordres. L'image disparut de l'écran et Kenmore s'éloigna. Quelques secondes plus tard, il se trouva face à

face avec une Cécile Ducros furieuse:

— Qu'est-ce que vous avez encore fait ? Arlène m'a tout dit ! Est-ce que vous vous fichez de moi ? Des millions de personnes attendent mon émission sur le Labo spatial ! J'allais leur promettre la richesse et le bonheur pour tous leurs enfants ! Grâce à une grande découverte ! Et vous, vous avez laissé ces idiots se détruire avec le Laboratoire !

— Ces idiots étaient sur le point de nous détruire, Arlène et nous tous.

— Mais moi, qu'est-ce que je vais faire ? gémit Cécile. Je n'ai plus de programme. C'est pour faire des émissions que je suis venue ici !

Dans le dos de Cécile, Arlène fit un signe à Kenmore.

— Le chef a eu une idée, déclara Joe. Il suggère que vous fassiez une émission depuis une station radar. Lezd va transformer le décor. Vous pourrez inventer une belle histoire sur ces hommes intrépides qui bravent les dangers d'une vie solitaire sur la Lune, qui scrutent les cieux à la recherche des fusées de f r e t Cécile haussa les épaules. Puis, tout à coup, son expression changea. Elle fit un grand sourire:

— C'est une très bonne idée. Qu'on m'envoie ce chef ! Mais, quand même ! C'était stupide de laisser ces hommes détruire le Labo !

Elle s'éloigna. Kenmore haussa les épaules. Tout 156

SABOTAGE SUR LA LUNE

cela ne l'intéressait pas. Il était anéanti par la fin brutale de tous ses projets les plus chers. Arlène

hochà la tête avec commisération:

— Mon pauvre Joe, fit-elle. Tu as l'impression que ton travail est perdu. Et qu'il n'y a rien d'autre d'intéressant à faire. Tu te sentirais mieux si tu te mettais en colère. Pense aux gens qui ont essayé de t'enfouir sous une falaise avec Moreau !

Le jeune homme eut une grimace:

— J'aurais préféré qu'ils réussissent.

Arlène se fâcha:

— Ils ont essayé de me tuer aussi, moi ! Et cela ne te fait rien !

Elle tourna les talons et le laissa. Joe n'en fut pas ému. Il savait qu'elle jouait la comédie pour essayer de le stimuler et de lui faire oublier son désespoir. 15

Une production Cécile Ducros

Joe Kenmore se dirigea à grands pas vers le box qui lui avait servi de chambre jusqu'à ce jour. Il se laissa tomber sur son lit de camp. Il voulait réfléchir au plan et à la personnalité des saboteurs. Joe supposait que ces derniers avaient dû partir en jeep avec les fugitifs dès que Lunaville avait commencé à perdre son air. Ils avaient dû abandonner la caravane pour aller attaquer Kenmore et Moreau. Ils avaient dû attaquer aussi des stations de détection en assassinant leurs occupants. Ces types allaient revenir avec le reste des habitants de Lunaville. Ils inventeraient une histoire invérifiable pour justifier leurs absences. Et on les rapatrierait sur la Terre en tant qu'heureux survivants du désastre.

Joe se demanda si d'autres sabotages se produiraient encore. Mais il n'avait pas les idées claires. IL

y avait trop longtemps qu'il travaillait et luttait sans s'arrêter. Quand il se détendait, la fatigue prenait le dessus.

158

SABOTAGE SUR LA LUNE

Le jeune homme ne se rendit compte qu'il avait dormi que lorsque le chef vint le secouer et lui tendre une tasse de café fumant.

— L'heure de l'émission approche, annonça l'Indien en souriant. Je vais y paraître ainsi que Haney. Arlene dit que tu devrais venir regarder.

Kenmore avala le café.

— Est-ce qu'il y a des jeeps de rentrées? demanda-t-il.

— Quelques-unes. Elles arrivent une à une. Bon sang, ce que ces types sont terrifiés ! Ils se sont vus sur le point de rôtir ou de mourir d'asphyxie. Us supplient qu'on les renvoie sur la Terre.

— Y compris les salauds qui ont tout saboté, remarqua Kenmore. Enfin, maintenant, plus de raison de tuer personne. De toute façon, le projet lunaire est abandonné.

— A moins, objecta le chef, que ces types adorent saboter.

Kenmore se leva et, avec le chef, traversa le dôme central pour se rendre dans le dôme des plantes. Il assista aux derniers préparatifs de l'émission. Cécile travaillait comme toujours, sans script et sans metteur en scène. Lezd, en principe, ne faisait qu'exécuter ses ordres. En fait, il offrait souvent des suggestions excellentes que Cécile repoussait aussitôt pour se les approprier quelques minutes plus tard. Kenmore entendit le technicien exposer timidement l'ordre dans lequel il faudrait présenter les différents événements du programme. Cécile l'ignora avec un haussement d'épaules. Cinq minutes plus tard, elle lui dictait elle-même ce qu'il venait de proposer. Lezd tendit un rideau de plastique derrière son décor et le teignit en bleu. Il l'éclaira par un projecteur et il examina d'un œil critique l'image que le tout donnait, vu de la caméra. Le résultat n'était pas convaincant à l'œil nu.

Mais Lezd déclara à Kenmore:

— C'est parfait pour la caméra. Cécile va apparaître en combinaison pressurisée. Et elle va découvrir des fleurs lunaires. Heureusement que tu as pris une photo !

Kenmore, agacé, fit remarquer froidement:

— Avec Mike, Arlène est le seul être humain à avoir tenu des fleurs, lunaires entre ses mains.

— Que viennent faire les faits dans l'art ? demanda Lezd. Cécile est une artiste.

La journaliste apparut dans une combinaison munie d'un casque spécial que Lezd avait confectionné. Ledit casque aurait été inutilisable hors du dôme, car il n'était pas hermétique. Mais il était très seyant. Cécile examina sa propre image sur l'écran d'un téléviseur-témoin que Lezd avait installé. Elle donna quelques ordres secs. L'heure de l'émission arriva. Et sur le visage de Cécile apparut le doux sourire mystérieux. Elle demanda suavement:

•— Comment allez-vous sur la Terre ? Ici votre petite Cécile Ducros qui vous parle depuis la Lune. Et si ma voix est changée, c'est parce que je me trouve dans un endroit éloigné de Lunaville. Je vous parle d'une station isolée à plusieurs centaines de kilomètres de distance. C'est une station de détection où

deux hommes intrépides bravent les dangers d'une vie solitaire sur la Lune. Jour et nuit, ils scrutent les cieux remplis d'étoiles à la recherche des petites fusées de fret en provenance de la Terre. Le champ de la caméra s'élargit et le décor qui avait été construit pour représenter le Labo spatial ap-160

SABOTAGE SUR LA LUNE

parut. On pouvait très bien se croire dans une station de détection.

Cécile expliqua la vie de ces postes isolés où deux hommes et une jeep demeuraient quatorze jours dans le froid sans air de la nuit lunaire. La caméra approcha d'un hublot derrière lequel avait été montée une photo de montagnes.

— Voyez ! L'aurore va se lever sur cette partie de la Lune, observa Cécile avec enthousiasme. Et là, voyez, voici les premiers rayons du Soleil sur les plus hauts pics !

Rien n'avait changé sur la photo. Mais Cécile jouait si bien son rôle que même ceux qui étaient présents autour du décor arrivaient à croire que l'objectif de la caméra était réellement centré sur un paysage désolé et que le Soleil se levait réellement sur de mystérieuses montagnes.

Cécile appela Haney sur l'estrade et le plaça devant un faux tableau de commandes. Le jeune homme balbutia gauchement en réponse à ses questions. Le chef, lui, monta sur scène en plastronnant et fit montre de remarquables qualités de comédien.

— Il y a quatre stations détectrices ! annonça-t-il avec superbe. On y reste plus de trois-cents heures. Il y a toujours un homme de garde en train d'écouter les bip-bip du radar, ces bip-bip qui annoncent le fret sans lequel il n'y aurait sur la Lune ni air ni nourriture.

Cécile lui soutira adroitement une ou deux anecdotes ayant trait à des randonnées dans les gorges montagneuses et à des avalanches qui descendent lentement pour vous ensevelir. Elle lui fit raconter l'histoire de la station où tout le monde allait mourir à

cause d'une fuite d'air. Le chef expliqua comment ils avaient obturé la fuite, électrolysé de l'eau et respiré un mélange explosif d'oxygène et d'hydrogène pendant six jours.

— Et ils savaient, ajouta Cécile en roulant des yeux blancs, que la moindre étincelle d'électricité pouvait les faire sauter, eux et leur station. Le chef ajouta en souriant que le plus dur avait été de se priver de fumer.

Cécile lui sourit gentiment, le poussa hors de scène et referma le voyant de son faux casque. Elle

expliqua en minaudant:

— Je vais sortir de la station. Et si ce petit verre se brisait, votre Cécile deviendrait bien vilaine à voir.

Cécile fit semblant d'entrer dans un sas. La caméra changea de plan et elle parut sortir du sas pour entrer dans le vide. La photo d'une jeep lunaire fut projetée au fond du décor. La jeune femme l'indiqua du doigt et expliqua avec ardeur le rôle de ces véhicules. Elle fit part des impressions d'une « femme » sur le port des combinaisons pressurisées, répétant avec conviction ce qu'Arlène lui avait raconté. Elle ramassa une poignée de poussière lunaire, apportée sur scène dans ce but et la laissa couler entre ses doigts gantés pour montrer comme elle retombait lentement. Puis la caméra découvrit un cratère lunaire que Cécile contempla en expliquant d'une voix respectueuse le miracle de sa création.

— C'est un monstrueux planétoïde de pierre et de fer, dit-elle en retenant son souffle. Il est tombé du ciel, à plusieurs kilomètres à la seconde. Il a explosé

sous la violence du choc. Et ce que vous voyez là, c'est le reste de cette castastrophe.

Joe avait été prévenu. Et pourtant la fin de l'émission le mit dans une rage folle. Cécile Ducros, voletant gracieusement, s'écria soudain d'une voix excitée qu'elle avait découvert quelque chose, quelque chose que les spectateurs ne pouvaient pas encore voir.

— Ce sont des fleurs ! Comme je suis fière d'avoir trouvé ce petit jardin ! Et dire que les charmants habitants de Lunaville ont décidé de lui donner mon nom ! Le voici...

Cécile eut un geste spectaculaire et les phares d'une jeep illuminèrent la photo prise par Joe sous la falaise. Le détail des fleurs était absolument inouï. On reconnaissait les tiges d'argent, d'une délicatesse infinie, et les feuilles qui pendaient avec grâce. Décidément, c'était une excellente émission. Pas un mot n'évoquait l'idée de sabotage, de meurtre, de mort violente. Et rien ne laissait deviner la destruction du Labo spatial.

Le programme prit fin sur l'apparition de Moreau, revêtu de sa combinaison. Il fit à Cécile un geste impérieux, lui ordonnant de le suivre. Il portait un casque normal, de telle sorte qu'on ne pouvait voir son visage, tandis que le faux casque de Cécile lui permettait d'être parfaitement visible. Elle sourit tendrement à Moreau. Puis elle se retourna, comme à regret, vers la caméra.

•— On me dit qu'il est dangereux de rester plus longtemps dans ce merveilleux endroit. Je vais obéir. Je vais retourner à Lunaville d'où je vous parlerai dans ma prochaine émission.

Dans son armure lunaire, Moreau avait une silhouette imposante. D'autant plus qu'une grande partie des accessoires de son costume avaient été enlevée par Lezd pour des raisons esthétiques. Cécile le contempla et poussa un soupir à fendre l'âme:

— Je dois obéir, confia-t-elle à son public dans un souffle. Et puis il est si b e a u Puis elle ajouta:

— Ah, je suis tellement fleur bleue !

Elle s'approcha de Moreau et l'écran redevint vierge.

C'était une excellente démonstration de publicité pour un projet qui était déjà mort.

cinquante personnes reçurent comme un choc violent l'idée que le progrès des sciences atomiques menait à la destruction de l'humanité. Il y eut trois suicidés. Quelques autres refusèrent de regarder la réalité en face et se réfugièrent dans la schizophrénie. Un très petit nombre réagirent sagement à ce rapport: ils refusèrent simplement d'y croire.

— Le monde ne peut pas être absurde, affirmèrent-ils. Les lois du cosmos ont un sens. Il est absurde que l'univers puisse être détruit par l'homme qui n'est qu'un de ses composants. Donc les gens du Labo se sont trompés.

Et tandis que Joe Kenmore assistait à l'émission truquée de Cécile Ducros, une demi-douzaine d'hommes s'acharnaient à vérifier et revérifier les résultats du fameux rapport. Les données du problème étaient hors de question. Il existait bien un champ de force dans lequel les neutrons pouvaient être guidés et accélérés, comme les électrons dans un tube de téléviseur. Ce champ pouvait servir de lentille et centraliser un courant de neutrons. Il augmentait ainsi leur vitesse à un point incommensurable.

Si une telle masse centralisée de neutrons bombardait la matière, aucune molécule, aucun atome, aucune particule sub-atomique ne pourrait échapper à la collision. C'était évident. D'autre part, si ces neutrons subissaient un choc aussi énorme, ils devaient éclater. Et si un seul neutron éclatait... En effet, l'éclatement d'une particule sub-atomique signifiait sa transformation instantanée en énergie brute. Il ne s'agissait pas de l'énergie de fission, ou de fusion. Mais de l'énergie fondamentale de la matière, l'énergie qui composait la substance elle-même. Une particule éclatée faisait éclater les autres particules environnantes, qui en faisaient éclater d'autres. Si ce processus avait commencé dans le Labo spatial, la réaction aurait détruit la Lune, la Lune aurait fait exploser la Terre, la Terre le Soleil, et le Soleil toutes les planètes, puis les étoiles les plus proches... Une telle explosion aurait sauté le fossé entre les galaxies et enflammé tout le cosmos. C'était cette conclusion qui avait causé la mort des hommes du Labo : ils n'avaient pas pu supporter de la regarder en face. Sur la Terre, par contre, une poignée de savants décida que ce raisonnement comportait une faille. Ils se mirent à la recherche de cette faille.

Ce fut un homme du nom de Thurston qui mena la vérification jusqu'au bout. C'était lui qui, en particulier, avait découvert la fausseté du raisonnement à propos de l'énergie cinétique dans les rapports entre les satellites primaires.

Thurston s'installa devant le cerveau électronique de Harvard, aux contrôles duquel il resta soixantedouze heures de suite, se nourrissant de café et travaillant avec une obstination sublime. Quand il eut terminé, ses paupières étaient rouges et il titubait de fatigue. En remettant la bande-réponse à ceux qui l'attendaient avec anxiété, il jura comme un chasseur de baleines. Toute l'erreur venait de ce que les savants du Labo n'avaient pas tenu compte de la véritable nature du neutron. En effet, ils avaient adopté la conception d'un objet petit, d'une sorte de bille. En fait, un neutron ressemble beaucoup plus à une gigantesque planète de gaz qu'à une olive. Il possède un noyau très dense. Mais il va toujours en se diluant vers sa circonférence. Le point mis en valeur par le cerveau électronique était que cette structure physique du neutron avait une importance énorme. Si deux noix s'entrechoquent à

grande vitesse, l'une, ou toutes deux, s'écraseront. Mais lorsqu'un neutron rencontrait une autre particule, il ne s'écrasait pas, il n'éclatait pas. Au-dessous de la vitesse de la lumière, il rebondissait. A la vitesse de la lumière, ce n'était plus un neutron mais une onde.

Cependant, sur la Lune, Joe Kenmore ne savait rien encore des conclusions réconfortantes de Thurston. Le jeune homme eut quelques mots durs et cinglants pour juger l'émission de Cécile Ducros:

— C'est truqué du début jusqu'à la fin. Rien que des sourires et de la poudre aux yeux. Par-dessus le marché, elle a pris à son compte tout es qu'Arlène a expérimenté au risque de sa vie.

— Ça ne fait rien, fit Arlène pour l'apaiser. Pense que je ne serais pas ici près de toi si elle n'avait pas eu besoin de quelqu'un comme moi pour l'accompagner.

— Tu serais bien mieux si tu étais de retour sur... Un bruit bizarre interrompit le jeune homme. Il était difficile d'y croire car ce son venait du dehors... et comment pouvait-il y avoir un son au dehors? On aurait dit un étrange rugissement étouffé qui allait en augmentant. Tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur du dôme des plantes restèrent pétrifiés. Soudain, il y eut une lueur rougeâtre. Et, l'instant d'après, une étincelante flamme pourpre traversa le dôme. Une traînée d'étincelles rouges fila d'une paroi de plastique à l'autre. Puis on entendit le bruit léger et sifflant de l'air qui fuyait dans le vide. Kenmore se heurta contre Moreau et rebondit en l'air. Tous deux avaient sauté en même temps vers les pièces de rechange. Il y eut quelques secondes d'agonie avant que les deux hommes aient repris pied, saisi chacun une feuille de plastique et qu'ils aient sauté en l'air de nouveau.

Joe visa un trou de quinze centimètres dans le toit du dôme. Ce toit était situé à sept mètres au-dessus de sa tête. Mais, sur la Lune, un homme peut faire un saut de sept mètres. Kenmore atteignit le trou. La pièce de rechange fut collée, aspirée et maintenue en place par le vide extérieur.

Moreau exécutait en même temps le même exercice sur l'autre déchirure. Les deux hommes commencèrent une chute lente vers le sol.

— Revêtez vos combinaisons ! hurla Kenmore pendant qu'il était encore en l'air. Dépêchez-vous ! Des étincelles de couleur carmin, douées d'une étonnante vivacité, l'accompagnaient vers le sol. Soudain, Joe comprit comment ce dernier sabotage avait été réalisé. On s'était servi d'une fusée de signalisation dont la tête avait été percée. Cette fusée avait été lancée du dehors contre la dune de poussière. Joe pensa soudain que ce dôme n'était peut-être pas le seul à avoir été attaqué.

Arlène avait enfilé sa combinaison avec la rapidité venue d'une longue pratique. Kenmore se posa sur le sol et se dirigea vivement vers la jeune fille. Il écarta la lourde chevelure de sa fiancée pour qu'elle ne se prenne pas dans les joints de son casque. Puis il enfila sa propre combinaison.

— Je vais vérifier les autres dômes ! cria-t-il. Moreau, surveille le plafond ! S'il s'affaisse, c'est qu'il y a encore une fuite que nous n'avons pas découverte. On pourra certainement tenir le coup grâce à l'air de réserve, mais si les gens ont peur, il n'y a qu'à les entasser dans le sas. C'est un bon refuge pour l'instant. Lorsque Kenmore arriva au dôme principal, suivi par Haney, il aperçut trois trous béants dans le plafond. Une fusée-signal brûlait encore, coincée à

douze mètres de haut par une armature métallique. Mike Scandia, les bras pleins de pièces de rechange, était en train d'escalader une autre armature pour boucher une des fuites. Le chef se précipita vers une fuite à droite. Pour atteindre la troisième déchirure, Haney dut placer sa pièce de rechange au bout d'une perche afin de la pousser derrière la paroi d'un des boxes.

Voyant que dans ce dôme le problème de la pression d'air était résolu, Kenmore prit le sas pour gagner le troisième dôme, celui des générateurs. Là, il »

découvrit une entaille de deux mètres de long. Mais trois hommes s'en occupaient déjà. Ils faisaient partie de la bande qui avait pris la fuite lors des premiers sabotages. Mais maintenant, ils avaient compris qu'il valait mieux rester sur place et travailler à sauver la cité.

Kenmore s'accorda alors le luxe de penser au type qui venait de causer le sabotage. Ce salaud ne devait pas être loin.

Joe revint au dôme principal. Les aiguilles des jauges de pression dépassaient toujours la zone rouge. Mais Haney était redescendu sur le sol. Mike et le chef étaient en train de redescendre. Les

réparations étaient terminées. Kenmore cria dans son micro:

— Je pars à la poursuite du salaud qui a fait ça !

Il se rua vers le sas. Haney et Mike se précipitèrent sur ses traces. Mais Kenmore fut le premier dehors. Il émergea au milieu d'une aurore lunaire. A l'ouest, les pics étaient d'un blanc incandescent. La mer de lave restait encore dans l'ombre mais les cîmes des Apennins étincelaient. Une telle luminosité

remplissait le paysage qu'il était difficile de croire à

l'absence d'atmosphère. La Terre, arrivée au zénith, était réduite de moitié.

Kenmore n'eut même pas un regard pour ce spectacle. Une seule chose l'intéressait: les jeeps. Les véhicules étaient parqués près du sas. Quand il les vit, Joe poussa un cri de rage. En effet, un véritable nuage de poussière était en train de retomber autour des grandes roues métalliques. Il ne fallut pas une seconde à Joe pour comprendre ce qui s'était passé. Quand les hommes travaillaient au dehors, ils avaient l'habitude de respirer directement l'air des jeeps afin d'économiser leurs bouteilles individuelles. Ils se servaient pour cela de longs tuyaux. Or ces tuyaux avaient été arrachés avec les valves. L'air des réservoirs avait fui et la poussière qu'il avait soulevée était en train de retomber. Si Joe était arrivé

cinq minutes plus tard, seule l'absence complète de traces sur la poussière aurait pu lui paraître suspecte. Haney, Mike et le chef apparurent à la sortie du sas. Kenmore leur expliqua par radio ce qui s'était passé. Mike fila vers Lunaville afin d'avertir tout le monde. Personne, si terrifié soit-il, ne devait chercher refuge dans une jeep. A ce moment précis, des hurlements éclatèrent dans les écouteurs de Kenmore. Il pivota sur ses talons et courut vers le sas à son tour. Il lui semblait avoir entendu la voix d'Arlène.

Comme il avait laissé la jeune fille dans le dôme des plantes, il fila dans cette direction. Le saboteur avait frappé de nouveau.

Une armature du dôme s'était effondrée. Et une partie du plafond de plastique traînait jusqu'à terre, écrasant sous elle des bacs pleins de plantes. Deux silhouettes se débattaient sous le plafond écroulé, remuant des kilos de poussière lunaire et traînant un corps derrière elles.

Joe commença par ouvrir la valve du réservoir d'air de secours qui se trouvait près du sas. D'ému met masses d'air s'engouffrèrent sous le dôme le plu fond de plastique ondula et remonta **UN PEU**. **JOE ALLA** rejoindre les deux autres pour les aider à tirer la per-sonne ensevelie. Il s'aperçut alors que ce dernier était Lezd, un Lezd complètement inconscient. Les deux autres étaient Pitkine et Moreau.

— Où est Arlène ? cria Kenmore.

Cécile lui répondit. Elle répétait d'une voix aiguë:

— Quelqu'un est entré par le mur ! Le plafond est tombé et Arlène... Et Arlène...

Joe pensa d'abord qu'elle délirait. C'était matériellement impossible. Pour entrer par le mur, il fallait marcher sur la dune de poussière. On serait englouti, submergé, comme dans des sables mouvants.

Pour y voir plus clair, Joe alla ouvrir à fond la valve d'air. Sous le souffle, le plafond se souleva complètement. Le jeune homme aperçut alors, dans le plastique, au niveau du sol, une déchirure de la taille d'un homme.

— Je suis trop bête, pensa Joe. Le saboteur emploie toujours les mêmes trucs. Il s'est encore servi d'une fusée de signalisation. Seulement, cette fois-ci, il la tenait à la main et il marchait derrière. La flamme a percé le plastique et le souffle balayait la poussière.

Kenmore rugit des ordres pour que l'on bouche cette nouvelle fuite.

Puis il se précipita dehors, persuadé qu'Arlène avait été enlevée par le saboteur. Moreau vint le rejoindre. Kenmore fit un bond extraordinaire qui l'amena jusqu'aux magasins extérieurs. Il fut accueilli par le chef et Haney qui voletaient à sa rencontre.

— Il y a une jeep qui se taille vers les montagnes ! cria l'Indien. Haney lui a enjoint de s'arrêter, mais elle a essayé de le renverser. Kenmore grimpa dans la première jeep venue et s'assura qu'il n'y avait pas d'autre sabotage que la fuite de l'air. Moreau apporta des fusées de signalisation. Mike arriva en bondissant. Il tenait un fût de poudre de magnésium. Quant au chef, il s'était chargé d'un gigantesque bloc d'air solidifié. 17

La poursuite

Le départ des quatre hommes fut une scène des plus étranges. L'aube naissante portait les hauts sommets à une incandescence blanche. La Mer des Pluies n'était pas encore touchée par le jour. Cependant, les pics montagneux y jetaient des reflets surprenants. Des silhouettes passaient en vol plané, faisant des bonds ridicules. La jeep qui scintillait sous les rayons de l'aurore allait de l'un à l'autre, les ramassant au passage avec leurs fardeaux.

Enfin, le véhicule prit de la vitesse et fonça en direction des montagnes. Quelques minutes plus tard, la jeep attaquait le début des gorges à travers lesquelles le saboteur avait fui. Les montagnes s'élevaient jusqu'à six mille mètres. Leurs sommets étaient baignés de soleil blanc, leurs vallées noires comme l'enfer. La Terre, déformée, n'émettait plus qu'une faible lueur.

Dans la hâte du chargement, la jeep était partie avec les portes de la cale ouvertes. Il avait fallu les refermer en marche. Naturellement, il n'y avait pas d'air à l'intérieur du véhicule et les hommes respiraient celui de leurs réservoirs individuels. Dès que la température intérieure de la jeep se fut élevée, le chef perça le haut du réservoir d'air solidifié. On entendit alors un bouillonnement. L'atmosphère devint peu à peu respirable.

Moreau avait vidé des fusées de signalisation en y laissant seulement les détonateurs. Il élargit l'ouverture du cylindre d'air solidifié. Il en extirpa des blocs de neige qu'il mélangea avec de la poudre de magnésium. Il remplit de cette pâte les têtes des fusées. Puis il les scella de nouveau. Magnésium plus air liquide: c'était l'explosif lunaire, l'explosif qui avait fait sauter la falaise sous laquelle Kenmore et Mike avaient failli être ensevelis. Pour la première fois, il allait servir de charge à des missiles. La fabrication d'une arme était un fait nouveau sur la Lune, mais aussi Arlène Gray avait été enlevée...

Kenmore avait cru connaître le comble du désespoir quand il avait appris l'abandon du projet lunaire. Maintenant, à ce désespoir se joignait un sentiment d'impuissance qui le rendait littéralement fou. Tout en confectionnant ses missiles, Moreau déclara brusquement:

— J'ai remarqué une chose. Lezd s'est battu avec le salaud qui a enlevé Arlène. Eh bien ce type lui avait débranché l'arrivée d'air de sa combinaison. Nous avons intérêt à nous rappeler ce truc quand nous nous bagarrerons avec cette ordure.

Ainsi un homme avait prévu le close-combat dans le vide. Et il avait inventé une tactique, une sorte de judo lunaire. Il fallait une drôle de mentalité pour en arriver là!

Le chef et Haney, debout à côté de Kenmore, scrutaient la route à travers les hublots. Kenmore conduisait pleins gaz. Sa jeep escaladait les gorges montagneuses à un train d'enfer et, cependant, il avait l'impression de perdre un temps fou. On avançait dans un noir d'encre qui contrastait avec la lumière baignant la pointe des aiguillés rocheuses. Heureusement, Kenmore connaissait ce chemin. Il l'avait suivi plus d'une fois. C'était celui par lequel Moreau et lui étaient revenus à Lunaville avec la jeep à la roue tordue. D'autre part, les fuyards ne s'attendaient pas à être poursuivis. Ils croyaient avoir détruit la cité. Ils savaient que les survivants monteraient dans des jeeps sabotées et, cette fois,

mourraient sûrement. Leur fuite n'avait donc pour but que de leur fournir un alibi. Ils ne pouvaient pas aller très loin. Soudain, Joe aperçut une faible lueur. C'étaient les phares des saboteurs. Leur véhicule avançait péniblement dans une gorge étroite. Il disparut soudain entre deux monstrueux portails rocheux.

Kenmore suivit à fond de train. Il connaissait le terrain. Sa jeep pétarada dans la gorge et emprunta à son tour le portail.

Les deux véhicules aboutirent dans un petit cratère qui se trouvait situé sur la pente d'un autre cratère gigantesque. C'était une sorte de clairière lunaire, entourée de hautes falaises verticales. Au fond, les falaises s'étaient écroulées dans un précipice de plusieurs kilomètres de profondeur. L'aube lunaire éclairait ce paysage. La jeep des saboteurs avait freiné. Joe put entendre dans ses écouteurs les exclamations des fugitifs lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils étaient suivis.

Mike n'attendit pas pour tirer sa première fusée. Une flèche d'étincelles fila vers les fugitifs. Joe n'avait pas freiné. Son véhicule tanguait et dérapait rageusement. Cependant l'échelle de corde jaillit de la porte du sas. La silhouette de Mike s'y balança. Il lança une seconde fusée.

Les saboteurs étaient aussi surpris que terrifiés. Leur conducteur mit ses moteurs en marche. Mais il !

avait rangé la jeep sans prévoir un départ d'urgence. Il lui fallait maintenant tourner pour reprendre la fuite. Il fut pris de panique. Il braqua et une des immenses roues de la jeep s'engagea entre deux énormes roches. Le véhicule était bloqué.

Kenmore vit une silhouette en combinaison sauter par la porte du sas et courir frénétiquement vers la roue coincée. Une seconde silhouette vint à la rescousse. Les deux saboteurs s'arcboutèrent. Ils firent des efforts terribles. Mais en vain.

Kenmore stoppa sa jeep à deux pas du précipice. Il se précipita vers le sas. Mais le chef l'y avait précédé. Quand Joe arriva enfin sur le sol, le chef était en train de crier aux fuyards de se rendre. Les deux saboteurs, coincés au pied de leur véhicule en panne, paraissaient complètement affolés. L'un d'eux émit des sons inintelligibles. Moreau leva une de ses fusées :

— Je le descends ?

— Laisse-le moi, haleta Kenmore. Laisse-le moi !

L'un des saboteurs s'élança, faisant d'énormes bonds de quinze à vingt mètres. Il vociférait. Kenmore marcha à sa rencontre.

— Laissez-le passer ! lança-t-il d'un ton tellement sauvage que les autres obéirent instinctivement. Au moment où l'homme allait l'atteindre, Kenmore feinta, se déporta de côté. L'autre ne pouvait plus s'arrêter. Il plongea dans l'ouverture que Kenmore lui avait ménagée en s'écartant et se retrouva en train de débouler au fond du précipice. Il hurla soudain et tenta de se jeter à terre pour stopper son élan. Les jambes de l'homme cessèrent de toucher le sol. Mais son corps ne tomba pas : il flotta. Le saboteur passa à cinquante centimètres au-dessus du bord du précipice. Avec un cri perçant, il essaya de s'accrocher à quelque chose. Mais il disparut. Il hurla et hurla encore. L'obscurité l'engloutit. Sa voix sembla leur parvenir pendant des siècles. Puis elle s'arrêta au milieu d'un cri. Sa combinaison devait s'être déchirée. Ou son casque avait dû heurter un rocher.

— Et maintenant ! dit Kenmore, féroce. A l'autre !

L'autre s'était arrêté. Il tordait ses mains gantées. Les quatre hommes convergeaient dans sa direction. Dans leurs écouteurs, ils l'entendirent gémir.

— Nous te laisserons la vie sauve jusqu'à ce que nous soyons à Lunaville, dit Joe. Et jusqu'à ce que tu aies dit tout ce que tu sais.

Le fuyard se mit à sangloter. Il fit demi-tour et s'enfuit à l'aveuglette, pleurant de désespoir.

Moreau pressa le détonateur d'une de ses fusées truquées. L'éclat d'une lueur rouge jaillit de sa main avant que Kenmore ait pu lui donner l'ordre d'épargner le fugitif. La fusée partit. Les étincelles pourpres suivaient une ligne d'une rectitude presque mathématique. L'homme courait, faisant des bonds fous et gauches. La fusée parut le manquer, le dépasser de deux mètres. Mais elle explosa. Il y eut une lueur aussi vive qu'un éclat de soleil. Aucun son. Aucun choc. Rien qu'un éclair de lumière. Un nuage de poussière lunaire. Et le fuyard avait disparu.

— Et maintenant, fit Kenmore la gorge sèche. Voyons si Arlène est sauve.

Elle l'était.

18

La réaction de Thurston

— Maintenant, pensa Joe, l'avenir ne comporte plus de surprises.

Arlène Gray était saine et sauve, ce qui était une source de joie. Mais l'entreprise lunaire était terminée. Un appareil de la marine se dirigeait vers une des bases de missiles de la Lune.

— Ça, je m'en fiche, conclut-il. De toute façon, il arrivera après le lever du Soleil, ce qui rendra tout voyage impraticable.

En attendant, il fallait continuer à vivre, même sans but. Toutes les jeeps dans lesquelles les habitants de Lunaville avaient fui revinrent à la cité une à une. Leurs réservoirs d'air avaient été rechargés par les militaires qui avaient effectué également les réparations nécessaires. En apprenant la destruction du Laboratoire, certains fugitifs manifestèrent ouvertement leur joie. Maintenant, ils pouvaient retourner sur la Terre pour ne plus la quitter.

Cependant, d'autres affichèrent une attitude agrès-sive. Ils avaient fui alors que Kenmore et une poignée d'hommes avaient fait face au danger. Aussi n'étaient-ils pas fiers d'eux. Ils grommelèrent sombrement que Kenmore était le seul, avec le chef et Moreau, à savoir dans quelles circonstances le Labo avait été détruit. D'autre part, comment Kenmore et les autres avaient-ils su pallier la catastrophe de Lunaville si ce n'étaient pas eux qui l'avaient préparée ?

Ce fut Cécile qui mit personnellement fin à ces murmures. Elle annonça que c'était grâce à Joe qu'elle était encore en vie et elle ajouta :

— J'ai bien envie de raconter dans ma prochaine émission comment vous avez tous fui en abandonnant Lunaville. Après tout, c'est votre faute si le système de radioguidage était coupé. J'aurais pu mourir à l'alunissage à cause de votre désertion. J'aurais pu crever dans le désert si Kenmore n'était pas venu à ma recherche en jeep.

A partir de ce moment, Kenmore devint très populaire car personne n'osait offenser Cécile. Tous les habitants de Lunaville avaient l'intention d'apparaître dans sa prochaine émission et de s'offrir ainsi à

l'admiration de trois continents. Dans ce but, les gens harcelaient fiévreusement Arlène, Lezd et Cécile. Arlène n'arrivait plus à rester seule avec Kenmore. Elle se plaignait à lui de ces persécutions et il lui dit qu'il faudrait les supporter pendant deux semaines encore.

— Il faudra attendre le coucher du Soleil pour commencer l'évacuation de Lunaville. D'ailleurs, tu seras parmi les premiers à partir. J'y veillerai. Pour lui-même, Joe prévoyait une longue période d'inaction. Puis un morne retour sur la Terre. Et une nouvelle période d'inaction jusqu'à ce qu'il ait bâti de nouveaux plans d'avenir.

Pour l'instant, il consacrait une partie de son temps à préparer un rapport sur le sabotage de Lunaville. Son enquête concluait que tous les actes précis de sabotage pouvaient avoir été commis par les deux hommes tués dans le cratère.

En fait, Kenmore s'intéressait à peine à la question. Il ne s'intéressa pas davantage à la

préparation de la prochaine émission de télévision. Il ne fut pas gagné par l'enthousiasme de Mike, de Moreau, du chef et de Haney qui se portèrent volontaires pour aller tourner un film dans une mine fonctionnant à

l'énergie solaire.

Dans ces mines à ciel ouvert, un énorme miroir concentrait les rayons solaires en un foyer dont la température était comparable à celle du Soleil lui-même. On dirigeait ce faisceau contre le flanc de la montagne et il transformait en lave la roche la plus réfractaire. Braqué sur un filon de minerai, il le portait à ébullition. Les ruisseaux de métal liquide coulaient dans des moules disposés à cet effet. L'émission eut lieu. Bien entendu, Cécile apparut sur l'écran de télévision comme si elle était réellement à la mine. Elle expliqua avec enjouement comment on voyage pendant le jour lunaire. On quittait la cité dans une jeep, on traversait rapidement la fournaise, on se mettait à l'abri dans un endroit ombragé pour laisser refroidir le véhicule. Ensuite on faisait une autre ruée effrénée à travers l'enfer. Et ainsi de suite jusqu'à la mine. La mine elle-même n'était rien d'autre qu'un énorme miroir solaire, posé

à côté d'une falaise, avec un abri recouvert de pous-sière pour la jeep et pour ceux qui manœuvraient le miroir.

Ce fut une émission parfaitement réussie. Cécile décrivit avec des frissons contagieux le danger et la désolation de cette fournaise.

Lunaville désapprouva le spectacle. Les réfugiés considéraient que Cécile aurait dû les présenter un à

un à son public. Joe, lui, ne regarda même pas le programme. Il avait sombré dans une tristesse dangereusement proche de l'apathie. On lui apprit que l'appareil de la marine avait aluni: il ne manifesta aucune joie. Même le fait que les militaires avaient spécialement équipé une jeep pour tenter le voyage de jour vers Lunaville n'éveilla en lui aucun intérêt. Un jour, Moreau et le chef vinrent voir Joe. Ils étaient tout excités. Après l'émission de TV, ils étaient retournés à la mine solaire. Ils avaient eu l'idée révolutionnaire de construire un spationef sur la Lune même, en fondant directement le métal dans un moule spécial. Ce serait leur propre engin. Et il serait très bon marché.

L'idée était intéressante. Mais Kenmore pensa tout de suite au problème que représenterait le fait de ramener un tel engin sur la Terre. Il serait assez facile de l'amener au point neutre, c'est-à-dire à l'endroit où l'attraction terrestre et l'attraction lunaire s'annulent respectivement. Ensuite, le propre poids de l'appareil l'entraînerait vers la Terre. Mais le problème de le faire atterrir restait entier. Joe en discuta avec Arlène alors que, entre deux périodes de sommeil, elle tentait de le faire sortir de sa dépression.

— Ce n'est pas un mauvais truc, admit-il. Mais il faut autant de carburant pour faire atterrir un engin que pour le faire décoller. On ne peut pas laisser tomber des engins, comme des météores, n'importe où sur la Terre. A moins de viser les calottes glaciaires...

Arlène ne portait aucun intérêt à ce problème. Ce qu'elle voulait, c'était faire parler Joe plutôt que de le voir se morfondre. Elle suggéra:

— Mais pourquoi ne pas lâcher ces engins sur les calottes polaires? On pourrait utiliser des hélicoptères pour les ramasser.

— Pas dans l'Arctique, rétorqua Kenmore. C'est un océan. Les spationefs défonceraient la glace et couleraient. Quant à l'Antarctique, le temps y est impossible. Les engins s'enfonceraient dans la neige et seraient invisibles.

— Il doit y avoir un moyen, insista Arlène que la question laissait toujours parfaitement indifférente. Et le Sahara?

— Ils s'enfouiraient dans le sable...

Tout à coup, Kenmore cligna des yeux et dit d'une voix étonnée:

— J'ai une idée. Il y a des endroits où l'océan a des kilomètres de profondeur. On pourrait dessiner un engin...

Il se leva, prit du papier et un crayon.

— Regarde. On fait une fusée dans le genre des appareils supersoniques. On la laisse tomber dans l'océan, mais avec un système qui la ferait remonter à la surface. L'équipage donnerait sa position par radio. Je vais m'occuper de ça.

Pour la première fois depuis longtemps, Joe montrait de l'animation. Arlène s'efforça de paraître fascinée tandis qu'il explorait le problème sous cet angle nouveau. Lorsqu'il alla s'installer devant le com-puteur, elle l'accompagna et poussa une exclamation admirative devant les résultats qu'il obtint. Joe s'enfonçait dans des calculs encore plus complexes lorsque Moreau, le chef, Haney et Mike revinrent d'un nouveau voyage à la mine solaire.

— Nous pouvons construire l'appareil, expliqua Moreau d'un ton navré. Mais nous nous sommes aperçus que le carburant coûterait trop cher. Aucune économie sur l'engin ne pourra rembourser le coût de l'atterrissage.

—• Vous croyez ? fit Kenmore. Regardez donc ces dessins.

Arlène resta silencieuse tandis que Moreau parcourait les diagrammes. Us se mirent à discuter du dessin de l'appareil. Ils parlaient tous à la fois, chacun couvrant de sa voix celle des autres. Le chef savait où il y avait du cobalt en quantité, Haney connaissait un gisement d'étain. Les cinq compagnons se souvinrent d'une loi lunaire selon laquelle une personne privée pouvait posséder un gisement de métal. Tout contents, ils allèrent remplir des formalités dont personne avant eux ne s'était soucié sur la Lune. Et Kenmore déclara sombrement:

— Ça doit marcher. Et c'est une telle trouvaille pour la publicité qu'il y aura des masses de capitaux disponibles. Ainsi j'ai trouvé mon travail pour l'avenir : aider aux opérations de la Minière Lunaire. Pas mal, hein ?

Ses yeux étaient tristes. Arlène lui tapota la main. Elle n'y pouvait rien, mais elle aurait voulu qu'il soit content de ces projets d'avenir.

Par une remarquable coïncidence, la jeep spécialement équipée arriva à Lunaville moins d'une heure plus tard. Son voyage était une grande réussite. Elle était réfrigérée sur une grande échelle. Et elle transportait d'immenses réflecteurs pour renvoyer la chaleur du Soleil. Elle amenait un civil nommé Thurston. Il était venu parler à Joe Kenmore. C'était un homme efflanqué, peu accoutumé à la pesanteur lunaire. Mais il parlait avec une précision sèche.

— Les gens du Laboratoire ont commis une erreur, expliqua-t-il sobrement à Kenmore. Les pauvres diables vivaient dans une tension telle qu'ils en sont morts. Ils avaient la même mentalité que les hommes qui, en temps de guerre, désamorçent les grenades, les bombes et les mines. Pas très calmant, ce genre de vie pendant des mois. Aussi, lorsqu'ils ont obtenu des résultats indiquant que leur expérience allait entraîner une réaction en chaîne capable de détruire tout l'univers, eh bien, ils n'ont pas pu les étudier calmement...

— Je sais l'essentiel de tout cela, interrompit Kenmore.

— Je peux donc vous dire qu'ils se sont trompés. Et ce, parce qu'ils n'ont pas pris en considération la structure des neutrons. J'ai apporté avec moi des fusées construites suivant leur procédé. Elles peuvent exploser. Mais je ne le pense pas. Et en tout cas, je sais qu'elles ne vont pas déclencher une réaction en chaîne.

Thurston observa Kenmore un moment. Puis il reprit:

— Voilà ce que je voudrais faire: monter ces fusées sur l'appareil que vous avez ici, le courrier terrestre. Il faudrait utiliser des fusées ordinaires pour décoller. Et puis, une fois que l'on serait loin dans l'espace, on déclencherait la fameuse réaction. Voulez-vous partir avec moi et piloter cet appareil ?

— Pour qui me prenez-vous ? demanda Kenmore. Quand commence-t-on ?

Il fallait quelques heures pour fixer les fusées atomiques et installer des contrôles dans l'appareil. Kenmore alla retrouver Arlène tandis que les techniciens de la base de missiles s'affairaient autour du courrier terrestre. La jeune fille sourit à son fiancé. Mais il la prit dans ses bras et la fit tourner d'une façon extravagante qui n'était possible que par un sixième de pesanteur terrestre. Quand Arlène put se libérer, elle demanda, le souffle court:

— Que s'est-il passé ?

Joe le lui expliqua. Elle le regarda, figée. Mais Cécile intervint:

— Voilà ma prochaine émission. Une émission magnifique ! Arlène, vous irez avec Kenmore et vous me raconterez tout.

— Veux-tu venir ? demanda Joe.

— Tu y vas, n'est-ce pas ? fit Arlène.

*

Il n'y eut pas foule pour assister au départ du courrier terrestre. Le Soleil en était à son quatrième jour. La surface de la Mer des Pluies était plus chaude que de l'eau bouillante. La lumière solaire flamboyait comme la porte ouverte d'un haut-fourneau. La jeep de la base, coiffée de ses énormes réflecteurs, vint se ranger près du spationef. Thurston escalada les barreaux surchauffés de l'échelle du courrier et pénétra à l'intérieur. Arlène et Joe allaient le suivre. Alors Mike Scandia commença un petit discours:

— Arlène, alors que tout allait mal, le jour de la Navette, je vous ai donné un bouquet. Aujourd'hui, au nom du comité de direction de la Compagnie Lunaire des Mines et Métaux, je vous en offre un autre que vous retrouverez à votre retour. Mike tendit un bouquet de tiges élancées et de feuilles entrelacées. Si les fleurs de Lune qu'Arlène avait vues auparavant semblaient en argent, celles-ci étaient dorées. Elles étaient d'une beauté à couper le souffle. Arlène les contempla.

— Elles sont merveilleuses ! Mike, ne me dites pas qu'elles vont disparaître.

Le rire du chef lui parvint dans ses écouteurs.

— Nous avons beaucoup discuté au sujet des fleurs lunaires, dit-il. Ce ne pouvait être que du mercure. Le Soleil vaporisait le mercure pendant le jour. Et le froid de la nuit le faisait givrer. Naturellement, dès que vos fleurs se réchauffaient, elles disparaissaient. Alors Mike, Haney et moi, nous sommes allés à la mine solaire et nous avons fait bouillir de l'or. C'est joli, n'est-ce pas ?

— C'est adorable ! dit Arlène, les yeux brillants.

— Vous en ferez un bouquet de mariage, dit le chef en se reculant.

Avec Mike, Haney et Moreau, l'Indien se retira sous l'ombre de la jeep. Arlène grimpa vers le sas, suivie de près par Kenmore. La jeep recula et les quatre hommes la suivirent. Puis elle s'arrêta et ils purent contempler le grand navire d'argent brillant dans un paysage de feu, se profilant sur un ciel d'un noir pur, parsemé d'étoiles de toutes les couleurs. Le courrier terrestre cracha des flammes et s'éleva dans l'espace.

Longtemps après ce départ, Joe Kenmore demanda d'un ton égal:

— Tu sais comment faire, Arlène ?

Elle acquiesça et posa sa main sur la sienne. Le spationef flottait en chute libre dans une direction opposée à la fois à la Terre et à la Lime. Il n'y avait aucun bruit à l'intérieur. Thurston, nouveau venu

dans l'espace, observa tranquillement Kenmore et Arlène dont les mains s'agitaient au-dessus des contrôles. Ils allaient déclencher les fusées atomiques disposées à l'extérieur de la coque.

Kenmore compta:

— 5. 4. 3. 2. 1. Feu !

Arlène appuya sur la main de Kenmore. Il y eut un ronflement très doux qui cessa. Puis une sensation de poids très supportable. Kenmore appuya plus fort. La pression augmenta. Il leva sa main, elle diminua. Il pressa de nouveau et le courrier bondit comme un pur-sang. Kenmore hocha la tête, impressionné malgré lui:

— Ça marche ! lança-t-il à Thurston.

Sa voix était d'un calme incroyable.

— Combien de carburant y a-t-il ?

— Cent heures à Un de gravité, expliqua doucement Thurston. Naturellement, ce sont de petites fusées... mais nous en ferons de plus grosses.

— Rien qu'avec celles-ci, nous pourrions aller sur Mars et revenir, souffla Kenmore. Et un jour, nous atteindrons les étoiles.

Avec un beau sourire confiant, Arlène répéta:

— Nous atteindrons les étoiles.

FIN

Imprimerie Bussière à Saint-Amand (Cher), France. — 8 - 1 9 6 0 .

Dépôt légal: 3^e trim. 1960. N° d'imp.; 107.

IMPRIMÉ EN FRANCE



Les Maîtres du roman policier français et américain : Ingéniosité, Psychologie, Humour.

ACTION

De l'action, des voyages, avec les aventuriers du monde moderne: "H", Ludovic Martel, Le Commodore, l'Épervier, Valentin, etc.



LE BARON

M. John Mannering, alias Le Baron, collectionne les pierres précieuses et vole au secours des jeunes filles en danger.



Les méthodes très personnelles de l'Inspecteur West n'ont pas fini d'étonner Scotland Yard et la pègre de Londres.



Les Agents Secrets des grandes puissances s'affrontent dans une lutte implacable.



La navigation interstellaire et le contact avec des mondes nouveaux ouvrent la voie aux guerres cosmiques comme aux plus prodigieuses découvertes.

4 romans par mois

En vente dans les Grands Magasins à succursales multiples

Voir le résumé de ce roman à la première page du livre.